Monſieur le comte Félix de Lannoy,

John Carter Brown
Library
Brown University

JOHN CARTER BROWN
LIBRARY

Purchased from the
Trust Fund of
Lathrop Colgate Harper
LITT. D.

VOYAGES

DU CAPITAINE

J. MEARES.

TOME SECOND.

REPOR

VOYAGES
DE LA CHINE
A LA CÔTE NORD-OUEST
D'AMÉRIQUE,

FAITS DANS LES ANNÉES 1788 ET 1789;

Précédés de la relation d'un autre Voyage exécuté en 1786 sur le vaisseau le Nootka, parti du Bengale;
D'un Recueil d'Observations sur la Probabilité d'un Passage Nord-Ouest;
Et d'un Traité abrégé du Commerce entre la Côte Nord-Ouest et la Chine, etc. etc.

Par le Capitaine J. MEARES, Commandant le Vaisseau la Felice.

Traduits de l'Anglois

Par J. B. L. J. BILLECOCQ, Citoyen Français.

Avec une Collection de Cartes géographiques, Vues, Marines, Plans et Portraits, gravés en taille-douce.

TOME SECOND.

A PARIS,
Chez F. Buisson, Libraire, rue Hautefeuille, n°. 20.

An 3e. de la République.

RPJCB

VOYAGES

DU CAPITAINE

J. MEARES.

CHAPITRE VII.

Chaleur excessive. —Temps orageux.— Le mât de misaine de la Felice *consent. — Perte d'une partie des bestiaux. —Mort de tous les boucs. —Destruction de la plupart des plantes destinées pour les îles Sandwich. —Motifs pour diriger la route du vaisseau vers le nord-ouest. —Manière de nourrir l'équipage. — Occupations à bord. —Projet de construction d'un vaisseau de 50 tonneaux dans l'entrée du Roi George. —Les charpentiers en achèvent les gabarits et le modèle. — L'art de bâtir les vaisseaux totalement inconnu aux charpentiers Chinois. — Port considérable*

1788. Mars.

1788. Mars. *des jonques chinoises. — Détachement choisi pour rester dans l'entrée du Roi George. — Queue d'un dragon de mer. — Changement des moussons. — Effets terribles des dragons de mer dans les mers de Chine et dans la mer Pacifique du Nord.*

Dimanche 2. LE 2 mars, au moyen de plusieurs observations sur les distances du soleil et de la lune, nous nous trouvâmes par les 136 degrés 37 minutes de longitude Est de Greenwich, et les 2 degrés 52 minutes de latitude nord. En ce moment la variation du compas étoit de 2 degrés 30 minutes est, et le mercure du thermomètre montoit à 86 et souvent à 90 degrés, de sorte que nous eûmes beaucoup à souffrir de l'excessive chaleur.

Les courans nous permettoient rarement de tenir une meilleure route qu'au sud-est ; et jusqu'alors, il ne paroissoit guère probable que nous pussions dépasser la Nouvelle-Guinée. A la vérité, nous étions venus à bout de doubler le *Cap*

Nord ; mais il nous restoit encore la *Nouvelle-Irlande*, la *Nouvelle-Hanovre*, plusieurs grouppes et amas d'îles différens, au nord de la ligne, et à plusieurs degrés à l'est de notre position. Si nous avions continué notre route, il auroit fallu nous déterminer à avancer au travers des *détroits de Dampierre*, ou de ceux découverts par le capitaine Carteret, et qui séparent la *Nouvelle-Bretagne* de la *Nouvelle-Hanovre*. Mais dès que nous ne prenions ni l'un ni l'autre de ces deux passages, il ne se présentoit pas d'autre alternative que de porter au nord et à l'ouest, et de tâcher d'avancer assez dans le premier pour pouvoir virer vent devant et doubler le tout. Après un mûr examen de notre situation et des circonstances, nous préférâmes ce dernier parti. On fit donc virer vent devant au vaisseau, et nous portâmes vers le nord-ouest, le vent au nord-est ; ce point du compas étoit le plus critique pour nous. 1788. Mars.

La provision de rafraîchissemens emportée de *Samboingan* s'étoit trouvée suffisante pour nos besoins jusqu'à ce moment. Nous en avions retiré le double avantage de ménager nos viandes salées, et de jouir d'une

1788. Mars. meilleure santé sur le vaisseau. Nous ne cessions de donner à notre monde de l'eau en abondance, comme étant le meilleur préservatif contre le scorbut. S'il pouvoit y avoir un endroit du passage où l'eau devînt moins nécessaire, ce seroit dans les latitudes plus froides : car, dans le degré où nous nous trouvions, l'extrême chaleur exigeoit absolument le secours de quelque liquide pour conserver la santé en soutenant la transpiration.

Lundi 3. Le 3, le temps devint très-orageux. Nous avions des raffales continuelles du nord-est, accompagnées de déluges de pluie qui nous obligeoient souvent de diminuer de voiles. La meilleure route que nous eussions à tenir étoit au nord-ouest. Nous essayions pourtant quelquefois de faire une bordée ou deux à l'est-sud-est et à l'est quand le vent étoit favorable. Dans cette position, nous nous apperçûmes, à midi, que le mât de misaine avoit consenti dangereusement au dessous des jottereaux. Il devint nécessaire de prendre toutes les précautions possibles pour l'assurer, attendu que la grosse mer exposoit beaucoup le vaisseau à être démâté par le tangage. Le mât de hune et

le mât de perroquet furent, en conséquence, descendus sur le pont, et l'on détendit les voiles. On dressa aussi des échafauds tout autour du mât par le haut, et les charpentiers s'occupèrent sur le champ de tailler des jumelles. 1788. Mars.

Cet accident fut accompagné de plusieurs autres malheurs également affligeans. Le mauvais temps que nous venions d'essuyer, et le roulis continuel du vaisseau, avoit fait mourir quelques-uns de nos bestiaux et la plupart de nos plantes, entr'autres, un très-bel oranger en fleurs, et la moitié des cannelliers que nous avions reçus à *Samboingan*. Il nous restoit cependant un taureau, une vache et un veau encore vivans. Mais les secousses du vaisseau avoient, en un seul jour, causé la mort de tous les boucs. Nous ne conservions plus de nos plantes qu'un limonnier, un oranger en fleurs, six cannelliers et plusieurs plantes plus petites de différentes espèces.

Le 4, à midi, nous étions par les 3 degrés de latitude nord, suivant deux observations sur la hauteur du soleil; et par les 137 degrés 59 minutes de longitude Est de Greenwich, calculée d'après la dernière Mardi 4.

1788. Mars. observation du soleil et de la lune. Le vent souffloit de nord-est; nous poursuivîmes notre route à l'est-sud-est. Le temps étoit obscur et orageux. De grosses raffales de pluie, accompagnées de bouffées de vent, produisoient, en soulevant les vagues, une grande agitation de la mer.

Mercredi 5. Le mât ne put être raccommodé d'une manière sûre avant le 5, attendu qu'il étoit extraordinairement difficile de le jumeler. D'ailleurs, nous craignions beaucoup qu'il ne se trouvât hors d'état de résister aux vents et aux tempêtes que nous nous attendions à essuyer au nord des latitudes du tropique.

Mercredi 12. Nous continuâmes jusqu'au 12 à saisir tous les momens où le vent se montroit favorable. Lorsqu'il sautoit à l'est-nord-est, nous virions vent devant et gouvernions au nord et à l'ouest; et dès qu'il passoit au nord, nous dirigions notre route vers l'est. A la vérité, il ne nous permettoit pas souvent de porter le long de la côte ou de virer vent devant. Car il souffloit presque toujours avec violence, et la pluie tomboit par grosses raffales. Aussi notre latitude nord, à midi, n'étoit-elle que de 3 degrés

15 minutes, et notre longitude Est de 144 degrés 25 minutes ; et le 17, nous ne nous trouvâmes qu'à 3 degrés 25 minutes de latitude nord, et à 146 degrés 30 minutes de longitude est. Ainsi la lenteur mortelle de notre navigation, les rigueurs du temps également ennuyeux et mal sain tendoient plus ou moins à décourager les personnes de l'équipage. Ajoutez que les pluies fréquentes occasionnoient une humidité continuelle, que nos gens se trouvoient si souvent et si long-temps obligés de porter leurs habits tout mouillés, en même temps qu'ils gagnoient de l'humidité sur les ponts, que nous recommencions à craindre de voir augmenter les symptômes du scorbut. Une situation aussi critique nous faisoit douter beaucoup qu'il nous fût possible de doubler les îles de la *Nouvelle-Irlande* ou de la *Nouvelle-Hanovre*, qui nous restoient alors, non-seulement à l'est-sud-est, mais même à plusieurs degrés du côté de l'est. Dans la position où nous étions alors, nous avions toujours manœuvré immédiatement dans la direction du vent. 1788. Mars. Lundi 17.

J'ai déjà parlé plus haut des obstacles qu'on éprouveroit probablement en suivant

1788. Mars. notre première route. Le soleil approchoit de l'équinoxe, et il ne nous étoit pas permis d'en espérer un changement favorable. Avec un soleil vertical, nous ne devions naturellement nous attendre qu'à un calme ennuyeux et à de grosses pluies. Nous n'avions fait encore qu'une très-petite partie du voyage ; il nous restoit à achever un immense trajet pour gagner le 160e degré de longitude où nous aurions nécessairement à traverser la ligne.

D'après la manière dont nous avions commencé le voyage, il étoit probable que nous n'atteindrions pas cette distance éloignée avant le 10 avril. D'un autre côté, si nous gouvernions au nord-ouest, nous avions beaucoup de raisons d'espérer un changement de vent plus favorable vers le premier avril, si ce n'étoit pas la mousson. En conséquence, il fut résolu une seconde fois de doubler les Philippines, et de diriger constamment notre route vers le nord-ouest.

Outre la quantité d'eau que nos gens avoient coutume de recevoir, on leur donnoit, à chacun, dans le cours de la journée, une demi-pinte de liqueurs fortes, dont

on mêloit les deux tiers avec de l'eau ; le reste, on leur permettoit de le boire tout pur, et c'étoit pour eux, dans les temps humides, un excellent cordial. Nous nous étions approvisionnés le mieux possible de tout ce qui pouvoit conserver la santé, ou, du moins, empêcher les progrès du mal. Le matin et le soir, on servoit du thé et du sucre aux gens de l'équipage. Ils avoient du riz, des pois et de l'orge en abondance, et on leur en donnoit avec de la farine et du fruit de manière à varier le plus possible leurs repas journaliers. Le porc et le bœuf étoient toujours bien trempés, et l'on ne cessoit de faire usage du vinaigre pour corriger les mauvais effets que pouvoient produire des provisions de viandes salées. 1788. Mars.

Nous continuâmes de porter au nord-ouest, et il ne nous arriva rien de remarquable dans l'intervalle qui s'écoula jusqu'au 30. Le temps étoit devenu alors très-agréable: nous n'essuyions plus de ces grosses bouffées de vent et de pluie qui nous avoient si continuellement tourmentés. Une observation faite à midi, donna 21 degrés 2 minutes de latitude nord, et 139 degrés 48 minutes de longitude est. La variation du Dimanche 30.

1788. Mars. compas étoit de 4 degrés 24 minutes est. Pendant cette navigation, nous avions apperçu, tous les jours, de nombreuses compagnies d'oiseaux, parmi lesquels on en remarquoit plusieurs dont l'espèce ne s'éloigne jamais de la terre.

Nous saisîmes l'occasion qu'offroit le temps favorable dont nous jouissions alors pour faire la revue de nos voiles, et nous mettre en garde contre les tempêtes que nous avions tout lieu de craindre en avançant vers le nord, et sur-tout près du Japon. On prépara deux assortimens complets de voiles neuves, nouvellement filées, doublées, et cousues dans le milieu. Les vieilles furent en même temps réparées avec tout le soin possible.

On employa sans cesse les tonneliers, armuriers et autres artisans, soit au service ordinaire du vaisseau, soit à préparer, chacun suivant son talent particulier, tous les articles de trafic que nous destinions au marché d'Amérique. Les armuriers chinois étoient fort industrieux. Ils travailloient avec tant d'adresse et de facilité que nous les préférions aux armuriers d'Europe. Les instrumens dont ils se servent pour leur

ouvrage sont extrêmement simples ; et ils ne mettent jamais beaucoup de temps à faire la besogne qu'on leur donne. 1788. Mars.

Les charpentiers furent également occupés à dresser les gabarits et à tracer le modèle d'un sloop de 50 tonneaux que nous avions le projet de construire dès notre arrivée dans l'*entrée du Roi George*. Un semblable vaisseau ne pouvoit que nous être d'une grande utilité, non-seulement pour recueillir des fourrures, mais encore pour reconnoître la côte.

Notre premier charpentier étoit un jeune homme très-intelligent et très-habile dans sa profession qu'il avoit exercée le temps nécessaire à Londres. Quant aux charpentiers chinois, notre manière de bâtir les vaisseaux leur étoit totalement inconnue. Ceux sur lesquels ils naviguent dans les mers de Chine et autres mers voisines sont d'une construction particulière. Dans des navires du port de mille tonneaux, ils n'emploient pas un seul morceau de fer. Ils font leurs ancres même avec du bois, et leurs voiles qui sont énormes, avec des nattes. Ces bâtimens flottans peuvent cependant résister aux plus violentes tempêtes ; ils

1788. Mars. conservent long-temps le vent favorable, ont un très-bon mouvement, et sont travaillés avec un soin et une adresse qui excite la surprise de tous les marins d'Europe. Il étoit donc assez difficile d'employer l'habileté de nos charpentiers chinois à un genre de travail si différent de celui auquel ils sont accoutumés, et pour lequel ils ont une pratique sûre et une expérience consommée.

Je choisis dans l'équipage un détachement destiné à rester sur le rivage avec les ouvriers occupés à la construction du vaisseau. Je ne m'y prenois d'aussi bonne heure pour régler ce service, qu'afin de mettre nos gens en état de commencer leurs opérations, dès notre arrivée dans l'*entrée*. Il est vrai que nous n'avions encore rien de prêt : il falloit aller chercher notre bois de charpente dans les forêts de l'Amérique ; tout le fer étoit encore dans le vaisseau, en barres informes et non travaillées ; un cable renfermoit toute la corde dont nous nous disposions à faire nos cordages. Mais quoique nous fussions si peu avancés, ce sentiment d'espérance qui porte l'homme à lutter contre tous les obstacles, et qui lui rend, pour ainsi dire, la vie, nous donnoit

du courage ; nous étions, en quelque sorte, certains d'avance que notre projet seroit exécuté, et que le vaisseau que nous nous proposions de construire pourroit être lancé à la mer vers le mois d'octobre. 1788. Mars.

Le premier avril, à midi, notre latitude nord étoit de 22 degrés 26 minutes, et la longitude Est de 139 degrés 38 minutes. Le temps paroissoit fixé à l'obscurité : les nuages étoient extraordinairement noirs et chargés. Il tonnoit et éclairoit pendant tout le jour. Le vent nous amenoit de nombreuses compagnies d'oiseaux. Le bruit qu'ils faisoient dans leur passage sembloit annoncer qu'ils craignoient le mauvais temps. Avril. Mardi 1.

Nous passâmes aussi auprès de quelques brins de cette herbe que l'eau détache des rochers, marque certaine que nous n'étions pas à une grande distance de la terre.

Le 2, le tonnerre et les éclairs augmentèrent sans que le vent soufflât avec plus de violence. La mer étoit cependant très-agitée, et le vaisseau tanguoit avec tant de force, que les lisses d'accastillage furent emportées, et que nous éprouvâmes quelques autres accidens. Vers midi, le temps devint raffaleux, et nous essuyâmes plusieurs Mercredi 2.

1788. Avril. bouffées de vent de tous les points du compas. L'obscurité qui augmenta tout-à-coup ne nous permit pas de douter de l'approche d'une violente tempête. Les vergues et les mâts de perroquet furent descendus à l'instant sur le pont : on ferla la grande voile ; les huniers eurent tous leurs ris pris, et la voile d'artimon fut balancée. Toutes les voiles furent ferlées, excepté celle du grand hunier qu'on jugea prudent de laisser déployée. Dans cet état, nous attendîmes l'arrivée de la tempête ; elle ne trompa point notre attente. A deux heures P. M. (1), le vent passa au sud et commença à souffler par fortes raffales. L'avant du vaisseau étoit tourné vers le nord-est. Le tonnerre et les éclairs se succédoient avec une effrayante rapidité. A trois heures et demie passées, il nous vint une grosse bouffée de vent de sud-est, qui fut suivie, au moment même, d'une autre bouffée de sud-ouest. Ces deux vents soufflèrent, pendant quelques momens, avec une fureur incroyable. Enfin celui de sud-ouest l'emporta, et continua de souffler pendant près d'une heure. La

(1) *Post Meridiem*, après midi.

rencontre de ces deux bouffées sous le vent de notre vaisseau fut réellement affreuse ; les flots s'élevoient à une telle hauteur que l'horison sembloit une mer d'écume. Heureusement pour nous, nous n'eûmes que la queue de ce dragon de mer ou tourbillon : à chaque instant, nous nous attendions à voir nos mâts brisés. Le grand hunier avoit été saccagé et coupé en morceaux. 1788. Avril.

Les vagues continuèrent de monter à une si prodigieuse élévation que nous fûmes obligés de faire vent arrière avec la misaine et d'avancer sur la tempête pour sauver le vaisseau qui fatiguoit d'une manière effrayante. Le vent souffla alors de sud-est, et produisit une grosse mer au devant de laquelle nous gouvernâmes. Nous courions ainsi devant le vent tout le long de la côte, lorsque nous apperçûmes, sous le vent du vaisseau, l'eau qui s'élevoit en cercles à plusieurs pieds au dessus du niveau de la mer, ce qui formoit le plus beau spectacle qu'on pût voir. Tel étoit le danger de notre situation, que nous fûmes obligés de nous déterminer à une opération non moins périlleuse que désagréable. Ce fut de virer au cabestan. Par une mer si grosse et si agitée,

1788. Avril. nous n'avions pas d'autre moyen d'éviter le gouffre affreux ouvert sous le vaisseau même, et qui continua de nous dérober, pour ainsi dire, l'horison jusqu'à cinq heures. Ce terrible tourbillon commença alors à diminuer ; il se termina par une forte brise de sud-ouest, au devant de laquelle nous fîmes vent arrière au nord-est.

La violence de ce dragon de mer ne paroîtra pas à ceux qui ont lu l'histoire du Japon de Kempfer, une circonstance qui tienne du phénomène. Au rapport de cet auteur, il y a certaines époques de l'année où le vent se déchaîne dans ces mers avec la même fureur. Cependant, nous avions à bord plusieurs marins âgés et pleins d'expérience qui ne se rappelloient pas d'avoir jamais vu rien de semblable. Nous nous consolâmes de l'assaut que nous venions d'essuyer, par l'espérance que nous étions au moment critique du changement des moussons. Ce qui nous soutenoit sur-tout dans cet espoir, c'est que le vent souffloit de sud-ouest dans un courant si violent.

Si cette tempête fût arrivée dans les ténèbres de la nuit, elle eût pu nous être funeste. Nous fûmes très-surpris que quelques-uns

uns de nos mâts et de nos vergues n'eussent pas été emportés. Au reste, nous ne nous trouvâmes pas assez bien revenus de nos alarmes pour risquer de faire beaucoup de la voile la nuit suivante. 1788. Avril.

L'époque du changement des moussons dans les mers de Chine et dans la mer Pacifique du Nord est très-redoutable pour les vaisseaux. Ces changemens ont lieu en général vers les mois d'avril et d'octobre. Ils arrivent cependant quelquefois beaucoup plutôt, ou beaucoup plus tard. Celui qu'on regarde comme le plus dangereux est la variation du nord-est au sud-est qui produit ordinairement les plus terribles commotions dans ces mers. C'est sur-tout à la côte du Japon que les changemens de moussons se font sentir d'une manière effrayante; lorsqu'une fois elles se déclarent par le dragon de mer, il n'y a ni force ni puissance capable de leur résister. Le désordre affreux qu'elles occasionnent est presqu'incroyable : il n'est pas moins difficile de se faire une idée de la fureur avec laquelle elles soufflent de tous les points du compas.

Les Chinois redoutent, au-delà de ce qu'il est possible de l'exprimer, ces terribles

1788. Avril. ouragans qui détruisent quelquefois des villages entiers avec leurs habitans. Souvent encore, toutes les moissons sont enlevées par leur souffle meurtrier, et la famine avec toutes ses horreurs vient désoler ces climats. Ce fut un de ces cruels accidens qui, avec une excessive sécheresse, occasionna, en 1787, la plus affreuse disette dans les provinces méridionales de la Chine, et fit périr un nombre incroyable de leurs habitans. Il étoit très-ordinaire à Canton de voir des malheureux que la faim dévoroit rendre le dernier soupir; tandis que les mères regardoient comme un devoir pour elles de donner la mort à leurs enfans, et les jeunes gens de tuer les vieillards pour leur épargner l'agonie d'une mort si lente et si douloureuse.

1788.
Avril.

CHAPITRE VIII.

On arrive à la vue de la terre sans pouvoir en approcher. — Découverte d'îles que nous nommons îles Grampus. — Froid excessif; raison présumable de ce changement du temps. — Nous appercevons des compagnies d'oiseaux. — Nous passons auprès d'une grande quantité de l'herbe que l'eau détache des rochers. — Découverte d'un rocher énorme auquel nous donnâmes le nom de Femme de Loth. *— Nous appercevons flottant sur l'eau une solive et un morceau de canot. — Temps orageux. — Nous voyons une tortue endormie sur la mer. — Le temps va à la tempête à mesure que nous approchons de la côte d'Amérique. — Nous suivons la route de la* Résolution *et de la* Découverte. *— Erreur dans notre estime. — Nous voyons, pour la première fois, un perroquet de mer. — Clarté extraordinaire de l'athmosphère; à quelle cause il faut l'attribuer. — Vue de la côte d'Amérique.*

1788. Avril. —*La* Princesse Royale *part de l'entrée du Roi George.—Détresse de la* Felice. *—Nous mouillons dans l'anse des Amis, dans l'entrée du Roi George.*

Jeudi 3. LE 3 avril, le temps se calma, et la tempête s'appaisa. Mais, vers midi, le vent sauta au nord-ouest, et souffla avec une extrême violence. La mer devint très-agitée, et s'éleva à une prodigieuse hauteur. Nous gouvernions à l'est-quart-nord : les grands huniers et les voiles de misaine avoient tous leurs ris pris. La latitude nord étoit de 24 degrés 56 minutes ; et la longitude Est de Greenwich de 143 degrés 39 minutes.

Vers le soir, le temps se calma de nouveau, au moment où nous fîmes de la voile. Le vent sauta alors à l'est-sud-est, et nous

Vendredi 4. portâmes au nord-est jusqu'au 4, que le vent se fixa dans le rhombe de nord-est; en conséquence, nous gouvernâmes nord-ouest par un temps agréable et doux.

Dans cette situation, nous apperçûmes la terre qui nous restoit à l'est-nord-est,

à huit lieues de distance, immédiatement dans la direction du vent, ce qui nous empêcha d'en approcher. Nous étions, à midi, par les 24 degrés 44 minutes de latitude nord, et les 145 degrés 41 minutes de longitude Est de Greenwich, d'après les dernières observations de la lune. Nous regrettâmes beaucoup de ne pouvoir approcher de cette terre, parce que nous n'en connoissions pas dans cette partie de la mer Pacifique du Nord. Comme nous gouvernions nord-ouest, elle eut bientôt disparu à notre vue. 1788. Avril.

Le 5, le vent sauta au sud-est, ce qui nous mit en état de porter au nord-est. A deux heures de l'après-midi, nous pensions qu'on devoit voir la terre à l'est-sud-est; mais le temps étoit si couvert que nous ne pûmes déterminer d'une manière bien sûre si c'étoit, en effet, la terre, ou seulement une terre de brume. Cependant, à trois heures, on la découvrit au nord-est, par l'avant du vaisseau; mais le temps étoit toujours si épais et si embrumé, qu'il ne nous fut pas possible de distinguer dans quelle direction elle s'étendoit. A quatre heures et demie passées, nous nous trouvâmes par le Samedi 5.

1788. Avril. travers de la terre, à cinq ou six milles de distance. Il nous parut que c'étoit une île qui n'avoit pas beaucoup d'étendue. En ce moment, la pluie tomba par torrens, et l'athmosphère restoit toujours si nébuleux que nous ne pûmes observer la terre que bien imparfaitement. Nous eûmes tout lieu de croire que c'étoit une de ces îles stériles qu'on trouve si souvent dans ces mers. Elle pouvoit bien avoir de 15 à 16 milles de longueur, de nord au sud. Le rivage paroissoit inaccessible à des chaloupes. Un ressac considérable venoit battre contre les rochers qui sembloient s'abîmer dans la mer. Les parties intérieures du pays paroissoient être de hautes montagnes, sur le penchant desquelles on voyoit quelques arbres dispersés à distances inégales et en petit nombre. Nous côtoyâmes cette île jusqu'à six heures du soir qu'une autre île s'offrit à nos yeux. Elle étoit séparée de la première par un canal de trois ou quatre lieues. Le vent souffla alors avec violence; il plut à verse, et la brume étoit si épaisse que nous ne pouvions rien distinguer par l'avant du vaisseau.

Quoique nous eussions le vent favorable,

comme le temps paroissoit fort incertain, nous pensâmes qu'il seroit prudent de diminuer de voiles, et de n'en conserver qu'autant qu'il nous étoit nécessaire pour serrer le vent. Nous redoublâmes de vigilance et d'attention pour nous tenir en garde le plus possible contre toute espèce de danger, et naviguâmes, comme à l'ordinaire, toute la nuit, observant de carguer les basses voiles. Ces îles, dont nous ne pûmes déterminer précisément le nombre, furent nommées *îles Grampus*, d'une grampuse considérable que nous aperçûmes sautant hors de l'eau, tout près du rivage, ce qui ne se voit pas communément dans ces mers. 1788. Avril.

La nuit du 5 au 6 fut très-orageuse ; il ne cessa de pleuvoir. Mais une jolie brise de vent nous consola de ces désagrémens, et nous poussa avec rapidité vers le nord-est.

Le 6, le vent passa tout-à-coup au nord-ouest, et nous donna un temps très-clair. Il souffla constamment avec beaucoup de force. A midi, la latitude nord étoit de 27 degrés 30 minutes, et la longitude Est de 148 degrés 37 minutes. En ce moment, la Dimanche 6.

1788. Avril. variation du compas étoit de 3 degrés 20 minutes est.

Nous commençâmes à être poussés rapidement vers le nord, et nous apperçûmes bientôt que nous étions passés tout-à-coup du chaud au froid. Nous venions de quitter un climat où l'on avoit éprouvé des chaleurs étouffantes ; il étoit naturel que tous les gens de l'équipage ressentissent vivement la rigueur du froid. Ce changement nous autorisa à réduire la ration d'eau d'un gallon à cinq pintes par homme, sans que cette diminution produisît le moindre mal.

Mardi 8. Nous continuâmes d'avoir le vent favorable au nord-ouest jusqu'à huit heures de l'après-midi. Nous nous trouvions alors par les 28 degrés 58 minutes de latitude nord, et les 154 degrés 19 minutes de longitude est. Notre principal but étoit d'avancer le plus possible au nord, afin de profiter des vents qui soufflent fortement de l'ouest, et de suivre la même longitude dans une haute latitude. Le vent de nord-ouest continua de nous amener le froid glacial dont j'ai déjà parlé.

Mercredi 9. Le jour suivant, nous passâmes près d'une quantité considérable d'herbe des rochers.

Nous imaginâmes qu'elle en avoit été récemment détachée ; nous avions vu, depuis quelques jours, de nombreuses compagnies d'oiseaux. Nous étions alors tout-à-fait au nord de plusieurs petites îles dispersées, soit sous le tropique même, soit aux environs, dans la mer Pacifique du Nord. Nous ne pûmes donc rien conjecturer de vraisemblable sur les lieux d'où venoit cette herbe, non plus que sur ceux où les oiseaux se retiroient pendant la nuit. Car ils nous quittoient régulièrement au coucher du soleil, et prenoient leur vol vers l'est. 1788. Avril.

Sur les neuf heures du matin, on crut découvrir des voiles par la grande hune, et au bout d'environ une demi-heure, on apperçut du gaillard un vaisseau considérable. Il paroissoit faire force de voiles, et présentoit une forme très-singulière. Aucun de nous, même avec le secours des lunettes d'approche, ne put déterminer d'une manière sûre quelle route il tenoit. C'étoit une chose si extraordinaire de voir un vaisseau dans ces mers, que nous fûmes, pendant quelques momens, fort embarrassés de former aucune conjecture à son sujet.

1788. Avril. Enfin, il résulta de nos observations successives, que ce ne pouvoit être qu'un galion, chargé de la Nouvelle-Espagne pour la Chine, qui avoit été poussé ainsi vers le nord par quelqu'accident, quoique la route de ces vaisseaux à Manilla fût ordinairement entre les parallèles des 13^{e} et 14^{e} degrés de latitude nord. Dans cette croyance, nous avions écrit plusieurs lettres en Chine pour informer nos amis que nous étions parfaitement en sûreté, et que nous avions fait d'heureux progrès dans notre voyage. Nous restâmes dans cette singulière erreur (car c'en étoit une) jusqu'au moment où nous ne fûmes plus qu'à deux lieues de l'objet en question. A ce moment, l'ayant considéré avec la lunette d'approche, nous reconnûmes que c'étoit un rocher énorme placé seul au milieu des eaux. Ceux d'entre nous qui s'apperçurent les premiers de la méprise, gardèrent le silence et s'amusèrent beaucoup des étranges conjectures et des observations plaisantes des matelots, dont un, entr'autres, croyoit si fermement que c'étoit un vaisseau, qu'il assuroit en avoir vu les couleurs. Il faut convenir, à la vérité, que ce rocher ressembloit singuliére-

ment à un vaisseau de guerre du premier rang qui force de voiles ; et telle étoit sa forme qu'à une certaine distance, l'œil y découvroit encore quelque chose de celle d'un vaisseau. Notre surprise augmentoit à mesure que nous rangions ce rocher, et les matelots étoient tentés de croire qu'il avoit subi tout-à-coup cette métamorphose par l'effet d'un pouvoir surnaturel. Nous lui donnâmes le nom de *Femme de Loth ;* il est, sous tous les rapports, un des objets les plus étonnans qui aient jamais frappé mes regards. 1788. Avril.

Vers midi, nous étions par le travers de ce rocher. Il nous restoit alors à l'est-nord-est, à quatre milles de distance. Les observations donnèrent 29 degrés 50 minutes de latitude nord, et 142 degrés 23 minutes de longitude Est de Greenwich. Les vagues venoient se briser contre le front sourcilleux du rocher avec une furie proportionnée à l'immense distance qu'elles avoient eue à parcourir jusqu'au moment où elles se trouvoient arrêtées par cette énorme masse. Elle s'élevoit presque perpendiculairement jusqu'à près de 350 pieds de hauteur, autant que nous pûmes l'estimer par

1788. Avril. nos calculs. On appercevoit un petit rocher noir à fleur d'eau, à quarante ou cinquante pieds environ de sa pointe occidentale. Sur le côté sud-est, il y avoit une caverne dans laquelle les flots se précipitoient avec un épouvantable fracas. En contemplant cet effrayant rocher, on ne pouvoit le considérer que comme une masse qui avoit su résister à ces grandes convulsions de la nature qui changent jusqu'à la forme des parties du globe où elles exercent leurs ravages.

Samedi 12. Le 12, à midi, notre latitude nord étoit de 33 degrés 18 minutes, et la longitude Est de 161 degrés; il fit un grand vent de sud. Nous passâmes près d'une quantité considérable de cette herbe que l'eau détache des rochers, et apperçûmes plusieurs fois de nombreuses compagnies d'oiseaux. Dans la soirée, nous vîmes flotter sur l'eau une pièce de bois de charpente qui avoit à-peu-près la forme d'une solive de bâtiment. Nous vîmes également les débris d'un canot, et, bientôt après, une esparre de sapin qui paroissoit avoir été tout récemment coupée. A tant de marques qui indiquoient le voisinage de la terre, nous résolûmes de re-

doubler, s'il étoit possible, d'efforts et de vigilance, cette partie de la mer Pacifique étant absolument inconnue. 1788, Avril.

Dans cette même soirée, le temps commença à se couvrir, et à devenir sombre avec tous les signes qui ont coutume d'annoncer l'approche d'une tempête. Le vent souffla avec violence pendant la nuit; et le lendemain, à midi, il avoit augmenté considérablement. Les vergues et les mâts de perroquet furent, en conséquence, descendus sur le pont; et nous prîmes toutes les autres précautions nécessaires contre le mauvais temps dont nous étions menacés. Nos craintes ne tardèrent pas à se réaliser. Vers les quatre heures, le vent souffla du sud avec une telle fureur que nous fûmes obligés de riser les huniers et de ferler la grande voile. Ce vent étoit accompagné d'une petite pluie et d'un temps très-couvert. Nous passâmes près d'une quantité considérable d'herbe, et vîmes la surface de la mer couverte de frai de poisson de couleur rougeâtre, dans une étendue de plusieurs milles. Bientôt après, la tempête se déclara tout-à-fait. On déferla donc sur le champ les huniers, et nous fîmes vent arrière avec la misaine

1788. Avril. au devant de la tempête. La mer grossissoit derrière nous d'une manière effrayante. Etant dans cette situation, nous essuyâmes un terrible coup de vent qui nous fit craindre quelque dangereux accident. Mais, heureusement, les huniers avoient été déferlés à temps ; et comme la voile de misaine venoit d'être risée, nous pûmes continuer notre route. Dans cette grosse bouffée, le vent sauta à l'ouest, et souleva avec violence les flots de la mer qui se brisoient contre nos ponts, et mettoient ainsi les chaloupes dans le plus grand danger. Mais en sautant à l'ouest, le vent n'avoit rien perdu de sa force ; et il ne commença à se calmer que le 14. A cette époque, nous étions par les 36 degrés 20 minutes de latitude nord, et les 167 degrés de longitude est.

Lundi 14.

Nous résolûmes de suivre notre longitude, autant qu'il seroit possible, dans la direction parallèle du 40e degré de latitude nord. Comme cette route étoit encore absolument inconnue, nous ne désespérions pas de rencontrer la terre avant d'arriver à la vue du continent d'Amérique. Le capitaine Cook en avoit reconnu, comme nous, des indices

évidens dans cette latitude. Je pense, en effet, qu'il est infiniment probable, d'après les diverses circonstances rapportées plus haut, qu'on doit trouver la terre dans cette partie de la mer Pacifique du Nord. 1788. Avril.

Le temps continua d'être orageux jusqu'au 17 que le vent sauta à l'est-sud-est, et souffla avec plus de violence encore. Il s'appaisa cependant sur le midi. A ce moment, la latitude nord étoit de 38 degrés 51 minutes, et la longitude Est de 175 degrés 10 minutes. Quoique nous fussions si fort avancés vers le nord, nous passâmes, ce jour même, près d'une grosse tortue endormie sur l'eau. Le bruit du vaisseau l'ayant réveillée, elle s'enfonça aussitôt dans la mer. Nous ne cessâmes d'appercevoir dans le voisinage du vaisseau de nombreuses compagnies d'oiseaux, et il ne fut plus rare de voir de l'herbe des rochers. Nous ressentîmes alors un froid excessif; l'air du matin et du soir, sur-tout, étoit extraordinairement froid. La variation du compas étoit de 9 degrés 20 minutes est. Jeudi 17.

Les orages se succédèrent ainsi jusqu'au 23. Ce jour, le temps s'éclaircit et le vent se calma. Outre le froid glacial que ces Mercredi 23.

1788. Avril. brises violentes du nord et de l'ouest occasionnoient, elles nous amenoient encore avec elles de la pluie et de la neige tout ensemble, qui donnoient la mort à la plus grande partie de nos bestiaux. Nous eûmes, pourtant, la satisfaction d'être favorisés de quelques jolies brises, principalement du sud-ouest d'où le vent souffloit avec force. Mais lorsqu'il eut repassé au nord-ouest, il augmenta au-delà de toute expression, et souleva les flots de la mer à une hauteur prodigieuse. Heureusement, nous avions saisi une occasion favorable de déployer un assortiment de voiles neuves ; car les vieilles eussent été infailliblement mises en pièces par la violence de ces ouragans. L'air étoit aussi piquant qu'il l'est en Angleterre lors des gelées blanches. Il se faisoit sentir à nous d'autant plus vivement que nous nous étions trouvés long-temps sous le tropique. Il s'écouloit, à la vérité, fort peu de temps, sans qu'il tombât de la neige et de la grêle par giboulées. Des troupes d'oiseaux que nous voyions de temps à autre, ainsi qu'une quantité considérable d'herbe de rochers, nous entretenoient continuellement dans l'espérance de voir la terre.

Le

Le 23, à midi, nous passâmes près d'un gros tronc d'arbre. La latitude nord étoit de 41 degrés 35 minutes, et la longitude Est de Greenwich, de 189 degrés 25 minutes. Nous commençâmes alors à approcher de la côte d'Amérique. C'étoit ce que nous pouvions desirer de plus avantageux, attendu, entr'autres motifs très-pressans, que le vaisseau étoit devenu extrêmement léger, par la grande consommation d'eau et de provisions de toute espèce. Si nous devions nous regarder comme très-heureux de ce que le vent nous avoit ainsi secondés, nous n'avions pas moins à nous féliciter de la bonne santé des personnes de l'équipage. Elles ne s'étoient ressenties d'aucune autre indisposition que de celle qu'occasionnoit naturellement un passage si subit de l'extrême chaleur au grand froid. 1788. Avril.

Pendant la nuit, le vent souffla avec force de l'ouest-nord-ouest. Il tomba une pluie très-froide. Le matin du 24, le vent tourna au sud et à l'est, présage certain d'un temps orageux. A midi, il souffla si violemment que nous fûmes obligés de ferler toutes les voiles; et, jusqu'à trois heures d'après-midi, nous eûmes à souffrir de l'ouragan le plus Jeudi 24.

1788. Avril. rude que nous pussions nous souvenir d'avoir jamais essuyé : la mer étoit encore plus grosse que nous ne l'avions vue jusqu'à ce moment. Il ne cessa de pleuvoir, et la rigueur excessive du froid ne diminua pas. Les manœuvres furent très-maltraitées, et le vaisseau fatiguoit cruellement ; nous n'étions pas sans crainte pour notre mât de misaine, déjà en fort mauvais état. Mais, au milieu de ces terribles orages, une réflexion consolante ranimoit notre courage : nous pensions qu'à chaque moment, le vaisseau approchoit plus près du port.

Vendredi 25. Le 25, le temps s'adoucit ; le vent repassa à l'ouest-nord-ouest. Nous étions, à midi, par les 43 degrés de latitude nord, et les 196 degrés 28 minutes de longitude Est de notre estime. Le vent fraîchit de l'ouest-sud-ouest, et le temps s'éclaircit. Nous avançâmes considérablement à l'est-nord-est, faisant d'ordinaire au moins cinquante lieues par jour. Depuis le 23, nous avions été favorisés de jolies brises de vent qui se succédoient sans cesse. De temps à autre, nous jouissions d'une heure ou deux de beau temps ; mais la tempête revenoit toujours nous rendre notre première frayeur,

de sorte que nous ne pûmes déployer qu'une voile de hune qui avoit tous ses ris pris. Nous fîmes 230 lieues dans ce court intervalle. Non-seulement le froid continua, et nous eûmes sans cesse un temps désagréable et triste ; mais l'athmosphère fut, par fois, couvert de ténèbres si épaisses, que nous ne trouvâmes pas un moment favorable pour faire des observations de la lune, afin de déterminer, d'une manière à-peu-près certaine, la navigation du vaisseau. 1788. Avril.

Le temps continua d'être le même, et nous poursuivîmes notre route sans aucun événement nouveau, sans le moindre changement dans notre situation, jusqu'au 30, que nous passâmes près d'une seconde esparre de sapin. A sa forme, et sur-tout à une entaille qui paroissoit avoir été faite tout récemment vers l'un des bouts, nous jugeâmes qu'elle ne pouvoit pas être dans l'eau depuis long-temps. Les oiseaux nous avoient abandonnés dès le commencement du dernier orage, et nous ne voyions plus flotter cette herbe des rochers que, peu de temps auparavant, nous appercevions presque tous les jours. Mercredi 30.

A cette époque, nous nous trouvions avoir

1788. Avril. traversé deux fois les routes suivies par la *Résolution* et par la *Découverte*, dans ces mers, savoir: l'une, dans leur retour de la côte du Japon en Chine, et l'autre, dans leur trajet d'*Ounalashka* aux *îles Sandwich*. Le capitaine Cook avoit soupçonné qu'on pouvoit trouver la terre entre ces routes et la côte d'Amérique ; et comme nous traversions alors directement cette partie de la mer, il est très-probable que nous eussions découvert la terre, s'il y en avoit réellement eu une aussi voisine de la côte d'Amérique.

Mai. Jeudi 1. Lorsque nous entrâmes dans le mois de mai, le temps s'adoucit ; il devint même agréable. Le vent soufflait du sud. Nous continuâmes de gouverner à l'est. La latitude nord, à midi, étoit de 46 degrés 5 minutes, et plusieurs observations sur les distances du soleil et de la lune ne donnèrent que 212 degrés 5 minutes de longitude Est de Greenwich ; tandis que, d'après notre estime, nous étions par les 221 degrés 41 minutes de longitude Est. Je crois pouvoir attribuer avec raison cette différence considérable à la variété des courans contraires que nous avions éprouvés dans les basses

latitudes, ainsi que de ceux qui, selon toute apparence, nous avoient poussés à l'ouest, lorsque nous virâmes vent devant pour gouverner au nord. Nous pouvions donc conjecturer avec beaucoup de fondement que nous étions arrivés dans le voisinage du Japon, et que nous avions exécuté notre passage au nord entre les îles *Ladrone* et les *Nouvelles-Carolines*. La variation du compas étoit alors de 21 degrés 18 minutes est. 1788. Mai.

Le vent continua de nous être favorable, quoiqu'il soufflât de temps à autre par fortes raffales. La latitude nord, à midi, étoit de 48 degrés 10 minutes, et la longitude Est de 223 degrés 22 minutes, d'après les dernières observations. Il fit d'abord un brouillard très-épais, et le vent souffla de sud-sud-ouest par grosses bouffées, ce qui nous obligea, pour la première fois, de courir en avant sur notre ancre, la voile de misaine risée. Enfin, le temps devint plus calme dans la matinée; nous arrivâmes vent arrière, et poursuivîmes notre route à l'est. Dimanche 4.

Nous eûmes vent grand frais jusqu'au 7. Ce jour, à midi, la latitude nord étoit de Mercred 7.

1788. Mai. 49 degrés 28 minutes ; et plusieurs observations sur les distances du soleil et de la lune donnèrent 228 degrés 26 minutes de longitude est.

Jeudi 8. Le 8, à midi, nous étions par les 49 degrés 28 minutes de latitude nord. Dans la soirée, nous vîmes un perroquet de mer, et passâmes près d'un morceau de bois flottant. Il tomboit souvent de la neige et de la grêle ; mais l'air étoit beaucoup plus doux que nous ne l'avions éprouvé depuis quelque temps.

Samedi 10. Le 10, nous étions par les 49 degrés 32 minutes de latitude ; des observations successives rapportèrent 230 degrés 52 minutes de longitude est ; d'après ces mêmes observations, la longitude de l'*entrée du Roi George* n'étoit que de 3 degrés. Nous forçâmes de voiles pendant toute la nuit, et courûmes directement sur la côte d'Amérique. Une clarté extraordinaire étoit répandue dans toute l'athmosphère ; ce que nous attribuâmes à la réverbération des vastes montagnes de neige sur le continent.

Dimanche 11. Nous ne nous trompions pas : car, le 11 mai, au matin, on découvrit enfin cette terre d'Amérique tant desirée. Elle gisoit à

l'est-quart-sud, à treize lieues de distance; et consistoit en une chaîne de montagnes dont le sommet alloit se cacher dans les nuages. Par un temps clair, on pourroit appercevoir cette terre de trente lieues. A mesure que nous en approchions dans la soirée, le sommet des montagnes se dégageoit des vapeurs qui le déroboient à nos yeux. A midi, la latitude nord étoit de 49 degrés 35 minutes, d'après une double observation de la hauteur du soleil, et l'*entrée du Roi George* nous restoit à-peu-près à l'est. Nous continuâmes de porter vers la terre; et quand nous n'en fûmes plus qu'à quatre lieues, le vent sauta au sud-est-quart-est, ce qui nous obligea de virer vent devant et de tenir la mer; le vent souffloit presqu'immédiatement hors de l'*entrée* que nous distinguions très-bien alors. 1788. Mai.

On découvrit en ce moment un vaisseau sous la côte qui est au vent de l'*entrée*. Il gisoit dans une position plus basse que nous; mais, comme nous forcions de voiles, et que la nuit approchoit, nous ne pouvions, sans beaucoup de danger, nous exposer à parler d'un bord à l'autre. Nous

1788. Mai. n'en sûmes pas moins que c'étoit la *Princesse Royale*, de Londres, qui avoit entrepris un voyage de commerce pour se procurer des fourrures d'Amérique.

La nuit du 11 au 12 fut terrible à passer : les coups de vent se succédèrent avec tant de violence qu'il nous fut impossible de faire de la voile. Ces grosses bouffées apportèrent avec elles de la grêle et de la neige, et, vers minuit, l'orage se déclara complétement. Au point du jour, nous avions perdu de vue la terre, et le vaisseau avoit tellement fatigué que l'eau étoit entrée dans la cale, et y occupoit plus de six pieds. Deux de nos pompes se trouvoient tout-à-fait hors de service. Ce grand vent ne s'appaisa que le 12 à midi. A ce moment, nous virâmes vent arrière et courûmes sur la terre, occupés sans relâche à empêcher l'eau d'entrer dans la cale, attendu que la mer grossissoit sur nous d'une manière effrayante. La latitude nord étoit, à midi, de 49 degrés 26 minutes. Nous continuâmes donc de courir sur la terre jusqu'à sept heures du soir que nous la vîmes une seconde fois très-distinctement.

Cette vue ranima notre courage. Mais nous éprouvâmes bientôt un nouveau chagrin en remarquant que le dernier ouragan nous avoit poussés sous le vent de l'*entrée*. Nous fûmes donc obligés de virer vent devant encore une fois, et de gouverner en mer avec le vent au nord-nord-ouest. L'*entrée* couroit alors nord-est, à sept lieues de distance. 1788. Mai.

L'orage devint si redoutable pendant la nuit du 12 au 13, que nous fûmes obligés de mettre en panne, la voile de misaine risée. Tous les gens de l'équipage travaillèrent sans relâche à empêcher l'eau d'entrer dans la cale; car il n'étoit pas possible de raccommoder les pompes de manière qu'elles fussent en état de faire sur le champ leur service ordinaire.

Le matin du 13, le vent passa au sud-quart-est, et souffla avec plus de violence que jamais. La pluie tomba par torrens : nous virâmes vent arrière, et la pointe du vaisseau fut tournée vers la terre. Vers huit heures, le temps s'adoucit; nous fîmes de la voile à l'instant même, et sur les dix heures, nous mouillâmes heureusement dans Mardi 13.

1788. Mai. l'*anse des Amis*, à l'*entrée du Roi George*, par le travers du village de *Nootka*, sur quatre brasses d'eau, à cent verges du rivage, après un trajet de trois mois et vingt-trois jours depuis notre départ de Chine. Le lecteur qui nous a accompagnés dans ce voyage, dont les peines et les fatigues égalèrent la longueur, n'aura pas de peine à se faire une idée de la vive satisfaction que nous éprouvâmes d'arriver enfin dans un port que nous avions cherché avec tant de persévérance et à travers tant de périls divers.

Les observations que j'ai faites dans le passage de la Chine à la côte nord-ouest d'Amérique ne paroîtront sûrement pas déplacées ici: j'espère même qu'elles pourront être de quelqu'utilité.

Il ne seroit pas prudent du tout que des vaisseaux chargés pour l'Amérique entreprissent le voyage, s'ils n'étoient pas prêts à mettre à la voile vers le milieu de novembre, ou le 10 de décembre au plus tard. Le long et pénible retard que nous essuyâmes après avoir quitté *Samboingan*, est la plus forte preuve des obstacles que nous

eûmes à éprouver pour pouvoir porter à l'est à cette époque de notre voyage où les courans sont plus rapides et les orages plus fréquens, comme nous avons tout lieu de le croire, que dans les mois de novembre et de décembre. 1788. Mai.

Nous avions d'abord projetté d'exécuter ce voyage en tournant la *Nouvelle-Hollande*, et en gouvernant assez à l'est pour gagner les *îles Sandwich* avant d'arriver à la côte d'Amérique. Nous étions également libres de prendre une autre route, savoir d'avancer à travers les *détroits d'Endeavour* et de parvenir au même but. Mais nous rejettâmes ce dernier parti, effrayés des dangers que présentoit l'Archipel d'îles qui gisent dispersées çà et là à l'est de ces *détroits*. Nous renonçâmes pareillement à suivre la première route à cause du grand circuit qu'exigeoit cette navigation, et qui auroit demandé beaucoup plus de temps que nous ne pouvions en employer à un pareil trajet. Nous conjecturâmes donc que si nous tentions un passage au travers de l'Archipel de *Sooloo*, en portant alors à l'est pour doubler la Nouvelle-Guinée,

1788. Mai. la Nouvelle-Irlande et la Nouvelle-Hanovre, et en virant vent devant une seconde fois au nord pour avoir les vents d'ouest, nous pourrions nous procurer sans peine et très-promptement un passage en Amérique.

L'événement prouva que nous avions calculé juste en adoptant le dernier parti. Mais il y a, aujourd'hui, selon moi, un passage plus sûr et plus facile ouvert aux vaisseaux pour se rendre en Amérique ; et je leur laisse à décider s'il ne seroit pas préférable pour eux à l'avenir de diriger leur route par le passage entre *Luconie* et *Formose*. Cette opinion n'est pas le résultat imaginaire de conjectures vagues et chimériques ; elle me semble fondée jusqu'à un certain point sur les raisons suivantes.

Lorsque nous arrivâmes en Chine avec la *Felice* pendant l'automne de 1788, l'agent des marchands en Angleterre et celui des marchands dans l'Inde s'unirent d'intérêts, et formèrent une association en se montant, à frais communs, de provisions pour aller faire le commerce de fourrures

en Amérique. Ils équipèrent, en conséquence, un vaisseau qu'on nomma l'*Argonaute*, et dont le commandement fut confié à M. Colnett, lieutenant de la marine royale, et qui avoit déjà commandé dans les années 1787 et 1788 le vaisseau le *Prince de Galles*, de Londres, appartenant à des marchands qui trafiquoient en Amérique. Ce vaisseau étoit arrivé à la côte. Revenu ensuite à la Chine avec une riche cargaison de fourrures en 1788, il se rendit delà en Angleterre, chargé de thé pour le compte de la compagnie des Indes orientales. M. Colnett quitta le *Prince de Galles* en Chine pour commander l'*Argonaute*, et se charger de la propriété que les marchands associés destinoient aux échanges à la côte d'Amérique. Je ne parle pas de ses talens pour la marine : il me suffira d'observer que mon suffrage ne peut rien ajouter à la réputation qu'il s'est acquise. Il fit donc tous les préparatifs nécessaires pour mettre l'*Argonaute* en mer, ainsi que la *Princesse Royale*, de Londres, vaisseau appartenant à la même compagnie de commerce. 1788, Mai.

1788. Mai. Ces vaisseaux ne furent prêts à mettre à la voile qu'au 17 avril 1789. A cette époque, en comparant les routes de la *Felice* et de l'*Iphigénie*, et le temps où ces vaisseaux avoient rencontré la mousson ou les vents de l'ouest dans la mer Pacifique du Nord, on conclut qu'il seroit plus facile de se procurer un passage en Amérique entre *Luconie* et *Formose* qu'en suivant la route de *Magindanao*.

La *Princesse Royale* mit donc à la voile dans le mois de février, et ne fut pas moins de quatre mois à gagner la côte d'Amérique. Mais la véritable cause du retard que ce vaisseau éprouva dans son voyage est qu'il étoit mauvais voilier, et qu'on ne l'avoit point doublé de cuivre. L'*Argonaute*, au contraire, qui étoit tout ensemble doublé de cuivre et excellent voilier, quitta la Chine le 26 avril 1789, et arriva dans l'*entrée du Roi George* le 3 juillet suivant. On peut dire qu'il s'étoit ainsi procuré un passage avec un succès qui surpassoit toutes les espérances.

Les navigateurs qui se rendront désormais de la Chine en Amérique, auront à

choisir ici entre quatre routes différentes pour faire ce voyage. Mais si j'étois destiné à l'entreprendre de nouveau, je quitterois la Chine dès le commencement du mois de mars, et tâcherois de trouver un passage entre *Luconie* et *Formose* pour gagner la mer Pacifique où l'on peut espérer, dans cette saison, des vents variables au 20e degré de latitude nord. D'ailleurs, la violence de la mousson de nord-est dans les mers de Chine est beaucoup diminuée aussi à cette époque. Il est constant qu'on seroit presque sûr au mois d'avril de rencontrer la mousson de sud-ouest ou les vents de l'ouest par les 25 ou 30 degrés de latitude nord qui règnent dans ces parages, et qui nous poussèrent vers la côte d'Amérique. 1788. Mai.

En quittant Canton, il faudroit avoir grand soin de serrer la côte de Chine à quelque distance entre les îles *Lema* et jusqu'à *Pedro Blanco*, ou la Roche Blanche, avant de traverser la mer de Chine pour gagner *Formose*. Mais il seroit dangereux, à mon avis, de tenter un passage entre les rochers de *Ville-Rete* et l'extrê-

1788. Mai. mité méridionale de l'île *Formose*, si ce n'est pendant le jour, par un temps très-clair, et lorsque tout annonce un canal d'une assez vaste étendue.

CHAPITRE IX.

1788.
Mai.

CHAPITRE IX.

Situation avantageuse de l'anse des Amis dans l'entrée du Roi George. — Nombre considérable des naturels rassemblés pour examiner le vaisseau. — Joie de Comekala à son arrivée. — Hannapa, chef Indien, vient à bord; quelques détails sur sa visite. — Les naturels nous apportent des provisions de poisson. — Comekala se dispose à aller à terre. — Son habillement; réception que lui font ses compatriotes. — Occupations des gens de l'équipage. — Arrivée de Maquilla, chef de l'entrée du Roi George, avec Callicum, l'homme du rang le plus distingué après lui. — Description de leurs habillemens, et de leurs diverses cérémonies à la vue du vaisseau. — Ils viennent à bord. — Présens que nous leur fîmes. — Portrait de ces chefs. — Ils nous accordent la permission de bâtir une maison et un vaisseau, et nous abandonnent un terrein à cet effet. — Présens que nous leur of-

1788. Mai. *frîmes en reconnoissance de ce bienfait. — Callicum se plaît dans le vaisseau, et est chargé par Maquilla de protéger le détachement sur le rivage. — Maison bâtie dans l'anse des Amis. — Sa description. — Quille d'un vaisseau dressée. — Récit abrégé du meurtre commis l'année suivante par les Espagnols en la personne de Callicum.*

Il n'y avoit pas long-temps que le vaisseau étoit amarré, lorsque le vent commença à souffler avec une violence qui sembloit présager la tempête. La pluie tomba par torrens. Nous sentîmes alors tout ce qu'avoit d'avantageux pour nous l'heureuse situation de l'*anse des Amis*. Nous nous y trouvions ainsi placés comme dans un havre protecteur où les vents ni les orages ne pouvoient réveiller nos alarmes ni troubler notre repos.

Notre attention particulière se fixa sur une foule de naturels rassemblés sur les bords de la mer, en face du village, pour considérer le vaisseau. Comekala qui éprou-

voit, depuis plusieurs jours, la plus vive impatience, goûta enfin alors l'inexprimable bonheur de voir encore une fois sa terre natale. Il y rapportoit, non sans un sentiment d'orgueil, les connoissances qu'il avoit acquises pendant son voyage, et les divers objets d'utilité ou d'embellissement qui devoient exciter la surprise de ceux de sa nation, et augmenter la considération qu'ils avoient pour lui. Ce n'est pas que sa joie n'eût été grandement diminuée par l'absence de Maquilla son frère, chef de l'*entrée du Roi George*, et de Callicum son parent, qui occupoit le premier rang après ce prince souverain. Ces chefs étoient allés rendre, à cette époque, une visite de cérémonie à Wicananish, prince très-puissant d'une tribu vers le midi. C'est ce dont nous fûmes informés par Hannapa qui, dans l'absence des deux premiers chefs, avoit le suprême commandement à Nootka, et qui étoit venu à bord pour nous rendre visite. 1788. Mai.

Comekala portoit alors un habit d'écarlate, uniforme, avec des boutons de métal. Son chapeau, aussi d'uniforme, étoit orné d'une cocarde élégante. Il avoit de très-beau linge, et enfin toutes les autres par-

1788. Mai. tics de l'habillement européen ; c'étoit beaucoup plus qu'il ne falloit pour exciter une extrême surprise parmi ses compatriotes. Hannapa ne revit pas Comekala sans émotion. Non-seulement il le considéroit avec une attention extrême, mais on remarquoit encore sur sa physionomie tous les traits caractéristiques de cette secrette envie qui est la passion dominante des naturels de cette partie de l'Amérique.

En peu de temps, le vaisseau fut environné d'un grand nombre de canots, remplis d'hommes, de femmes et d'enfans. Ils étoient chargés de provisions de poisson : nous n'hésitâmes pas un moment à acheter un article si nécessaire à des hommes qui venoient de faire un voyage long et pénible.

Dans la soirée, le temps s'éclaircit, et Comekala se disposa à débarquer. Dès que son intention fut connue dans le village, tous les habitans se préparèrent à lui faire un bon accueil au moment où il remettroit le pied sur la terre qui l'avoit vu naître.

Comekala brilloit alors dans tout son éclat. Son habit d'écarlate étoit enrichi

d'une garniture complette de boutons de métal et de divers ornemens de cuivre qui ne pouvoient manquer d'attirer à cet Indien les plus respectueux égards de la part de ses compatriotes, et le rendre le premier objet des vœux de toutes les *demoiselles* de *Nootka*. Son *pectoral* consistoit pour le moins en une demi-feuille de cuivre. Divers ornemens du même métal formoient ses pendans d'oreilles. Il avoit imaginé de suspendre à ses cheveux, qui étoient arrangés en queue, un si grand nombre de queues de poëlons de cuivre, que le poids entraînoit sa tête en arrière, et le forçoit de la porter si roide et si droite que cette contenance ajoutoit beaucoup à la singularité de sa tournure. Pour se procurer les divers articles de la parure dont il s'enorgueillissoit alors, Comekala avoit été en état d'hostilités continuelles avec notre cuisinier, à qui il avoit eu le talent de les escamoter. Mais le dernier et le plus grave sujet de dispute entr'eux étoit le vol que l'Américain lui avoit fait d'une broche énorme, dont il se servoit comme d'un javelot, espérant donner, avec cette arme, un nouveau lustre à la magnificence dont il alloit éblouir les yeux

1788. Mai.

1788. Mai. de ses compatriotes. Dans la situation où nous nous trouvions, il ne nous étoit guère possible de lui refuser cet ustensile de cuisine, quelque nécessaire qu'il nous fût. Ainsi accoutré, et mille fois plus glorieux de sa parure que ne le furent jamais de leur éclat les potentats de l'Europe ou de l'Orient, nous l'accompagnâmes pour descendre sur le rivage, et, à ce moment, des cris et des applaudissemens partis de tous les coins du village, furent pour lui des garans de la satisfaction que son retour causoit à ses compatriotes.

Ils arrivèrent en foule du côté du rivage, et quand il débarqua, ils l'accueillirent en poussant les plus effroyables hurlemens. A leur tête, on remarquoit sa tante, très-vieille femme, puisqu'elle avoit environ quatre-vingts ans. On pouvoit croire, en la voyant, qu'elle avoit continuellement vécu dans la mal-propreté depuis sa naissance jusqu'au moment où elle se présentoit à nos regards sous les formes les plus dégoûtantes. Elle embrassa son neveu avec toutes les marques d'une tendre affection, et répandit sur les joues de Comckala l'humeur qui découloit de ses yeux.

Après les premières cérémonies de la réception, et lorsque ces naturels eurent à loisir contenté leur curiosité, et furent revenus de leur première surprise, toute la foule se mit en marche pour gagner le palais du roi. On n'y laissa entrer que des personnes d'un rang distingué, et bientôt on prépara un repas magnifique d'huile de baleine. Toute la compagnie prit place, et chacun des insulaires mangea avec une sensualité proportionnée à la délicatesse du festin. Les petits enfans eux-mêmes avaloient l'huile avec toutes les marques d'un extrême plaisir. Quant à Comekala, son goût sembloit avoir été gâté jusqu'à un certain point par la cuisine de l'Inde et de l'Europe, et il ne dévoroit plus les mets de son pays avec la même gloutonnerie, que si son estomac n'eût jamais connu d'autre nourriture que celle qu'il prenoit à *Nootka*. La soirée se passa en grandes réjouissances. Ils continuèrent de chanter et de danser pendant presque toute la nuit. Pour nous, nous étions retournés à bord de bonne heure dans la soirée : mais, long-temps après, nous entendions encore les éclats de leur joie bruyante. 1788. Mai.

1788. Mai. *Nootka* est situé sur une hauteur qui fait face à la mer, et que des bois environnent de toutes parts (1). Dans l'*anse des Amis*, les maisons sont vastes, et bâties à la manière ordinaire du pays. Chacune de ces demeures est destinée à renfermer plusieurs familles. Divisée en compartimens, dans le genre d'une étable angloise, on y trouve rassemblées toutes les espèces d'ordures dont le mêlange avec la chair et l'huile de baleine se découvre par plus d'un sens, et forme un dépôt de la plus horrible puanteur (2).

---

(1) Je réserve les détails particuliers que j'ai à publier sur le village ou la ville de Nootka, pour la partie de cet ouvrage où je traiterai plus au long du commerce, de la géographie, etc. de la côte nord-ouest d'Amérique.

Note de l'Auteur.

(2) L'intérieur des habitations de tous les peuples du Nord présente un aussi dégoûtant spectacle. Voici ce que nous dit des Ostiaks le professeur *Pallas* dans ses Voyages en Russie : « On se fera facilement une » idée de la puanteur, des vapeurs fétides et de l'humidité qui règnent dans leurs iourtens, (c'est le nom » que donnent ces peuples à leurs habitations) lors- » qu'on saura que les hommes, les femmes, les enfans

Le 14, le temps nous parut assez beau pour permettre d'envoyer à terre un détachement chargé de dresser une tente pour les coupeurs de bois, et pour les hommes qui devoient aller faire de l'eau, et une autre pour les voiliers. On choisit, à cet effet, un emplacement peu éloigné du village, et voisin d'un petit ruisseau. Le reste de l'équipage fut employé à dégarnir les manœuvres courantes, à détacher les voiles, et à d'autres travaux non moins nécessaires dans le vaisseau. 1788. Mai. Mercredi 14.

Le 16, Maquilla et Callicum entrèrent dans l'*anse* accompagnés de plusieurs canots de guerre qui se mirent en mouvement autour du vaisseau avec un grand appareil. Les naturels chantèrent en même temps une chanson très-mélodieuse, quoique fort bruyante. Ces canots étoient au nombre de Vendredi 16.

» et les chiens y satisfont par-tout à tous leurs be-
» soins, et que personne n'a soin d'enlever les or-
» dures ». *Voyages de Pallas, tome IV, page* 60.

Le citoyen *Lesseps* nous donne les mêmes détails sur les Kamstchadales et sur les Lappons dans son intéressant Voyage au Kamstchatka.

Note du Traducteur.

1788. Mai. douze : chacun d'eux portoit dix-huit hommes, vêtus, la plupart, de magnifiques peaux de loutres de mer, dont ils étoient couverts depuis le col jusqu'à la cheville du pied. Un duvet blanc d'oiseaux dont leur tête étoit parsemée, la faisoit paroître poudrée : ils avoient le visage barbouillé d'ocre rouge et noir, dans la forme d'une mâchoire de goulu de mer (1), et l'on y remarquoit comme une ligne spirale qu'ils y avoient tracée : le tout leur donnoit un air extrêmement sauvage. Dans la plupart de ces canots étoient huit rameurs d'un côté, et un seul homme assis sur l'avant. Le chef occupoit une place dans le milieu. On pouvoit le reconnoître à un bonnet, de forme très-haute, qui se terminoit en pointe, et à l'extrêmité duquel étoit attachée, en guise d'ornement, une petite touffe de plumes.

Nous écoutâmes leur chanson avec autant de plaisir que de surprise. On ne pouvoit, en effet, sans être indifférent aux ravissans accords de la musique, et pour peu

(1) Sorte de gros poisson.
Note du Traducteur.

qu'on eût reçu de la nature un cœur sensible au pouvoir de cet art enchanteur, entendre, sans les plus vives émotions, un concert si imposant et si peu attendu. Le chœur étoit parfaitement à l'unisson, et d'une extrême justesse, quant au ton et à la mesure ; il ne leur seroit pas échappé une seule note fausse ou discordante. Il leur arrivoit quelquefois de passer tout-à-coup d'un ton élevé à un ton plus bas, mais en variant leur chant avec une expression si touchante et remplie d'une si douce mélancolie, que nous ne pouvions concevoir comment ils avoient acquis ou imaginé cette harmonie qui avoit quelque chose de plus qu'une musique grossière et sans principes. L'œil pouvoit se satisfaire comme l'oreille ; car l'action dont ils accompagnoient leurs chants ajoutoit beaucoup à l'impression qu'ils faisoient sur nous tous. Chacun d'eux battoit la mesure avec une précision admirable contre le platbord du vaisseau, la pagaye à la main (1) ; et en finissant chaque

1788. Mai.

(1) La *pagaye* est une espèce de rame courte et large dont se servent les Indiens.

Note du Traducteur.

1788. Mai. vers ou chaque strophe, ils étendoient leurs bras au nord et au midi, laissant éteindre insensiblement leur voix, mais d'une manière si majestueuse et si imposante qu'il en résultoit un effet que les meilleurs orchestres ne produisent pas souvent en Europe.

Ils firent ainsi deux fois le tour de notre vaisseau, se levant tous ensemble et au même instant, lorsqu'ils arrivoient près de la pouppe, et criant avec force : *wacush*, *wacush*, ou, amis, amis. Ils amenèrent ensuite leurs canots le long de la côte; Maquilla et Callicum vinrent alors à bord. Le premier paroissoit avoir environ trente ans: il étoit d'une taille moyenne, mais très-bien fait; la nature lui avoit donné la physionomie la plus intéressante. L'autre pouvoit bien être âgé de dix ans de plus. Il avoit toutes les formes de l'homme le plus robuste. De beaux traits et une figure ouverte commandoient l'attention et inspiroient la confiance. Les autres naturels d'un rang moins distingué étoient tous des hommes de riche taille et de très-bonne mine. Une peau de veau marin remplie d'huile fut, à l'instant, apportée, de main en main, jus-

qu'à bord : les chefs en prirent une petite quantité, et renvoyèrent le reste à leurs gens dans les canots : ceux-ci eurent bientôt vuidé le vase qui renfermoit cette dangereuse liqueur. 1788. Mai.

Nous offrîmes en présent à Maquilla et à Callicum du cuivre, du fer, et d'autres articles que nous savions devoir leur être agréables. En les recevant, ils ôtèrent leurs vêtemens de peaux de loutres de mer, les jettèrent à nos pieds de la meilleure grâce du monde, et restèrent sur le pont tels qu'ils étoient sortis des mains de la nature. Nous donnâmes en retour à chacun d'eux une couverture. Ils descendirent alors dans leurs canots avec toutes les marques de la plus vive satisfaction, et ramèrent très-lestement vers le rivage.

Ces peuples ont, à ce que je crois, une manière de donner et de recevoir les présens qui leur est particulière. De quelque valeur que soit un don à leurs yeux, ils ont sur-tout à cœur de ne pas laisser à celui qui le reçoit l'idée qu'il en doit conserver de l'obligation. Nous fûmes témoins d'une entrevue où deux chefs se rendirent en cérémonie. Ils étoient chargés tous deux de

1788. Mai. très-riches fourrures qu'ils destinoient à des présens. Ils s'empressoient de les étaler, l'un aux yeux de l'autre, de l'air le plus libéral et le plus affectueux ; et dans cette aimable réciprocité de manières grandes et généreuses, ils rivalisoient, pour ainsi dire, de politesse avec les nations du monde que distingue le plus cet heureux caractère.

Dimanche 25. Depuis le moment de notre arrivée à *Nootka* jusqu'au 25, nous eûmes très-mauvais temps ; mais cette circonstance, quoiqu'assez fâcheuse, ne nous empêcha pas d'entreprendre plusieurs opérations que nous avions en vue. Maquilla s'étoit non-seulement prêté de la meilleure grace du monde à nous céder un coin de terre dans ses domaines pour que nous pussions y construire une maison destinée à loger les personnes que nous nous proposions de laisser à Nootka ; il avoit encore promis de nous aider à avancer les travaux, et de protéger le détachement qui devoit rester sur cette terre pendant notre absence. Pour reconnoître les marques de bienveillance que nous donnoit ce chef, et l'entretenir dans des dispositions aussi favorables à nos projets, je lui fis présent d'une paire de

pistolets qu'il n'avoit cessé de regarder d'un œil d'envie depuis notre arrivée. Quant à Callicum qui paroissoit avoir conçu le plus tendre attachement pour nous, il reçut aussi les présens qui pouvoient lui être agréables. Nous en offrîmes de même aux femmes de sa famille. Il devenoit, en effet, bien essentiel pour nous de ne rien négliger de ce qui pouvoit le confirmer dans ses sentimens : il étoit chargé par Maquilla de veiller sur nous, de nous défendre : ce dernier lui avoit, en outre, recommandé fortement d'empêcher que les naturels ne se portassent à aucuns excès contre nous. 1788. Mai.

Nous étions très-disposés, sans doute, à nous confier à la bienveillante amitié de ces chefs. Nous pensâmes, toutefois, qu'il seroit prudent de leur faire connoître notre puissance pendant la durée de nos relations avec eux, en déployant avec toutes nos forces les moyens d'en faire usage, dans le cas où ils viendroient à changer à notre égard. Nous ne desirions pas moins nous rendre redoutables qu'exciter leur reconnoissance : c'étoit, en effet, le meilleur moyen d'assurer le succès de notre voyage.

Nous apportâmes une si grande diligence

1788. Mai. Mercred. 28. dans la construction du bâtiment que, dès le 28, les travaux étoient complétement achevés. Les naturels nous donnèrent tous les secours qui dépendirent d'eux pour nous aider dans cette importante besogne; et nous leur dûmes, en partie, l'avantage de la voir si promptement terminée. Non-seulement ils alloient, jusques dans les forêts, chercher pour nous le bois de construction; mais ils s'empressoient encore de nous rendre tous les services que nous pouvions exiger d'eux. Le soir, lorsque la cloche avertissoit nos gens qu'il étoit temps de quitter l'ouvrage, nous faisions toujours assembler ceux des naturels qui avoient travaillé pour nous. Ils recevoient alors leur paie journalière : elle consistoit en grains de fer qu'on leur distribuoit, en proportion de l'ouvrage qu'ils avoient fait. Des procédés si généreux de notre part nous méritèrent à tel point la confiance et l'amitié de ces naturels que nous ne pouvions trouver de l'occupation pour le grand nombre d'entr'eux qui sollicitoient continuellement la faveur d'être employés à notre service.

La

La maison étoit assez vaste pour loger tout le détachement que nous nous proposions de laisser dans l'*entrée*. Au rez-de-chaussée, il y avoit une grande chambre où les tonneliers, les voiliers et autres ouvriers devoient travailler dans le mauvais temps. Une autre pièce non moins étendue, et destinée à former le magasin des provisions de tout genre, étoit à côté; l'atelier de l'armurier se trouvoit placé à l'une des extrêmités du bâtiment avec laquelle il avoit une communication. L'étage au dessus étoit divisé en salle à manger et en plusieurs chambres pour les personnes qui formoient le détachement. Pour tout dire en un mot, notre maison, sans être digne, par sa construction, de fixer les regards d'un amateur de la belle architecture, se trouvoit pourtant distribuée de manière à remplir parfaitement l'objet de sa destination: la structure en paroissoit magnifique aux naturels de l'*entrée du Roi George* qui n'avoient jamais rien vu de si merveilleux. 1788. Mai.

On éleva autour de la maison un fort parapet qui renfermoit une grande étendue de terrein; on y dressa, pour toute batterie, une pièce de canon placée de manière

1788. Mai. qu'elle dominoit l'entrée et le village de *Nootka ;* ce qui formoit une fortification assez imposante pour garantir notre détachement de toute attaque. En dehors de ce parapet, on construisit la quille d'un vaisseau de 40 ou 50 tonneaux qu'on étoit sur le point de bâtir, conformément à nos anciens arrangemens.

Juin. Jeudi 5. Vers le 5 juin, les opérations se trouvoient considérablement avancées. Les vaisseaux avoient été calfatés, les manœuvres réparées, et les voiles examinées avec le plus grand soin. On avoit pris à bord du lest de pierre : nous pensâmes qu'il pouvoit être dangereux d'employer le lest de sable, à cause qu'il embarrassoit le jeu des pompes. Enfin, le vaisseau approvisionné d'eau et de bois se trouvoit en état de mettre à la voile. Nous avions achevé tant de travaux divers et si importans, quoique le temps n'eût cessé d'être très - désagréable depuis le moment de notre arrivée : la pluie avoit presque toujours tombé par torrens, et les vents souffloient constamment de sud. Ces pluies avoient fait fondre entiérement la neige de dessus la terre ; et l'on n'en appercevoit plus guère que dans quelques en-

droits, si ce n'est sur le sommet des montagnes et des collines les plus élevées. Mais la végétation étoit encore très-retardée; elle ne changeoit que par degrés l'air sauvage qu'avoit le pays lorsque nous y arrivâmes. 1788. Juin.

Le détachement choisi pour rester à terre fut employé sur le champ aux diverses occupations auxquelles il étoit destiné. Les uns alloient chercher le bois de construction jusques dans le fond d'une forêt où ils ne pouvoient arriver qu'à travers mille obstacles : d'autres le scioient, et lui donnoient la forme nécessaire à l'usage qu'ils vouloient en faire, tandis que les armuriers étoient occupés à forger des chevilles et des clous prêts à servir au premier besoin, ou à travailler le fer dans la forme des divers articles de trafic qui pouvoient nous être nécessaires. Aussi parvînmes-nous bientôt, en procédant avec cet ordre et cette régularité, à composer notre nouvel arsenal de marine. Les charpentiers y avoient déjà construit la quille d'un vaisseau ; la pouppe et l'étambord étoient déjà élevés, chevillés, et solidement attachés ; de sorte qu'il ne nous fallut pas attendre long-temps pour jouir

1788. Juin. de la satisfaction de voir ce vaisseau en état de faire le service auquel nous le destinions.

Si l'histoire des navigateurs n'étoit écrite que pour amuser un moment les loisirs du riche, ou pour éclairer les recherches laborieuses du philosophe, il seroit nécessaire, sans doute, de s'interdire dans un pareil ouvrage une foule de petits détails, peu agréables pour l'un, et trop au dessous des connoissances de l'autre. Mais ils doivent se proposer un autre but en publiant le journal de leurs voyages : en effet, si leurs récits ne sont pas propres à instruire les navigateurs qui leur succéderont, s'ils n'ont pas pour objet d'aider et de faciliter les progrès des entreprises commerciales, en vain ils auront bravé les dangers et surmonté tous les obstacles de ces périlleux voyages : le temps même qu'ils auront employé à en écrire les événemens ira se perdre avec tant d'autres momens inutilement consumés dans la vie.

Notre conduite avec les naturels étoit dirigée par les principes de la politique la plus remplie d'humanité. Rien ne le prouvera mieux, j'espère, que la bonne intelli-

gence et l'amitié sincère qui régnoient entr'eux et nous. L'hospitalité que ces alliés fidèles exercèrent envers nous avec des manières si généreuses, donnera aussi une idée avantageuse de la douceur qui les caractérise, lorsqu'on les traite avec cette bienveillance qu'on doit à des hommes sans lumières, et qu'il est si fort de la politique d'employer pour l'intérêt du commerce. 1788. Juin.

Les différens services que l'attachement personnel de plusieurs de ces naturels pour nous les avoient portés à nous rendre, suffisoient pour nous convaincre que la reconnoissance n'étoit pas un sentiment inconnu sur ce rivage éloigné, et qu'on pouvoit trouver, jusques dans les bois de *Nootka*, des cœurs sensibles à l'amitié. Callicum étoit doué d'une délicatesse d'ame, et se conduisoit, à notre égard, avec des procédés qui auroient fait honneur à l'homme le plus avancé dans la civilisation. On pourroit citer mille preuves de la bienveillance et de l'affection qu'avoit pour nous cet homme aimable. Il n'est plus. La seule manière dont il nous soit permis de reconnoître les marques d'amitié que nous reçûmes de lui est de les rappeller ici. Les

1788. Juin. termes nous manquent pour exprimer l'horreur profonde que nous inspire le souvenir d'un meurtre atroce et commis de gaieté de cœur, qui priva cette contrée de son plus bel ornement, et les navigateurs qui, par la suite, auroient visité ces parages, d'un protecteur et d'un ami ; qui contraignit un peuple utile et paisible à quitter son pays natal pour aller chercher une nouvelle habitation dans des déserts éloignés (1).

---

(1) Ce chef si aimable fut tué, dans le mois de juin 1789, par un officier à bord d'un des vaisseaux commandés par don Joseph-Etienne Martinez, qui lui tira un coup de fusil au travers du corps. Les détails de cet affreux événement nous ont été donnés, tels qu'on va les lire, par le maître de la *côte nord-ouest d'Amérique*, jeune homme de la véracité la plus exacte, et qui eut le malheur d'être témoin de cet acte de la plus barbare inhumanité.

Callicum, sa femme et son enfant arrivèrent sur un petit canot, bord à bord de la *Princesse*, vaisseau du commandant de l'escadre, avec un présent de poisson. Comme on lui prit son poisson avec beaucoup de rudesse et de malhonnêteté avant qu'il pût l'offrir au commandant, il se trouva tellement piqué de ce procédé qu'il quitta sur le champ le vaisseau, en criant, dans le moment de son départ : *peshae ! peshae !* c'est-à-dire, mauvais ! mauvais ! L'équipage regarda cette

exclamation comme une si grande offense qu'on tira sur le champ, du gaillard d'arrière, un coup de fusil à ce malheureux chef, à qui la balle alla frapper le cœur. Au moment où elle l'atteignit, son corps sauta par dessus le bord du canot, et disparut dans les flots. Sa femme fut conduite à terre avec l'enfant par quelques-uns de ses amis qui avoient été les témoins de cette horrible catastrophe. Elle étoit plongée dans une stupeur déplorable. Bientôt après, cependant, le père de Callicum osa venir à bord du vaisseau espagnol pour demander la permission d'aller chercher sous les eaux le cadavre de son malheureux fils. Quoique ce fût un père éploré qui sollicitât cette grace, elle lui fut refusée jusqu'à ce que le pauvre sauvage eût recueilli parmi ses voisins une quantité de pelleteries assez considérable pour pouvoir acheter d'hommes qui se disoient chrétiens le droit de donner la sépulture à son fils qu'ils avoient impitoyablement massacré. Le corps fut bientôt retrouvé ; l'inconsolable veuve le conduisit elle-même au lieu de l'enterrement, accompagnée de tous les habitans de l'*entrée*, qui exhaloient leur vive douleur de la perte d'un chef qui leur étoit cher, et aux vertus duquel c'est un devoir pour moi de payer le tribut de reconnoissance et d'affection qui leur est dû.

1788. Juin.

Note de l'Auteur.

1788.
Juin.

CHAPITRE X.

*Moyens employés par les naturels pour augmenter le prix des peaux de loutres de mer. — Leur supériorité dans l'arrangement des marchés qu'ils concluoient avec nous. — Conduite de Comekala. — Nous avons le crédit d'en faire un chef. — Son mariage. — Cérémonie magnifique à cette occasion. — Maquilla et ses chefs adoptent notre habillement et nos manières. — Présent de grande valeur fait par Maquilla. — Vol d'une meule à aiguiser. — Des naturels nous apportent une main d'homme à acheter. — Danger qu'ils courent en cette circonstance. — Perte déplorable d'une partie de l'équipage de l'*Aigle Impérial, *en 1787. — Raisons que nous avons de soupçonner Maquilla d'être un cannibale. — Étrange oreiller employé par Callicum. — Les habitans de l'anse des Amis s'éloignent à une petite distance. — Raisons de cet éloignement, et faci-*

lité avec laquelle ils l'effectuent. — On nous apporte une jeune loutre à acheter. 1788. Juin.

Dans l'intervalle qui s'étoit écoulé depuis notre arrivée jusqu'au 5 juin, nous avions commencé le commerce de fourrures avec les naturels, et nous possédions déjà plus de cent cinquante peaux de loutres. Dès l'instant de notre arrivée, nous étions convenus avec ces insulaires d'un prix fixe pour chaque espèce de fourrures différentes : mais dans ces diverses relations de trafic, ils cherchoient à tirer avantage de tout ; et, dans l'espoir que nous avions de faire, par la suite, de grands profits avec eux, il étoit de notre intérêt de passer légérement sur leur conduite, toutes les fois qu'ils tentoient de déroger à nos conventions originaires.

Au bout de quelque temps, ils changèrent entiérement l'ordre de leur trafic avec nous ; et au lieu de l'échange ordinaire qui se faisoit en suivant pour règle la valeur particulière des articles échangés, nous finîmes par nous faire réciproquement des

1788. Juin. présens de tous les objets qui étoient entrés jusqu'alors dans nos relations commerciales; et dans cette cérémonie, ils déployèrent plus que jamais leur caractère fier et hospitalier. Nous avons décrit, avec tous leurs détails, les usages observés par eux en pareille circonstance, dans la partie de cet ouvrage où il est plus particuliérement traité du commerce.

Toutes les fois que Callicum et Maquilla se proposoient de nous faire un présent, ils envoyoient une des personnes de leur suite pour prier le *Tighee* ou capitaine de venir les trouver à terre. Je ne manquois jamais de me rendre à l'invitation, chargé des divers articles que nous avions à leur offrir en retour. Dès notre arrivée à l'habitation des chefs où un grand nombre de spectateurs se rendoit pour voir la cérémonie, on apportoit les peaux de loutres de mer, avec de grands cris de joie et des gestes qui marquoient la satisfaction que notre présence faisoit éprouver ; on les plaçoit ensuite à nos pieds. Un silence profond succédoit bientôt à ces premiers transports; et ils attendoient avec la plus vive impatience quels seroient les présens que nous

leur offririons en retour. L'on ne supposera guère, sans doute, que, connoissant tout ce qu'ils pouvoient se promettre de marchands anglois, nous ayons jamais manqué de remplir leur attente. D'ailleurs, nos amis de Nootka avoient imaginé, et cela étoit fort adroit de leur part, d'entreprendre une nouvelle expédition pour se procurer d'autres fourrures, aussitôt que leur provision actuelle de pelleteries se trouvoit épuisée. Ce moyen, entre beaucoup d'autres aussi avantageux, avoit naturellement pour effet, d'éveiller, de leur côté, comme du nôtre, l'esprit de commerce. 1788. Juin.

Depuis la découverte de cette *entrée* par le capitaine Cook, il y étoit arrivé plusieurs vaisseaux dans l'intention de trafiquer avec les naturels. Ceux-ci devoient à ces communications fréquentes l'avantage d'avoir fait de plus grands progrès dans la civilisation que nous ne l'eussions espéré. Mais ce qui nous surprit beaucoup, ce fut de les voir entiérement dépourvus des divers articles qu'on apporte chez eux d'Europe : car ils devoient avoir reçu, en échange de leurs fourrures, une grande quantité de fer, de cuivre, de grains de verre ; et nous n'en

1788. Juin. apperçûmes pas un seul morceau parmi eux. Il est difficile de conjecturer comment ils avoient pu trouver le moyen de dissiper, en si peu de temps, toutes leurs richesses.

Dans nos relations de trafic avec ces insulaires, nous avions remarqué plusieurs fois de l'inconstance dans leurs goûts, et cela étoit assez embarrassant pour nous. Tantôt ils préféroient le cuivre à tous les autres articles ; tantôt ils choisissoient le fer comme la seule marchandise à laquelle ils attachassent quelque prix : d'autres fois, aussi, les grains de verre leur plaisoient davantage. Mais nous avions réussi à remédier aux inconvéniens de leur caractère indécis ; c'étoit en leur donnant une portion de ces divers articles mêlés ensemble.

Comekala nous avoit d'abord été fort utile pour accélérer nos petits arrangemens de commerce. Mais il commençoit à oublier la langue de son pays, et parloit un jargon si bizarrement composé des langues chinoise, angloise et nootkane, qu'il ne pouvoit presque plus remplir les fonctions d'interprète entre les naturels et nous. Ajoutez qu'en revenant aux habitudes de son pays, il commençoit à préférer les intérêts de ses

compatriotes aux nôtres, et qu'au milieu des jouissances qui se renouvelloient pour lui dans ces repas où il mangeoit avec sensualité de la chair et de l'huile de baleine, il oublioit insensiblement tous les bienfaits dont nous l'avions comblé. Mais comme il se trouvoit, graces à notre crédit, élevé dans un poste de confiance et d'honneur, nous étions intéressés à ne pas lui laisser entrevoir que nous le soupçonnions de fausseté et d'ingratitude à notre égard. Maquilla lui avoit confié ses trésors les plus précieux, et entr'autres, un mortier d'airain laissé dans le pays par le capitaine Cook, et que le chef de *Nootka* regardoit comme un objet du plus grand prix. Cet ustensile de cuisine, destiné originairement à un usage servile, avoit été ennobli par lui au point de devenir le symbole de la magnificence royale. On le tenoit toujours très-brillant; et, dans les visites ou entrevues de cérémonie, on le portoit devant Maquilla pour ajouter à l'éclat de sa royale dignité. La vue continuelle de cet objet étoit donc plus propre à rendre à Comekala son ancienne affection pour nous en lui rappellant que notre amitié ne s'étoit jamais démentie,

1788. Juin.

1788. Juin. qu'à l'engager à s'écarter des égards que nous avions droit d'attendre de lui. Nous employâmes tout notre crédit auprès de son frère Maquilla pour obtenir qu'il l'élevât tout d'un coup au rang de chef en lui faisant épouser une femme distinguée par sa naissance dans son propre district. Maquilla accorda, sur le champ, cette faveur à nos sollicitations ; et nous fûmes invités aux noces qui furent célébrées avec toute la magnificence possible. La moitié d'une baleine, une quantité considérable d'autre poisson, avec de l'huile en proportion, formèrent le repas somptueux qui fut donné en cette circonstance. Près de huit cents convives y assistèrent : ils y furent servis avec le plus grand ordre, se comportèrent très-sagement, et manifestèrent à leur chef toute la satisfaction qu'ils éprouvoient d'une réception si brillante et si honorable.

Vendredi 6. Le 6, il vint à bord un messager de Maquilla, chargé de nous prévenir que ce chef se disposoit à nous faire un magnifique présent, et qu'il nous prioit de venir à terre pour le recevoir. Nous nous rendîmes sur le champ auprès de ce chef, et le trouvâmes vêtu d'un habillement complet européen,

avec une chemise à manchettes, les cheveux en queue, et poudrés. Nous reconnûmes dans tous ces ajustemens dont il avoit formé sa parure, une partie des présens que nous avions faits à Comekala, et Maquilla les regardoit, ainsi que ses divers ornemens de cuivre dont le poids étoit énorme, comme les marques distinctives de la puissance du souverain de *Nootka*. Ce prince étoit environné de plusieurs chefs qui tous portoient, comme décoration, quelqu'article particulier de l'habillement anglois, dont leur vanité paroissoit singulièrement satisfaite. Nous remarquâmes que, dans cette occasion, ils avoient fait disparoître de dessus leurs visages les couches d'huile et d'ocre dont ils se barbouilloient ordinairement. Bref, la métamorphose étoit telle qu'en entrant dans la maison, nous eûmes, d'abord, quelque peine à reconnoître nos amis. Cette circonstance fit qu'ils nous accueillirent avec un air très-solemnel. Ils se levèrent, et imitèrent notre manière de saluer. La façon dont ils ôtoient leurs chapeaux, les gestes très-plaisans qu'ils faisoient en se saluant l'un l'autre, et en prononçant quelques mots anglois qu'ils

1788. Juin.

1788. Juin. avoient retenus et qu'ils répétoient alors à voix haute sans aucune liaison, et même sans les entendre; tout cela, dis-je, formoit une scène dont ils s'amusoient beaucoup, et qui ne pouvoit pas nous déplaire. Lorsque ces bizarres cérémonies furent terminées, le chef ordonna qu'on apportât devant nous plusieurs peaux de loutres très-riches, et ne tarda pas à les envoyer à notre vaisseau. Il y ajouta un daim d'une fort belle espèce qui venoit d'être tué dans les bois par l'un des siens. Nous ne fîmes pas attendre à Maquilla le présent par lequel nous voulions reconnoître sa générosité d'une manière digne de lui; et à notre retour au vaisseau, nous trouvâmes que les peaux de loutres nous y avoient précédés.

L'arrivée de Comekala décida ces peuples à préférer à tout autre article de trafic, les diverses parties de l'habillement européen. Un chapeau, un soulier, un bas faisoit ordinairement pencher en notre faveur la balance des négociations commerciales; et nous ne négligeâmes aucun des moyens qui se présentèrent d'encourager une idée qui pouvoit les déterminer à faire usage des laines.

Le

Le 7, notre tonnelier vint se plaindre de ce que les naturels lui avoient pris sa meule à aiguiser. Ce vol étoit le premier qu'ils nous eussent fait. On assure pourtant que les différens vaisseaux qui les ont visités avant nous se sont plaints du même vol. Nous avions remarqué, en effet, que toute l'attention des naturels se portoit sur cette pierre. Ils étoient persuadés qu'elle renfermoit quelque charme particulier qui lui donnoit la vertu de rendre, sans la moindre fatigue, notre fer très-acéré et très-tranchant, tandis qu'ils ne pouvoient se procurer le même avantage pour le leur qu'avec des peines extraordinaires. 1788. Juin. Samedi 7.

La perte de cet objet ne laissoit pas que d'être assez importante. Nous fîmes, mais en vain, tous les efforts imaginables pour le retrouver. Nous nous adressâmes à Maquilla : notre réclamation ne fut pas accompagnée du succès ordinaire, même auprès de lui. Il nous parut, au reste, plus prudent de fermer les yeux sur le vol, que de nous engager dans une contestation avec ces insulaires. Nous nous contentâmes de donner les ordres les plus sévères pour qu'aucun des naturels, excepté les chefs,

1788. Juin. ne fût admis, à l'avenir, dans l'enceinte que le parapet formoit autour de la maison.

Dimanche 8. Le 8, nous vîmes entrer dans l'anse un canot de forme assez bizarre, qui portoit plusieurs personnes. Il vint bord à bord du vaisseau, et les naturels nous vendirent un petit nombre de peaux de loutres. Ils nous proposèrent aussi d'acheter une main d'homme, séchée et toute ridée. Les doigts y tenoient encore par des clous très-longs. Mais nous éprouvâmes un sentiment d'horreur plus facile à concevoir qu'à exprimer, en appercevant un cachet qui formoit le pendant d'oreille d'un des naturels que portoit le canot. Nous sûmes bientôt que ce cachet avoit appartenu à l'infortuné M. Millar, officier du vaisseau l'*Aigle Impérial*, dont aucune personne de notre bord n'ignoroit la trop déplorable histoire (1).

(1) L'*Aigle Impérial* étoit un vaisseau employé à recueillir des fourrures à la côte d'Amérique en 1787. Dans le cours de cette expédition, le capitaine envoya sa chaloupe de l'*entrée du Roi George* faire le trafic jusqu'au 47^{e} degré de latitude nord. Elle mit à l'ancre par le travers d'une rivière. Des bas-fonds qui se trouvoient à l'entrée, l'empêchèrent d'y pénétrer plus avant;

Les matelots furent sur le point de déclarer nettement ce qu'ils pensoient de cette main, savoir, qu'ils la regardoient comme une de celles de M. Millar, et que les naturels en présence desquels ils se trouvoient dans ce moment, étoient les meurtriers de cet officier. Le soupçon seul du crime auroit certainement décidé du sort de ces insulaires, si nous n'eussions pas eu le bonheur de faire entendre à nos gens que le cachet en question pouvoit bien avoir été transmis, par succession d'échanges, au possesseur actuel. Mais la vue seule de cette main apportée par les naturels paroissoit à nos matelots une présomption si forte que nous eûmes beaucoup de peine à les contenir ; et nous ne pûmes, malgré nos efforts, les

1788. Juin.

Le capitaine de cette chaloupe envoya un petit bateau qui en dépendoit remonter la rivière avec M. Millar, officier de l'*Aigle Impérial*, un autre jeune homme, et quatre matelots. Ils continuèrent de faire force de rames jusqu'à leur arrivée à un village où l'on présume qu'ils furent pris par les naturels, et que ceux-ci les massacrèrent. C'est ce qu'on est fondé à croire, leurs habits ayant été retrouvés depuis tout ensanglantés.

Note de l'Auteur.

1788. Juin. empêcher de chasser les naturels du vaisseau en les accablant d'injures et en leur témoignant toute leur indignation. Nous reconnûmes, au reste, qu'ils étoient innocens du crime dont on les avoit soupçonnés. Car, dès le jour suivant, nous sûmes de Maquilla lui-même, qui nous l'assura comme un fait à sa connoissance particulière, que ces mêmes articles dont la vue seule venoit d'exciter parmi nous une si vive indignation, avoient passé par la voie du trafic à ces naturels qui les tenoient de ceux de *Queenhythe*, lieu même du massacre de M. Millar et de ses compagnons. Ce chef n'osa cependant pas nier que la main ne fût celle d'un de nos infortunés compatriotes; et la confusion que nous remarquâmes dans notre entretien avec lui à ce sujet, ainsi que diverses circonstances à-peu-près semblables dont je parlerai plus tard, concoururent à nous donner l'idée que Maquilla lui-même étoit un cannibale. Il n'y a malheureusement que trop de raisons de croire que cet horrible trafic de chair humaine s'étend, à peu de chose près, tout le long de cette partie du continent d'Amérique. Notre ami Callicum lui-même,

reposoit sa tête, la nuit, sur un grand sac rempli de crânes humains qu'il montroit encore avec orgueil comme autant de trophées honorables pour son courage et sa supériorité dans les combats ; et il est plus que probable, que les corps des infortunées victimes à qui ces crânes avoient appartenu, avoient été dévorés dans un banquet donné par lui à l'occasion de sa victoire, aux guerriers qui avoient eu la gloire de partager ses affreux succès. 1788. Juin.

Le même jour, Wicananish, chef très-puissant qui habitoit au sud, et à qui Maquilla avoit été faire une visite de cérémonie, au moment où nous arrivâmes dans l'*entrée*, vint lui rendre cette visite, avec deux canots de guerre, et la plus grande partie des naturels de sa suite qui étoit très-nombreuse, magnifiquement vêtus de fourrures du plus grand prix. Ces insulaires avoient beaucoup meilleure mine que nos amis de Nootka ; ce que nous attribuâmes avec assez de fondement à l'avantage de leur situation, puisqu'ils habitent une partie de la côte où les baleines abondent en plus grande quantité. Ce poisson qui faisoit, en même temps, presque toute leur

1788. Juin. subsistance et toute leur richesse, commençoit à devenir rare dans l'*entrée de Nootka*. Wicananish nous rendit une visite de cérémonie à bord de la *Felice*, et nous engagea à venir le trouver dans le lieu de sa résidence, nous promettant un nombre considérable de belles fourrures. Aucun des articles que nous avions à leur offrir ne purent, cependant, déterminer ni lui, ni aucun des siens, à partager avec nous les riches habits dont ils étoient couverts.

Mardi 10. Le 10, nous remarquâmes un mouvement général par tout le village, et, en peu de temps, la plus grande partie des maisons disparut à nos yeux. Lorsque nous arrivâmes à terre, Maquilla nous informa que ses insulaires se disposoient à aller gagner une baie placée à la distance d'environ deux milles de l'*entrée*, où il se rendoit une quantité considérable de poisson ; que leur projet étoit, non-seulement de se procurer pour le moment une bonne provision de baleine et d'autre poisson, mais encore de profiter de l'occasion favorable pour amasser de quoi subsister l'hiver.

La manière dont les maisons de *Nootka* sont construites, procure aux habitans

l'avantage de s'embarquer comme de débarquer, et cela en peu d'heures, et sans le moindre embarras. Une population immense se transporte dans une habitation nouvelle avec la même facilité qu'elle y voitureroit une voie d'eau. Mais on trouvera dans une autre partie de cet ouvrage, ainsi que nous avons déjà eu occasion d'en prévenir le lecteur, des détails semblables et même plus particuliers sur les mœurs et coutumes de ces naturels de la côte nord-ouest d'Amérique. 1788. Juin.

De jeunes loutres de mer furent apportées à bord, et l'on offrit de nous les vendre. Mais il ne se présenta point d'acheteurs. Une d'elles étoit vivante. Les mères et tous leurs petits avoient été tués par Maquilla, excepté cette dernière qui, selon toute apparence, avoit éprouvé de mauvais traitemens ; car un de ses yeux paroissoit avoir été enlevé, comme par force, de son orbite. Elle étoit fort petite, et faisoit précisément le même bruit qu'un enfant qui crie. C'étoit de tous les animaux que nous avions jamais vus, le plus vif et le plus éveillé. Après l'avoir gardée un jour ou deux, nous la jettâmes à la mer pour lui

1788. Juin. laisser la liberté de s'échapper. Mais nous ne fûmes pas peu surpris de voir qu'elle ne pouvoit ni plonger, ni nager. Elle continua de suivre quelques momens le courant de l'eau, jusqu'à ce qu'enfin nous la reprîmes à bord. Elle mourut bientôt après des contusions qu'elle avoit reçues. Il est, au reste, assez facile d'expliquer cette circonstance; on sait que les mères portent leurs petits sur leur dos jusqu'à une certaine époque qu'elles les laissent aller seuls, ayant acquis alors, en même temps, la force et l'habitude de prendre soin d'eux-mêmes.

1788.
Juin.

CHAPITRE XI.

*Nous nous disposons à remettre à la voile. — Vol de notre pinasse par les naturels. — Inutilité de nos efforts pour la retrouver. — Mouvemens à bord du vaisseau. — Débarquement des officiers et du détachement destinés à rester à terre. — Amas de provisions pour l'équipement du nouveau vaisseau. — Mesures prises pour la sûreté du détachement. — Progrès des travaux pour la construction du nouveau vaisseau. — Bonne santé des gens de l'équipage. — Provisions de poisson. — Visite de cérémonie rendue à Maquilla, et renouvellement du traité. — Nous lui donnons avis de l'époque probable de l'arrivée de l'*Iphigénie. — *Maquilla demande une lettre pour le capitaine de ce vaisseau. — Notre surprise en le voyant doué d'une infinité de connoissances ; moyens par lesquels il se les étoit procurées. — Histoire de M. Maccay. — Callicum revient de la chasse aux loutres de mer. — Nous trou-*

1788. Juin. *vons entre ses mains beaucoup d'articles qui avoient appartenu à sir Joseph Banks. — Le vaisseau remet à la voile. — Plan de notre route, etc.*

Mercredi 11. LE 11 juin, le temps étoit très-beau et très-calme. Nous désaffourchâmes le vaisseau, et au moyen des chaloupes, nous le sortîmes de l'*anse des Amis* pour le remettre en mer. Notre intention avoit été de partir le 9 : mais nous éprouvâmes un accident qui nous affligea beaucoup. Cet accident n'étoit rien moins que la perte de la pinasse, chaloupe vaste et fort belle, et en outre, la seule que nous eussions de cette espèce. Nous fûmes d'abord assez portés à croire qu'un coup de vent l'avoit détachée du vaisseau pendant la nuit, et qu'elle avoit été entraînée par le courant, sans que le quart l'eût apperçue. Mais, le matin, on ne la découvrit point, et les canots furent envoyés à la recherche, ainsi que les chaloupes, sans aucun succès. Nous promîmes de grandes récompenses aux naturels s'ils vouloient nous la rendre ; car,

en réunissant une foule de différentes circonstances, nous ne pouvions douter qu'elle ne fût entre leurs mains. Maquilla et Callicum protestèrent de leur innocence dans les termes les plus forts : mais nous eûmes tout lieu de croire depuis, comme nous l'avions soupçonné, qu'après l'avoir volée, ils s'étoient hâtés de la mettre en pièces pour avoir le fer et les clous qui furent depuis distribués par toute l'*entrée*. 1788. Juin.

Ce vol nous fit craindre, d'abord, un éclat fâcheux entre le chef et nous. Tant qu'il nous resta quelqu'espérance de les déterminer à nous rendre la pinasse, nous prîmes avec eux l'air et le ton du mécontentement. Mais lorsque nous fûmes convaincus qu'il ne falloit plus nous attendre à la revoir, nous laissâmes l'affaire se passer sans bruit et sans altercation. En effet, si nous eussions seulement essayé d'user de représailles à leur égard, il en seroit résulté, selon toute apparence, une rupture entre le chef de *Nootka* et nous. En même temps qu'elle auroit beaucoup nui à l'intérêt de nos relations commerciales avec ces naturels, elle pouvoit attirer des dangers au détachement que nous devions laisser dans

1788. Juin. ce pays. Nous nous contentâmes donc de conseiller à Maquilla de se précautionner contre des vols de ce genre, et de suspendre les quartiers-maîtres de leurs fonctions, comme si c'eût été à leur négligence seule que nous dussions imputer le malheur que nous avions éprouvé.

A cette époque, les mêmes symptômes d'insubordination qui s'étoient manifestés, de temps à autre, parmi les gens de l'équipage, dès le commencement du voyage, continuèrent de nous donner de l'inquiétude. Nous nous étions pourtant flattés que cet esprit de révolte étoit tout-à-fait étouffé, avant d'arriver à *Samboingan*. Le contre-maître avoit manqué récemment à ce respect envers les officiers auquel il étoit rigoureusement tenu par le devoir de son poste. Mais un esprit de fermeté développé à propos réprima des mouvemens si alarmans ; et il fut dégradé de son poste devant le mât où on lui donna un emploi très-inférieur au sien. Un autre contre-maître fut nommé à sa place, et le récit de cet événement fut inséré tout au long dans le journal du vaisseau.

La veille de notre départ, nous débar-

quâmes les officiers et le détachement destinés à rester à terre avec les charpentiers pour achever le vaisseau. Je laissai à l'officier, qui devoit commander, les instructions nécessaires, si la *Felice* venoit à échouer dans son projet de retour, ou s'il arrivoit quelque fâcheux accident, soit à ce vaisseau, soit à l'*Iphigénie*, qui étoit attendue dans l'*entrée* vers la fin de l'automne. Dans le cas où le concours d'un si grand nombre de circonstances malheureuses feroit manquer l'expédition, nous laissâmes tous les matériaux que pouvoit exiger l'équipement du nouveau vaisseau, et des provisions suffisantes pour le conduire jusqu'aux *îles Sandwich*, où il trouveroit tous les rafraîchissemens dont il auroit besoin pour avancer à la Chine. C'étoit pour nous un soin indispensable que de nous précautionner ainsi, autant qu'il dépendoit de nous, contre tous les événemens. Au reste, l'équipage ne parut pas avoir conçu un seul mauvais présage, et nous ne nous séparâmes de ceux de nos compagnons qui restoient à terre qu'avec la consolante espérance de les trouver à notre retour, dans la situation la plus agréable et la plus heureuse.

1788. Juin.

1788. Juin. Indépendamment du nouveau vaisseau que nous avions entrepris, nous nous promettions des avantages considérables du séjour de notre détachement à terre. Au moins étions-nous bien fondés à espérer qu'ils recueilleroient toutes les fourrures qu'auroient pris pendant l'été les naturels de l'*entrée du Roi George ;* et nous savions que ces derniers ne pouvoient manquer d'en prendre un grand nombre. A tout événement, nous avions la certitude que nos gens n'éprouveroient aucun désagrément, et qu'on ne les troubleroit pas dans leurs opérations : car, outre une pièce de canon montée sur les travaux, le petit fort étoit bien fourni d'armes et de munitions ; et la garnison, y compris les ouvriers, se trouvoit assez forte pour soutenir avec vigueur toutes les attaques qu'on auroit pu diriger contr'elle.

La construction du vaisseau avançoit beaucoup : plusieurs des varangues étoient déjà en place, et les armuriers avoient préparé une grande quantité de clous et de chevilles. De plus, une corderie très-commode étoit établie, et nous avions déjà commencé à y manufacturer des cordages,

article si essentiel pour nous. Bref, si l'on considère tout ce que nous fîmes de besogne ici, si l'on songe que nous y construisîmes une maison commode et sûre, que nous y lestâmes et équipâmes la *Felice* pour remettre ce vaisseau à la mer, que nous fûmes sans cesse occupés de nous procurer le bois de construction, et de préparer tous les matériaux qui nous devenoient nécessaires pour bâtir les nouveaux vaisseaux; qu'enfin nous apportâmes aussi, comme il le falloit, l'attention nécessaire dans nos arrangemens de commerce; certes, le reproche de négligence ou de paresse sera le dernier que l'homme, même le plus irréfléchi dans ses injustices, pourra être tenté de nous faire. 1788. Juin.

Au moment de notre arrivée dans l'*entrée*, le pays nous parut humide, pluvieux et désagréable. Mais nous remarquâmes ensuite qu'il n'y avoit pas beaucoup de neige sur la terre, et que le peu qui en restoit avoit été bientôt fondu par les grosses pluies qui tomboient après notre arrivée. Nous trouvâmes l'air extrêmement doux; et les légumes frais, ainsi que les oignons que la terre produisoit en abondance, ne tardèrent

1788. Juin. pas à rendre tout-à-fait la santé aux convalescens que nous avions à bord.

Nous étions très-exactement approvisionnés de poisson : les naturels ne manquoient point de nous apporter chaque jour tout ce qu'ils pouvoient en dérober à leur consommation particulière.

La veille de notre départ, nous rendîmes une visite de cérémonie à Maquilla pour l'informer que nous nous proposions de quitter l'*entrée* le jour suivant. Nous lui donnâmes à entendre que le vaisseau ne seroit pas de retour avant trois ou quatre mois. Cette époque étoit, à-peu-près, celle où nous présumions que le vaisseau, actuellement sur le chantier, pourroit être lancé à la mer. Ces naturels donnoient à celui-ci le nom de *mamatlee*, ou vaisseau ; l'autre, ils le nommoient *Tighee mamatlee*, ou grand vaisseau. Je priai aussi le chef d'avoir toute l'attention et toute la bienveillance possible pour le détachement que nous allions laisser à terre ; et pour m'assurer son amitié, je lui promis que, lorsque nous quitterions définitivement l'*entrée*, nous le mettrions en pleine jouissance de la maison, ainsi que de toutes les marchandises

et

et autres propriétés qui en dépendoient. Je lui offris ensuite, comme une preuve de notre estime particulière, des habits garnis de boutons de métal, objet du plus grand prix à ses yeux. Je fis ensuite plusieurs présens aux femmes de sa famille ; et, à l'instant où nous allions prendre congé de lui, cette vieille femme, tante de Comekala, dont j'ai déjà fait le portrait, et qui sembloit avoir amassé sur elle la mal-propreté avec les années, me pria, avec les plus vives instances, de lui donner une paire de boucles. Aussitôt qu'elle les eut reçues, elle en fit des pendans d'oreille, dont elle se paroit avec la même vanité qu'une belle met en Europe à relever ses charmes par l'éclat des pierreries de l'Inde. 1788. Juin.

Maquilla, charmé, au-delà de toute expression, des marques d'amitié que nous lui avions données, s'empressa de souscrire à tout ce que nous jugeâmes à propos de lui demander, et confirma, avec les plus fortes assurances d'une sincère fidélité, le traité d'alliance qui avoit été déjà conclu entre lui et nous. Nous le prévînmes aussi qu'un autre vaisseau devoit arriver dans l'*entrée*, probablement pendant notre absence, et

1788. Juin. que le capitaine de ce vaisseau étoit notre intime ami (1). Sur cet avis, il nous pria, sans hésiter un instant, de lui laisser une lettre pour *le chef*, notre ami. Cette demande nous étonna beaucoup. Nous étions loin de soupçonner jusqu'alors que ce peuple eût la moindre idée de la faculté que nous avions de nous communiquer réciproquement nos pensées sur le papier; et nous éprouvâmes bientôt la plus vive curiosité de savoir par quels moyens ils étoient parvenus à se procurer une pareille connoissance. Quelqu'un des nôtres imagina que ces naturels pouvoient bien la tenir de M. Maccay qui avoit séjourné, je crois, plus de quatorze mois parmi eux, et qui, durant cet espace de tems, avoit tenu un journal que j'ai eu sous les yeux. Je ne

---

(1) Il s'agit ici, comme le lecteur le présume, sans doute, du vaisseau l'*Iphigénie* commandé par le capitaine Douglas, qui devoit, conformément aux instructions que lui avoit données le capitaine Meares, ainsi qu'on l'a pu voir dans le n°. II de l'appendix du premier volume, page 375, se rendre dans l'*entrée*, vers le premier novembre 1788.

Note du Traducteur.

puis m'arrêter sur cette circonstance sans dire quelques mots de l'événement qui le força de rester ainsi livré tout entier à la vie sauvage. 1788. Juin.

Les vaisseaux le *Capitaine Cook* et l'*Experiment* avoient été équipés sous les ordres et par les soins de M. Scott, dont le génie et les lumières en matière de commerce sont également reconnus dans l'Europe et dans l'Inde. Ils devoient se rendre de *Bombay* à la côte d'Amérique pour recueillir des fourrures. Ils y arrivèrent en 1786, et M. Maccay, qui étoit second chirurgien à bord de l'un de ces vaisseaux, y resta, de son propre consentement, sous la protection de Maquilla. M. Strange qui avoit la surintendance de ces vaisseaux, pensoit qu'il pourroit résulter de très-grands avantages pour le commerce de laisser M. Maccay parmi les naturels de l'*entrée du Roi George*, pour apprendre leur langue et s'instruire de leurs mœurs et de leurs usages. Il y fut donc laissé en 1786, et séjourna parmi eux jusqu'en 1787 qu'il s'embarqua pour la Chine à bord du vaisseau l'*Aigle Impérial*.

Quoique cet homme intéressant eût reçu

1788. Juin. tous les habillemens et toutes les provisions dont il pouvoit avoir besoin pendant sa résidence à *Nootka*, il ne tarda pas à se voir tout-à-fait réduit à l'état de sauvage. Il n'est pas facile de concevoir comment un Européen, avec sa constitution, a pu soutenir son existence en se nourrissant d'alimens si contraires à ses habitudes et à la nature même de son tempérament; comment il a pu s'accoutumer à vivre au milieu de tous les genres de mal-propreté, et se résigner, même pour appaiser la faim la plus dévorante, à ces repas d'huile de baleine. Ce n'étoit pas tout encore : pendant le sejour de M. Mackay à l'*entrée de Nootka*, la rigueur d'un long hiver y fit naître la famine. La provision de poisson sec fut bientôt consommée, et l'on ne put absolument s'en procurer d'autre; telle fut la détresse que les naturels se trouvèrent réduits à une pitance déterminée par chaque jour, et que les chefs apportoient, journellement aussi, à notre infortuné compatriote, la nourriture fixée pour lui, savoir sept têtes de harengs secs. Il est impossible à quiconque a reçu de la nature les premiers sentimens d'humanité de lire, sans frémir d'hor-

reur, le journal de ce voyageur. Au reste, les sauvages lui donnèrent une femme, et nous devons à la vérité de convenir que, quelqu'ait pu être leur conduite à son égard, les chefs de *Nootka* et Wicananish nous demandèrent de ses nouvelles avec autant de sollicitude que s'ils éprouvoient véritablement pour lui la tendre affection dont ils paroissoient pénétrés. 1788. Juin.

Nous donnâmes donc à Maquilla une lettre, ainsi qu'il l'avoit desiré ; et ne tardâmes pas à demeurer convaincus que la crainte qu'il avoit de voir arriver l'*Iphigénie* seroit pour nous un bien plus sûr garant de la protection qu'il accorderoit à notre détachement, que toutes les marques d'amitié dont nous l'avions comblé, et même que toutes ses protestations de bienveillance et d'attachement.

Callicum, qui nous avoit quittés depuis quelques jours pour aller chasser aux loutres, étoit alors de retour. Ce fut une véritable satisfaction pour nous que le chef sur lequel nous comptions le plus, et qui s'étoit déclaré de tout temps le protecteur et l'appui de notre détachement, fût revenu à *Nootka* avant notre départ de cette *entrée*.

1788. Juin. Nous nous donnâmes, selon l'usage, des gages mutuels d'amitié. Mais nous ne fûmes pas peu surpris de recevoir, en retour du présent que nous venions de lui faire, trois pièces de métal d'airain en forme de petites crosses pour le jeu de balle, où l'on découvroit encore les restes du nom et des armes de sir Joseph Banks et la date de l'année 1775. Il y en avoit une où la gravure n'étoit pas tellement effacée qu'on ne pût y reconnoître encore quelque chose. Quant aux autres, une partie des caractères avoit tout-à-fait disparu. Nous renvoyâmes à cet aimable chef ces gages de son affection, pour qu'il conservât le souvenir de l'homme célèbre dont il les tenoit originairement, de ce philosophe estimable au génie entreprenant duquel on peut dire que nous devons la découverte d'une côte qui deviendra, je l'espère, en dépit de tous les obstacles, une source d'avantages pour le commerce de notre pays.

En mettant à la voile, il fut résolu de tenir la partie méridionale de la côte, à partir de l'*entrée du Roi George*, attendu que l'*Iphigénie* devoit suivre la partie septentrionale depuis la *rivière de Cook* jusqu'à

la même place. Au moyen de cet arrangement, nous étions sûrs de reconnoître le continent d'Amérique tout entier depuis les 60 jusqu'aux 45 degrés nord, ainsi que différentes parties intermédiaires qui n'avoient point été examinées par le capitaine Cook. Nous mîmes donc à la voile, après avoir renouvellé nos instructions et nos avis à ceux des nôtres qui formoient le détachement que nous laissions dans l'*entrée*, et leur avoir recommandé de se tenir continuellement sur leurs gardes, et de ne rien négliger pour entretenir la plus parfaite intelligence avec les naturels de l'*entrée*.

1788. Juin.

1788.
Juin.

CHAPITRE XII.

Les chefs Hanna et Detootche visitent le vaisseau dans leur route vers le lieu de la résidence de Wicananish. — Wicananish vient à bord, et conduit le vaisseau dans sa rade. — Arrivée d'un grand nombre d'habitans à la hauteur du vaisseau. — Description du pays et du village de Wicananish, vus du vaisseau. — Visite rendue au chef. — Description de sa maison. — Surprise que nous cause leur ton d'ingénuité. — Nombreuse famille de Wicananish. — Son opulence, ses trésors, sa manière de traiter les convives. — Présens offerts à Wicananish. — Prix qu'il attache à nos chaudières où l'on fait bouillir le thé. — Sa magnificence dans les présens qu'il nous donne en retour des nôtres. — Femmes de Wicananish, leur beauté; présens qu'elles reçoivent de nous. — Agréables relations de commerce avec les naturels. — Ils nous procurent des provisions fraîches. — Trafic avec le chef

par la voie de l'échange. — Meurtre commis dans la personne d'un étranger par les naturels du village. — Le vaisseau se trouve forcé par le mauvais temps de relâcher dans le port intérieur, nommé Port Cox.

1788. Juin.

LE 11 juin, dans la soirée, nous continuâmes notre route au sud-est, à trois milles de distance du rivage. Au coucher du soleil, la *Pointe du Brisant*, qui forme la côte orientale de l'entrée du *canal du Roi George*, nous restoit dans la direction de nord-ouest-mi-ouest. L'on appercevoit une pointe qui s'étendoit au sud de la *Pointe du Brisant*, et à laquelle nous donnâmes le nom de *Pointe d'à moitié chemin*, parce qu'elle se trouve placée environ au milieu de la route entre le *canal du Roi George* et le pays où résidoit Wicananish. Cette pointe gisoit à l'est, et nous pouvions bien être à trois milles de distance de la côte. Au moyen de plusieurs observations sur les amplitudes et les azimuths, la variation du compas étoit de 21 degrés 5 minutes à l'est.

Mercredi 11.

1788. Juin. Nous continuâmes notre route jusqu'à onze heures, la chaloupe en touage ; nous pensâmes alors qu'il seroit prudent de suspendre le cours de notre navigation pendant la nuit. Le 12, à la pointe du jour, nous remîmes à la voile, avec des vents variables. A midi, une observation rapporta 49 degrés 22 minutes de latitude nord, quoique nous eussions déjà remarqué que la *Pointe du Brisant* couroit nord-ouest-quart-nord. Au même moment, nous découvrîmes une haute montagne sur l'entrée du pays de Wicananish ; elle gisoit à l'est-nord-est, à sept lieues de distance.

Jeudi 12.

Nous avancions toujours en mer avec un temps favorable. Notre intention étoit d'examiner la côte entre la position où nous étions alors et le *canal du Roi George*. Tout-à-coup, le vent sauta au sud-est-quart-est, et le ciel commença à se couvrir de nuages. Comme ce vent portoit directement contre nous, nous virâmes vent devant, et portâmes en mer, redoutant beaucoup le mauvais temps, dont nous avions éprouvé que les vents de sud-est étoient ordinairement accompagnés. Nos craintes ne tardèrent pas à se confirmer : des nuages amon-

celés et de violens coups de vent annoncèrent l'orage. Les huniers eurent tous leurs ris pris ; et nous continuâmes de porter en mer pour avoir le bord au large, ce qu'il est le plus important de ne pas négliger sur cette côte. Pendant la nuit, le vent souffla avec une force terrible du sud-est ; nous avions une grosse mer, un temps brumeux, et la pluie ne cessoit de tomber par torrens. A minuit, nous virâmes vent arrière, et courûmes sur la terre. 1788. Juin.

Le 13, à la pointe du jour, le temps menaçoit de l'orage, quoique nous le vissions s'éclaircir de temps en temps. Nous pouvions bien être à six lieues de distance de la terre, et la montagne que nous avions remarquée au dessus de la demeure de Wicananish se montra alors toute entière à nos yeux, unie et sous la forme d'un pain de sucre. Elle couroit nord-est-quart-est, à la distance de sept lieues. Comme nous continuions de courir sur la terre, nous vîmes venir à la hauteur de notre vaisseau plusieurs canots qui partoient d'un grouppe d'îles situées à-peu près par le travers du vaisseau. Chacun de ces canots portoit plus de vingt hommes d'une physionomie agréa- Vendredi 13.

1788. Juin. ble et d'une taille vigoureuse, vêtus presque tous de peaux de loutres de la plus grande beauté. Ils ramoient le long de la côte avec une extrême légéreté ; au bout de quelques momens, deux de leurs bateaux arrivèrent bord à bord du vaisseau, et les naturels qui étoient dedans n'hésitèrent point à venir à bord. Parmi eux se trouvoient deux chefs, nommés Hanna et Detootche, qui résidoient dans un village situé par le travers du vaisseau. C'étoient les plus beaux hommes que nous eussions jamais vus. Hanna avoit environ quarante ans ; ses regards pleins de charmes et de douceur annonçoient le caractère le plus aimable et le plus heureux. Quant à Detootche, c'étoit un jeune homme en qui des formes très gracieuses se trouvoient réunies à la beauté de la figure. Il possédoit aussi, autant qu'il nous fut possible d'en juger, les plus agréables qualités de l'esprit. Tous deux paroissoient être parfaitement à leur aise dans notre société ; ils serroient affectueusement la main à toutes les personnes du vaisseau, et nous invitèrent du ton le plus amical à accepter l'hospitalité qu'ils nous offroient sur leur territoire. Enfin, ils nous pressèrent avec beau-

coup d'instances de conduire le vaisseau jusques dans leurs îles. 1788. Juin.

Mais comme notre premier objet avoit été de gagner le pays de Wicananish que nous savions n'être pas très-éloigné de l'*entrée du Roi George*, nous continuâmes, dans cette intention, de porter vers les îles. A mesure que nous en approchions, elles nous parurent basses et boisées ; mais nous ne découvrîmes au milieu d'elles aucun canal qu'il fût possible de traverser. Hanna et Detootche, à qui nous avions offert en présent quelques bagatelles, prirent alors congé de nous et gagnèrent le rivage en faisant force de rames.

Vers midi, le temps changea ; le vent sauta au nord de l'est, et nous accompagna tout le long de la côte que nous suivions pour passer entre cette rangée d'îles et la haute mer. Nous apperçûmes bientôt une autre petite flotte de canots qui approchoit de nous, et dans le premier de tous nous reconnûmes Wicananish qui ne tarda pas à venir à bord, et entreprit de nous conduire lui-même dans son port, dont l'entrée qu'il nous montra étoit à cinq milles environ de distance.

1788. Juin. Des bateaux furent envoyés en avant pour sonder, et nous les suivîmes aidés d'un vent favorable. Après avoir tourné l'extrêmité de l'île la plus méridionale, nous entrâmes dans la rade, en passant au milieu de plusieurs rescifs de rochers. La sonde étoit très-régulière ; et vers une heure, nous mîmes à l'ancre entre la haute mer et les îles, sur un mouillage où nous étions bien défendus contre la mer. Wicananish prouva qu'il étoit un excellent pilote : non-seulement il se montroit infatigable dans tout ce qui dépendoit de ses efforts personnels, mais encore il veilloit sur ses canots pendant tout le temps qu'ils nous accompagnèrent.

Cette rade présentoit l'aspect le plus sauvage qu'on puisse imaginer. Elle étoit protégée contre la brusque irruption des flots de la mer par plusieurs petites îles et rescifs qui joignoient presque les uns aux autres. Le port que nous remarquâmes étoit situé à deux milles environ du mouillage que nous occupions ; l'entrée ne paroissoit pas avoir en largeur beaucoup plus que la longueur de deux cables.

Par le travers du vaisseau, sur l'une des îles, nous découvrîmes un village trois fois

aussi grand que le village de *Nootka*, et d'où nous vîmes, de toutes parts, les naturels lancer leurs canots en mer, et arriver par les bas-fonds jusqu'au vaisseau, chargés de poisson, d'oignons sauvages et de graines qu'ils livrèrent à nos matelots pour de petits morceaux de fer, et autres articles qui avoient pour eux le même attrait. Wicananish fut retenu à bord pendant la plus grande partie du jour avec plusieurs de ses amis : à l'entrée de la nuit, il retourna à terre, suivi d'un cortège considérable de naturels qui avoient attendu pour l'accompagner. 1788. Juin.

Le 14, il fit un très-beau temps qui nous procura l'avantage d'observer le pays. Il nous parut être par-tout une impénétrable forêt, et nous n'apperçûmes pas un seul espace où il fût à découvert. Le village de Wicananish est situé sur un banc élevé près de la mer, et environné de bois. Le chef nous envoya un message pour nous inviter à venir dans sa maison prendre notre part d'un repas. En conséquence, nous débarquâmes vers midi. A ce moment, une foule nombreuse de femmes et d'enfans vint à Samedi 14.

1788. Juin. notre rencontre, et le frère de Wicananish nous conduisit au lieu de la cérémonie.

En entrant dans la maison, nous fûmes très-surpris de sa vaste étendue. Elle renfermoit une grande place bordée de tous côtés jusqu'à hauteur de vingt pieds, de planches d'une largeur et d'une longueur extraordinaires. Trois arbres énormes, sculptés et peints grossiérement, formoient les solives : elles étoient soutenues à chaque extrêmité et dans le milieu par des figures gigantesques, taillées dans d'informes morceaux de bois de charpente. Une couverture faite de larges planches de la même espèce abritoit la maison contre la pluie; mais elles étoient placées de manière qu'on pouvoit les écarter à volonté, soit pour que l'air ou la lumière du jour pénétrassent au travers, soit pour que la fumée eût une issue. Dans le milieu de cette vaste chambre, il y avoit plusieurs feux allumés, et auprès de ces feux, de grands vases de bois remplis de soupe de poisson. De fortes tranches de chair de baleine, toutes préparées, attendoient qu'on les jettât dans de semblables chaudières remplies d'eau où les femmes

femmes portoient avec des espèces de pincettes des pierres brûlantes retirées des feux les plus ardens, afin de faire bouillir cette eau. Tout autour étoient des amas de poisson, et dans le centre même de la pièce qu'on pourroit avec raison appeller la cuisine, il y avoit de grandes peaux de veau marin remplies d'huile où l'on alloit puiser cette délicieuse boisson pour la verser aux convives. 1788. Juin.

Les arbres qui soutenoient le toit étoient d'une si prodigieuse grosseur que le mât d'un vaisseau de guerre de première ligne auroit paru, en comparaison, d'une grosseur ordinaire. Aussi notre curiosité étoit-elle à son comble ainsi que notre surprise, lorsque nous songions à ce qu'il avoit fallu de force pour élever ces énormes solives à la hauteur où nous les voyions, et quelle devoit être cette vigueur par le moyen de laquelle ce peuple suppléoit aux ressources du pouvoir mécanique qui lui étoient absolument inconnues. La porte par laquelle nous entrâmes dans ce séjour si extraordinaire, n'étoit autre chose que la bouche d'une de ces figures gigantesques dont j'ai parlé. De quelqu'énorme grandeur qu'on

1788. Juin. puisse se la représenter, j'assure qu'elle étoit exactement proportionnée à tous les autres traits de ce monstrueux visage. Nous arrivâmes, en montant quelques degrés, à la partie extérieure, et après avoir passé ce portail d'un genre si étrange et si bizarre, nous descendîmes par le bas du menton dans la maison où nous trouvâmes un nouveau sujet d'étonnement dans le grand nombre d'hommes, de femmes et d'enfans qui composoient la famille du chef, et qui montoit, au moins, à huit cents personnes. Elles étoient partagées par grouppes, selon les divers emplois qu'elles avoient à remplir, et pour lesquels des places distinctes étoient assignées à chacune d'elles. Le bâtiment entier étoit entouré par un banc qui s'élevoit à-peu-près à deux pieds de terre, et sur lequel les divers habitans s'asseyoient, prenoient leur repas, et se livroient au sommeil. Au bout le plus élevé de la chambre, on appercevoit le chef au milieu de plusieurs naturels, les plus distingués du pays, rangés en cercle sur une petite plate-forme d'une médiocre élévation. Tout autour de cette plate-forme étoit placé un assez grand nombre de fortes caisses, au

dessus desquelles on avoit suspendu des vessies pleines d'huile, d'énormes tranches de chair de baleine, et des morceaux de poisson d'une grosseur proportionnée. On remarquoit dans presque tous les endroits de la chambre où l'on avoit pu en placer, des espèces de guirlandes de crânes humains, arrangées avec une sorte de prétention à l'élégance et à la régularité. Elles étoient regardées par les naturels comme la plus noble décoration dont on eût pu orner et embellir l'appartement du roi de ce pays. 1788. Juin.

Lorsque nous entrâmes, les convives avoient déjà achevé une grande partie de leur repas. Devant chacun d'eux, étoit placée une forte tranche de baleine bouillie qui, avec de petits plats de bois, et une grande coquille de moule dont ils se servoient comme de cuiller, composoit tout l'état de leur table. Les naturels chargés du service domestique étoient sans cesse occupés à remplir les plats de chaque convive à mesure qu'ils se vuidoient, tandis que les femmes préparoient et ouvroient en deux une écorce d'arbre qu'ils employoient en guise de serviette. S'il est permis de juger de la bonté et de la délicatesse des

1788. Juin. mets par la voracité avec laquelle ils étoient avalés et par la quantité prodigieuse que les convives en mangèrent, nous pouvons regarder ce repas comme le plus splendide et le plus délicieux que nous ayons jamais vu. Les enfans eux-mêmes, et quelques-uns d'entr'eux qui n'avoient pas plus de trois ans, dévoroient le poisson et s'abreuvoient d'huile avec autant de sensualité que leurs pères. Quant aux femmes, il ne leur est pas accordé d'assister à ces repas de cérémonie.

Wicananish vint à notre rencontre à la moitié du chemin depuis l'entrée de la chambre, et nous offrit l'hospitalité d'un air gracieux qui eût distingué des personnes d'une société plus policée. Il nous conduisit à un siége placé près du sien. Nous nous y assîmes, et satisfîmes à loisir notre curiosité pendant le reste du repas, en parcourant des yeux tous les coins de cette singulière habitation.

Le repas fini, on nous pria de montrer les présens que nous destinions au chef. En conséquence, nous étalâmes un grand nombre d'articles divers que nous avions apportés dans l'intention de les leur offrir, et parmi lesquels il y avoit plusieurs cou-

vertures, et deux chaudières de cuivre pour faire bouillir le thé. Tous les regards se fixèrent sur ces objets nouveaux pour ces insulaires. Un d'eux fut commis sur le champ à la garde des deux chaudières. Attendu leur valeur et leur beauté extraordinaire, l'ordre fut donné de les placer avec le plus grand soin dans les coffres royaux, qui consistoient en de grandes caisses grossiérement sculptées, et ornées avec un goût très-bizarre de dents d'homme. 1788. Juin

Cinquante hommes environ s'avancèrent alors dans le milieu de la chambre, portant, chacun d'eux, devant nous une peau de loutre de mer longue d'à-peu près six pieds, et d'un noir de jais Pendant qu'ils se tenoient dans cette attitude, le chef prononça un discours, et nous offrant la main en signe d'amitié, il nous déclara que ces pelleteries étoient le présent qu'il se proposoit de nous offrir en retour du nôtre, et commanda à l'instant même qu'on les portât au vaisseau.

Notre hôte parut très-satisfait de notre hommage; et nous qui ne l'étions pas moins de sa magnificence, nous allions prendre congé de lui lorsque les femmes de sa famille

1788. Juin. s'avancèrent vers nous de la partie la plus éloignée du bâtiment, où elles s'étoient retirées pendant le repas. Deux d'entr'elles avoient passé le moyen âge, mais les deux autres étoient jeunes, et la nature les avoit douées d'une si éclatante beauté qu'elle ressortoit même au travers de l'huile et de l'ocre rouge dont elles s'étoient barbouillé presque tout le visage. Une de ces deux dernières, sur-tout, portoit sur sa physionomie un air si doux, si modeste et si réservé, que ni la couleur qui la défiguroit, ni l'habillement bizarre qui cachoit la grace de ses formes, n'empêchoient que sa vue seule n'éveillât, même dans les cœurs les plus délicats et les plus cultivés, le sentiment d'un tendre intérêt pour elle. Heureusement, nous n'avions pas disposé encore tout-à-fait des trésors que nous venions d'apporter du vaisseau; et quelques grains de verre et des pendans d'oreilles qui nous restoient, nous procurèrent le moyen de terminer gracieusement l'entrevue, en les offrant en présent à ces dames de la cour.

Mardi 17. Nous continuâmes d'avoir, tous les jours, jusqu'au 17, d'agréables relations de trafic avec les naturels. Le chef nous rendoit jour-

nellement sa visite, et nous vivions dans la meilleure intelligence avec lui comme avec tout le village. Les naturels nous apportoient en abondance du poisson de diverses espèces. Le saumon et la truite saumonnée étoient du goût le plus exquis ; il nous venoit assez ordinairement de la mer du cod, de l'halibut, du poisson de roche et du hareng frais : d'un autre côté, les femmes et les enfans nous vendoient des écrevisses, des graines, des oignons sauvages, de la salade, et d'autres productions de la terre, non moins agréables au goût. De temps à autre, un morceau de gibier relevoit la somptuosité de notre table. 1788. Juin.

Le 17, Wicananish nous pria de l'accompagner à terre pour faire avec lui le commerce de fourrures. Dès que nous eûmes débarqué, nous fûmes conduits, comme la première fois, à sa maison, où nous trouvâmes sa nombreuse famille plutôt augmentée que diminuée. Au reste, cette fois, tout se passa sans formalités comme sans cérémonie. Toute la famille paroissoit vivre dans le meilleur accord ; il étoit permis aux femmes de manger avec les hommes, et, ce qui nous plut infiniment, nous pûmes

1788. Juin. contempler leurs visages au naturel. Tous s'étoient entiérement débarbouillés de manière que nous eûmes l'avantage de considérer à notre aise la bonne grace des hommes, et la beauté des femmes. Nous conclûmes de cette circonstance que ces peuples ne se peignent le corps que dans les jours de réjouissance et de cérémonie.

Des peaux de loutres de mer et d'autres fourrures nous furent alors apportées. Il y en avoit jusqu'à trente, et de la plus belle espèce. Nous finîmes par les acheter après avoir long-temps négocié avec ces insulaires ; car nous avions reconnu, à nos dépens, qu'ils ne possédoient pas dans un moindre degré que ceux de Nootka, l'intelligence et l'adresse nécessaires au succès de leurs opérations commerciales. Comme ces derniers, ils aimoient passionnément à recevoir des présens de nous : les femmes même intervenoient dans nos échanges, et retardoient la conclusion du marché jusqu'à ce qu'elles eussent obtenu un présent particulier pour elles.

Au moment où nous allions nous embarquer, il se fit tout-à-coup un mouvement général dans le village. Des hommes armés

remplirent à l'instant un grand nombre de canots, et firent force de rames en se dirigeant vers le vaisseau. Nous craignîmes d'abord qu'il ne se fût élevé quelque querelle entre les naturels et les gens de l'équipage; mais nous fûmes bientôt rassurés en apprenant que des sentimens d'une jalousie particulière qu'ils avoient conçue contre quelques-uns de leurs voisins étoient la seule cause de cette commotion soudaine. Des étrangers avoient osé rendre une visite au vaisseau sans le consentement de Wicanaish. Le chef irrité avoit donné l'ordre aux naturels de tomber sur ces intrus, dont un, fait prisonnier par eux, avoit été amené à terre. C'est avec regret que j'ajoute que ce malheureux captif fut traîné sur le champ dans les bois où nous avons tout lieu de craindre qu'il n'ait été bientôt mis en pièces. Nous intercédâmes en sa faveur avec les plus vives instances; nous en vînmes même jusqu'aux menaces : mais, tandis que nous nous épuisions ainsi en sollicitations pour lui sauver la vie, ils se livroient, selon toute apparence, aux charmes de la plus cruelle vengeance. Cet événement me confirma dans l'opinion où j'ai toujours été

1788. Juin.

1788. Juin. que, malgré que ce peuple apportât beaucoup de douceur et de fraternité dans son commerce habituel avec nous, la crainte les rendoit barbares et féroces à l'égard les uns des autres. Il est certain que nous avons tous remarqué très-souvent que, par fois, leur physionomie annonçoit une ame sauvage.

Vendredi 20. Le temps fut très-mauvais jusqu'au 20. Le vent souffla avec violence du sud-est, et nous eûmes une pluie continuelle. Ajoutez que, de temps en temps, la mer élevoit des houlles prodigieuses par dessus nos têtes, ce qui rendoit notre position très-critique. Il fut donc résolu que nous saisirions le premier moment favorable de gagner l'intérieur du port qu'on avoit déjà été reconnoître, et qui s'étoit trouvé, non-seulement très-commode, mais encore tout-à-fait à l'abri des vents.

Dans la soirée, le vent se calma; le vaisseau venoit de mettre à la voile. Wicananish ne s'en fut pas plutôt apperçu qu'il vint à bord, et nous conduisit sans le moindre accident dans le port auquel nous donnâmes le nom de *Port Cox*, en l'honneur de notre ami Jean Henri Cox, écuyer. Nous

ne crûmes pourtant pas devoir, en cette circonstance, nous abandonner entiérement à l'habileté de Wicananish ; et en conséquence, nous envoyâmes les chaloupes en avant pour sonder, particuliérement sur la barre du port. On y trouva de trois et demie à quatre brasses d'eau ; et bientôt après, la sonde descendit jusqu'à treize, quatorze et quinze brasses. Ensuite, elle n'en rapporta que huit ; ce fut sur cette profondeur que nous jettâmes l'ancre dans un port sûr et bien abrité contre la fureur des vents. 1788. Juin.

1788. Juin.

CHAPITRE XIII.

Les naturels du pays de Wicananish moins civilisés que ceux de Nootka. — Quelques précautions que nous avions jugées nécessaires offensent le chef, et produisent du refroidissement entre lui et nous. — La bonne intelligence se rétablit, et le traité d'alliance est renouvellé. — Présens faits de part et d'autre en cette occasion. — L'usage des armes à feu connu à ces insulaires. — Le village est transporté à une petite distance. — Traité entre Wicananish, Hanna et Detootche. — Présens à cette occasion. — Heureuses conséquences qui résultent pour nous du traité. — Présens faits à Wicananish et reçus de lui. — Présent envoyé de l'entrée du Roi George. — Préparatifs pour mettre à la voile. — La Felice *continue son voyage. — Description du Port Cox, etc.*

Dès la première entrevue, les sujets de Wicananish nous parurent être beaucoup

moins civilisés que nos amis de l'*entrée de Nootka*. En conséquence, nous crûmes devoir augmenter nos précautions. Le nombre de ces naturels étoit très-considérable, et la fierté qu'ils laissoient appercevoir dans tous leurs traités avec nous, nous porta à croire que, pour peu que nous nous relâchassions de notre vigilance, ce seroit les enhardir à tenir à notre égard une conduite qui auroit pu être suivie des conséquences les plus fâcheuses pour nous. Du reste, ils l'emportoient de beaucoup, quant à l'intelligence et à l'activité, sur les naturels de l'*entrée du Roi George*. Wicananish lui-même, quoique naturellement destiné à être d'une grosse corpulence, étoit vigoureux et leste. Ses frères avoient reçu de la nature les mêmes avantages. Tous les jeunes gens du pays nous parurent très-robustes ; ils ne quittoient pas un seul moment l'exercice, occupés sans cesse à différens travaux. Nous remarquâmes que les temps les plus orageux ne les empêchoient jamais d'aller en mer pour harponner la baleine ou tuer des loutres. La pêche étoit une occupation qu'ils abandonnoient à la classe du peuple la moins distinguée parmi eux.

1788. Juin.

1788. Juin. Les domaines de ce chef s'étendoient très-loin ; de nombreuses tribus reconnoissoient son pouvoir, et le rendoient un prince très-redoutable. Nous avions donc de très-bonnes raisons pour nous tenir continuellement sur nos gardes : il étoit le maître de nous faire beaucoup de mal, et il ne falloit qu'une occasion pour le déterminer à nous attaquer.

Cette vigilance de notre part parut au chef un manque de confiance dans son amitié. Il s'en trouva très-offensé, et cette circonstance produisit une sorte de refroi-

Dimanche 21. dissement entre nous. Wicananish avoit remarqué que, toutes les fois qu'il nous rendoit visite, la grande chambre étoit garnie d'armes de toutes espèces, et que l'on tenoit toujours placés sur le gaillard plusieurs gros mousquetons. A cette vue, il avoit senti s'allumer sa colère, et non-seulement il quitta le vaisseau avec indignation, mais encore il refusa de trafiquer avec nous, et défendit à ses insulaires de nous apporter aucunes provisions en poisson ou en végétaux. Notre intérêt n'exigeoit certainement pas que les choses demeurassent en cet état non moins désagréable qu'alarmant pour

nous. Nous pensâmes donc qu'il seroit prudent de lui rendre visite le jour suivant pour faire la paix. Effectivement, dès le lendemain, le traité d'alliance fut renouvellé, graces aux moyens de conciliation que nous employâmes, et qui consistoient en présens que nous lui fîmes d'une épée à poignée de cuivre et d'un grand plat de même métal. De son côté, il scella ce retour de la bonne intelligence entre nous par un présent qu'il nous fit de cinq belles peaux de loutres, d'une daine grasse, et d'une provision toute fraîche de poisson pour l'équipage. La générosité que Wicananish déploya en cette circonstance, ainsi que la conduite vraiment fraternelle qu'il tint à notre égard, nous parut mériter des efforts extraordinaires pour lui témoigner notre reconnoissance d'une manière digne de lui. Nous le rendîmes heureux au-delà de toute expression, en ajoutant aux marques de sa puissance royale un pistolet et deux charges de poudre dont il nous avoit sollicités depuis long-temps de lui faire présent. Il est certain que l'usage des armes à feu étoit connu aux naturels de cette tribu avant notre arrivée parmi eux. Lorsque la

1788. Juin. Lundi 22.

1788. Juin. *Résolution* et la *Découverte* pénétrèrent pour la première fois dans l'*entrée du Roi George*, Wicananish s'y trouva : il y étoit venu rendre visite à Maquilla : ce fut à cette époque qu'il apprit, sans s'y attendre, à connoître cette funeste invention.

Le 28, nous remarquâmes que le village entier quittoit le voisinage de la mer dont il étoit très-près pour se rendre dans l'intérieur du port. Ce déplacement se fit avec la même facilité qu'à l'*entrée de Nootka*, où nous avions été témoins d'un mouvement semblable. Les naturels établirent leur nouvelle position à un mille environ du vaisseau, sur une pointe de terre, précisément à l'entrée du port.

Ce jour nous fûmes instruits officiellement par Wicananish qu'il se négocioit entre les chefs Hanna et Detootche et lui un traité dans lequel nous devions intervenir. Il y étoit dit en substance que toutes les fourrures qu'ils avoient en leur possession seroient vendues à Wicananish; qu'ils vivroient en paix et en bonne intelligence avec nous; que toutes les peaux de loutres que pourroient se procurer, après le traité conclu,

conclu, l'un ou l'autre des chefs contractans, ou quelqu'un des naturels soumis à leur domination respective, seroient entiérement à leur disposition ; qu'ils auroient tous un droit égal à approcher du vaisseau, où ils seroient indistinctement admis à venir faire des échanges à un prix raisonnable et même avantageux pour eux. 1788. Juin.

Comme nous n'avions point ignoré qu'il subsistoit entre ces chefs une véritable jalousie, nous fûmes très-satisfaits de cet arrangement. Car, nous avions des preuves convaincantes que, lors de notre arrivée sur les terres de Wicananish, Hanna ni Detootche ne pouvoient trafiquer avec nous, ni même nous rendre une visite, sans qu'il leur en eût été préalablement accordé une permission expresse. Nous nous étions donc prescrit, comme mesure de prudence, de ne presser, de n'encourager aucunes relations commerciales avec eux, attendu que, quelqu'avantageuses qu'elles eussent pu être pour nous, elles auroient probablement allumé la guerre entre les souverains de ces îles. Ce traité donna donc à notre commerce toute l'extension que nous avions desirée, en autorisant des communications

1788. Juin. amicales avec les uns et les autres. Aussi ne tardâmes-nous pas à en avancer la conclusion.

Les conditions proposées pour l'arrangement en question qui avoit été imaginé et conduit avec toute l'adresse de la politique la plus rafinée, ne pouvoient avoir lieu sans que le trésor de Wicananish n'en souffrît. Il ne savoit trop comment y souscrire. Il ne s'agissoit de rien moins que de céder les deux chaudières de cuivre, à la possession desquelles il attachoit un si grand prix. Mais comme cette condition formoit le principal article du traité, il fallut enfin qu'il consentît, quoiqu'avec beaucoup de répugnance, à ce qu'elles fussent remises à Hanna et à Detootche, qui livrèrent aussitôt toutes les fourrures qu'ils avoient en leur possession. Nous ne tardâmes pas à dédommager amplement ce chef de la perte qu'il faisoit de ses deux vases favoris. Nous lui fîmes présent de plusieurs articles propres à la lui faire oublier, et qu'il avoit, sans doute, espéré obtenir de notre générosité, lorsqu'il s'étoit déterminé à faire un pareil sacrifice. Nous choisîmes donc, entr'autres articles, six épées à poignée de cuivre, une paire

de pistolets, et un mousquet avec plusieurs charges de poudre ; nous aurions même remplacé volontiers les trésors dont ses coffres étoient naguère enrichis, mais il n'y avoit pas une seule chaudière dans le vaisseau. Nous lui envoyâmes donc ces présens ; et y compris les fourrures qu'ils nous donnèrent en retour, nous étions, à cette époque, possesseurs de cent cinquante belles peaux de loutres. 1788. Juin.

Dans ces circonstances, il arriva, sans que nous nous y attendissions, un canot envoyé de l'*entrée du Roi George* par Maquilla, avec un présent en poisson pour nous. Ce chef avoit été instruit de tous nos mouvemens depuis l'instant où nous étions sortis des terres de sa domination. Nous eûmes la satisfaction d'apprendre par la même occasion que les personnes de notre détachement étoient en bonne santé, et continuoient de travailler avec un grand succès à la construction du vaisseau. Un de ces insulaires, qui étoit plus intelligent que les autres, parvint à nous informer, en mesurant un certain nombre d'empans, jusqu'à quel point étoit avancé, en ce moment, le petit *mamatlee*, (c'étoit le nom qu'il don-

1788. Juin. noit au vaisseau) ce qui nous donna à entendre que les varangues étoient déjà dressées.

Le but que nous nous étions proposé en relâchant dans ce port se trouvoit rempli. Nous avions en notre possession toutes les fourrures dont Wicananish s'étoit vu le maître de disposer, et, de plus, des provisions considérables de pelleteries que nous avoient fourni Hanna et Detootche. Nous nous préparâmes donc à remettre à la voile pour reconnoître la côte au midi de ce port. Le 28, le vaisseau fut toué hors de l'intérieur du port sur la barre, et dans la soirée, nous étions sortis de la rade. Nous poursuivîmes alors notre route le long de la côte, avec une jolie brise de vent d'ouest et un très-beau temps.

Le havre de Wicananish offre un abri très-sûr avec un bon mouillage, tant dans la rade que dans l'intérieur du port. Un Archipel d'îles semble s'étendre depuis l'*entrée du Roi George* jusqu'à ce port, et même plus loin encore vers le midi. Le nombre des canaux qui traversent au milieu de ces îles est incalculable; mais les besoins du vaisseau ne nous auroient pas laissé le temps d'envoyer les chaloupes pour

les examiner. Au reste, autant qu'il est possible d'en juger par nos observations, nous sommes assez portés à croire que, de tous ces canaux, il n'y a de praticable pour les vaisseaux que celui où nous entrâmes, et qui est extrêmement commode. 1788. Juin.

Ces îles sont couvertes par-tout de bois très-épais ; très-peu d'endroits en sont dégarnis, du moins, autant que nous en pûmes juger par ce que nous vîmes. Le sol est riche et produit en abondance des graines sauvages et d'autres fruits. Le bois de construction y est d'une grosseur extraordinaire et d'une très-bonne qualité. Il peut servir à différens usages. Nous apperçûmes de tous côtés des bosquets ; presque toutes les espèces d'arbres étoient propres à construire des mâts de différentes hauteurs. Dans le nombre considérable de divers autres arbres qui s'offrirent à nos yeux, nous remarquâmes le chêne rouge, le larix, le cèdre, et le spruce ou sapinette noir et blanc.

Dans nos relations commerciales avec ces peuples, nous fûmes toujours, plus ou moins, dupes de leur subtilité. Ils se conduisoient quelquefois à notre égard avec

1788. Juin. une adresse si particulière, que toutes les précautions que nous pouvions prendre ne réussissoient pas à nous garantir de leurs tromperies. Les femmes, sur-tout, nous jouoient mille tours ; et lorsque nous venions à découvrir leurs ruses, elles en plaisantoient les premières avec tant de finesse et de légéreté qu'il étoit impossible de leur faire des reproches. Elles l'emportoient de beaucoup, quant aux agrémens personnels, sur les femmes de l'*entrée de Nootka*, et leurs charmes étoient relevés par une modestie qui n'est pas très-commune parmi les femmes chez les nations sauvages. Nous employâmes vainement les prières et toute autre espèce de tentatives pour les déterminer à venir à bord ; elles n'y consentirent jamais. Au reste, l'éclat de leur beauté étoit beaucoup terni par l'usage dégoûtant qu'elles font de l'huile et de l'ocre, et par le peu de soin qu'elles ont en général d'entretenir cette propreté qui fait le premier charme du sexe aux yeux des Européens. Nous eûmes une occasion de nous convaincre par nous-mêmes de l'extrême délicatesse de leurs sentimens. La circonstance est assez remarquable pour que je

croie ne devoir pas là passer sous silence. Parmi les naturels qui venoient nous rendre assez habituellement visite jusqu'au vaisseau, nous fûmes un jour très surpris de voir arriver des femmes qui gouvernoient un canot le long de la côte. Elles pouvoient être au nombre de vingt, et il n'y avoit pas un seul homme avec elles. Comme nous n'avions pas vu encore un canot monté de cette manière, celui-là attira toute notre attention. Tandis que nous étions occupés à considérer cette compagnie de femmes, un jeune homme sauta tout-à-coup d'un autre canot au milieu d'elles. Elles furent tellement alarmées de cette audace, que, quoiqu'elles fussent vêtues de leurs plus beaux habillemens, elles se précipitèrent sur le champ à la mer, et gagnèrent toutes ensemble la côte à la nage. 1788. Juin.

Les naturels du pays de Wicananish sont aussi très-supérieurs à ceux de l'*entrée du Roi George* quant à l'industrie et à l'activité. Dès la pointe du jour, quelque fût le temps, le village étoit toujours désert. Les hommes alloient tuer la baleine, chasser la loutre de mer, ou attraper du poisson; tandis que les femmes s'occupoient

1788. Juin. dans les bois à cueillir des graines, ou couroient chercher des écrevisses et des poissons à coquille, au travers des sables et des rochers.

Pendant notre séjour en ce pays, il arriva de la partie méridionale de la côte plusieurs naturels étrangers qui ne s'étoient proposé d'autre but que de nous rendre visite. Mais il leur fut interdit, non-seulement de trafiquer, mais même d'avoir la moindre communication avec nous. Cette règle établie, nous jugeâmes prudent de nous y soumettre. Ces visites furent très-avantageuses pour Wicananish, et ajoutèrent beaucoup à l'idée que nous avions déjà de sa puissance : en effet, nous ne tardâmes pas à savoir que ces insulaires, qui arrivoient de divers districts fort éloignés, étoient tous soumis à sa domination. Outre les deux villages dont j'ai parlé plus haut, il y avoit plusieurs places où ce chef séjournoit, et dans lesquelles il se rendoit de temps à autre, selon que la saison, la nécessité, ou l'intérêt de ses plaisirs l'exigeoit. Dans l'une de ces places, nous comptâmes jusqu'à vingt-six maisons, dont chacune pouvoit contenir une centaine

d'habitans. Enfin, telle étoit la puissance de Wicananish et la vaste étendue de ses domaines, qu'il nous importoit beaucoup de nous concilier sa bienveillance et de cultiver son amitié. 1788. Juin.

1788.
Juin.

CHAPITRE XIV.

Nous continuons notre route au midi le long de la côte. — Grand nombre de villages situés sur le rivage. — Les habitans approchent du vaisseau ; leur chagrin de voir que nous ne nous arrêtons pas pour mouiller. — Découverte des détroits de Jean de Fuca. — Leur étendue et leur situation. — Les naturels arrivent à la vue du vaisseau. — Tatootche vient à bord. — Portrait de cet Indien. — Nous envoyons la chaloupe pour chercher un mouillage ; elle revient. — Mauvaise conduite des naturels. — Nous continuons notre route le long de la côte. — Quelques détails succincts sur les détroits de Jean de Fuca. — Nous dépassons l'île de Tatootche. — Les naturels arrivent à la vue du vaisseau, etc. — Nous passons un grand nombre de villages. — Côte dangereuse. — Violence des vents de sud-est. — Cap Flattery. — Village de Classet. — Le vaisseau entre dans la baie de Queenhythe. — *Aspect*

sauvage du pays. — Vue du village de Queenuitett. — Isle de la Destruction. — Danger que court le vaisseau, etc. etc. 1788. Juin.

Nous prîmes alors congé de Wicananish, et pendant la nuit du 28, nous gouvernâmes à l'est-sud-est, à trois lieues de distance de la terre. Le matin du 29, nous nous trouvâmes par le travers d'une *entrée* considérable d'où nous vîmes sortir un certain nombre de canots pour venir à notre rencontre. Dimanche 29.

Ces canots furent bientôt arrivés près de nous, et quelques-uns des naturels qu'ils portoient vinrent à bord. Ils nous apprirent qu'il y avoit plusieurs villages dans l'*entrée*, mais que tous ressortoient à la jurisdiction de Wicananish. Comme nous étions assez fondés à croire que ce chef avoit tiré de cette place toutes les fourrures qu'elle pouvoit fournir, nous résolûmes de profiter de la saison actuelle qui nous étoit très-favorable, pour avancer au midi, et de repasser par cette place dans notre retour. Les naturels employèrent tous les moyens de

1788. Juin. persuasion qui étoient en leur pouvoir pour nous retenir quelque temps sur la côte ; mais, lorsqu'ils virent que le vaisseau continuoit sa route au-delà de leurs villages, ils nous quittèrent avec tous les signes d'un véritable chagrin.

Nous continuâmes de gouverner à l'est-sud-est, le long de la côte, à trois milles de distance, après avoir traversé l'embouchure du *canal* que nous remarquâmes n'être pas très-profond. La latitude nord, à midi, étoit de 48 degrés 39 minutes. En ce moment nous découvrîmes très-distinctement un canal dont l'entrée paroissoit très-étendue. Elle couroit est-sud-est, à six lieues environ de distance. Nous tâchâmes de serrer la côte le plus qu'il nous fut possible, afin de voir parfaitement la terre. Ce soin étoit, pour nous, l'objet d'une inquiétude particulière, attendu que la partie de la côte le long de laquelle nous faisions voiles en ce moment, n'avoit pas été reconnue par le capitaine Cook : nous ne connoissions aucun navigateur célèbre pour avoir suivi cette route, si ce n'est Maurelle ; et, en parcourant sa carte que nous avions alors à bord, nous demeurâmes convain-

cus, ou qu'il n'avoit jamais vu cette côte, ou qu'il en avoit donné, à dessein, une description infidelle. 1788. Juin.

Comme nous gouvernions le long de la terre, nous apperçûmes sur la côte plusieurs villages. Il en partit bientôt quelques canots remplis de naturels qui, par leur physionomie et par leurs manières, ressembloient beaucoup à ceux du port Cox. Ils venoient nous faire visite. Les habitans de chacun de ces différens villages avoient singuliérement à cœur de s'assurer le commerce exclusif avec le vaisseau, et de nous déterminer à choisir un mouillage à la hauteur de leurs habitations respectives. Mais, comme la côte étoit ouverte par-tout aux irruptions de la mer, avec la meilleure intention d'accéder à leurs desirs, nous n'aurions pas été maîtres de le faire. Nous nous bornâmes donc à leur acheter quelques-unes de leurs peaux de loutres de mer, et continuâmes notre route.

Vers les trois heures de l'après-midi, nous arrivâmes à l'entrée du grand canal dont il a été question plus haut, et qui nous parut avoir douze ou quatorze lieues de largeur. On observa du mât de l'avant qu'il

1788. Juin. s'étendoit à l'est-quart-nord ; et, dans cette direction, la vue découvroit un vaste et bel horizon aussi loin qu'elle pouvoit porter. Nous jettâmes la sonde à plusieurs reprises ; mais cent brasses de ligne ne nous rapportèrent point de fond. Sur les cinq heures, nous tournâmes à la hauteur d'une petite île, située à deux milles environ de la partie méridionale de la terre, et qui formoit l'entrée de ce détroit. Nous vîmes tout auprès un rocher très-remarquable, placé à quelque distance de l'île, et qui avoit la forme d'un obélisque.

En très-peu de temps, nous fûmes environnés de canots remplis de naturels qui avoient un air plus sauvage encore qu'aucuns de ceux que nous avions vus jusqu'alors. Ils étoient, pour la plupart, vêtus de peaux de loutres de mer, et avoient le visage étrangement barbouillé d'huile et d'ocre rouge. Leurs canots étoient très-grands, et contenoient de vingt à trente hommes, tous armés d'arcs et de flèches barbelées avec un os, et de forts pieux dont une coquille de moule formoit la pointe.

Nous approchâmes alors de cette île, et virâmes vent devant à-peu-près à deux

milles de la côte. L'île elle-même ne nous parut être qu'un rocher stérile, presqu'inaccessible et d'une médiocre étendue : mais, aussi loin que nos yeux purent atteindre, nous vîmes toute sa surface couverte d'habitans qui considéroient le vaisseau avec un grand étonnement. Il ne nous étoit pas facile de concilier l'aspect inculte et sauvage de cette île avec une population si florissante. 1788. Juin.

Le chef, nommé Tatootche, nous honora d'une visite. Nous n'avions jamais vu encore un homme si glorieux et si insolent. On ne distinguoit pas sur son visage, comme sur celui des autres naturels, un mêlange de couleurs. Il étoit tout noir, et couvert d'une poudre brillante qui ajoutoit encore à son air fier et sauvage. Il nous apprit que ce pays ne faisoit pas partie des domaines de Wicananish, que nous étions présentement sur un territoire soumis à sa puissance, et qui avoit une étendue considérable vers le midi. Après qu'il nous eut donné cet avis, nous lui fîmes un petit présent qu'il ne daigna pas payer du moindre retour. Nous ne pûmes réussir non plus à lui persuader de permettre à ses

1788. Juin. insulaires de trafiquer avec nous. Nous étions, il est vrai, déjà prévenus du caractère de ce chef par Wicananish, qui nous avoit conseillé de nous tenir en garde contre lui et contre les naturels qu'il gouvernoit, et qu'il nous avoit dépeints comme un peuple astucieux et féroce.

Nous avions le projet de mouiller, s'il étoit possible, en cet endroit. La chaloupe fut armée et équipée sur le champ pour l'exécution de ce dessein. Je la confiai aux soins d'un officier habile que je chargeai de faire sonder entre l'île et la haute mer pour trouver un bon mouillage. Je lui recommandai expressément d'éviter, autant qu'il seroit possible, d'avoir la moindre querelle avec les naturels, et je fis mettre dans la chaloupe quelques articles de trafic, en cas que les naturels fussent disposés à faire des échanges.

Après le départ de la chaloupe qui ne tarda pas à être suivie par tous les canots, nous nous tînmes assez près de la côte, virant vent devant de temps à autre. Nous eûmes le loisir d'examiner l'île en détail. Dans quelque direction que nous la considérassions,

dérassions, elle nous parut être un rocher stérile, entouré de rescifs contre lesquels la mer venoit se briser avec fureur. Nous avions, pourtant, l'espoir qu'entre l'île et la haute mer, on pourroit trouver un abri sûr ; et cette position nous eût été très-avantageuse et très-commode, non-seulement pour reconnoître le détroit, mais aussi pour donner à notre commerce particulier une plus grande étendue. 1783. Juin.

Sur les sept heures du soir, la chaloupe revint sans avoir trouvé un lieu favorable pour le mouillage, et n'ayant recueilli que très-peu de fourrures. Quant à l'île, suivant le rapport de l'officier, nous ne nous étions pas trompés au premier aspect. C'étoit un rocher solide, couvert de verdure en quelques endroits, et, de toutes parts, entouré de brisans. Un grand nombre de canots s'approcha de la chaloupe. Ils étoient remplis d'hommes armés qui se comportèrent de la manière la plus révoltante. Plusieurs d'entr'eux sautèrent dans la chaloupe, en emportèrent de force quelques bagatelles, et sortirent ainsi, comme en triomphe, après nous avoir volés. Nos gens, indignés d'une pareille conduite, étoient violemment ten-

1788. Juin. tés d'en tirer vengeance à l'instant. Mais l'officier réussit à les calmer par sa prudence; et craignant quelques suites fâcheuses, il n'eut pas plutôt reconnu ces parages, comme il avoit mission de le faire, qu'il revint à bord.

En remarquant sur les naturels de cette île une partie des articles que nous avions donnés en échange, et qu'ils ne pouvoient s'être procurés qu'au port Cox ou à l'entrée du Roi George, nous demeurâmes pleinement convaincus que Wicananish avoit tiré du chef qui la gouvernoit une quantité considérable de ses fourrures. Un des naturels, en particulier, avoit en sa possession un assortiment complet de boutons d'habit que chacun de nous se souvenoit très-bien d'avoir vu céder dans le cours de nos échanges.

Désespérant donc de pouvoir trouver un mouillage en cet endroit, nous continuâmes notre route vers le midi, et examinâmes la côte avec beaucoup d'attention. Nous nous flattions de découvrir enfin un lieu sûr d'où nos vaisseaux pourroient reconnoître, non-seulement ce détroit, mais encore d'autres parties considérables de la côte. Dans ce

dessein, nous fîmes voiles vers huit heures du soir, et mîmes à la cape le long de la côte, par un temps calme et très-agréable. 1788. Juin.

Une curiosité insurmontable nous détermina à entrer dans ce détroit que je désignerai par le nom du navigateur qui l'a découvert dans l'origine, Jean de Fuca.

Il nous a été transmis quelques détails sur les détroits de Jean de Fuca par des autorités bien respectables et bien dignes de confiance. Ce sont Hakluit et Purchas (1). Le premier des deux rend compte de l'opinion que les ministres de la reine Elisabeth s'étoient formée de leur importance. Nous eûmes alors par nos propres yeux la preuve qu'ils existoient ; et nous sommes persuadés que si le capitaine Cook eût vu ce détroit, il l'auroit jugé digne d'un examen plus particulier. Dans la suite de ce récit de mon voyage, je rapporterai fidélement la circonstance qui nous mit dans l'impossibilité de satisfaire le vif desir que

(1) Voyez dans le premier volume de cet ouvrage la savante dissertation du capitaine Meares sur la probabilité d'un passage nord - ouest.

Note du Traducteur.

1788. Juin. nous avions d'exécuter un pareil dessein. Le lecteur a, sans doute, honoré déjà de quelqu'attention les détails que j'ai donnés sur ces fameux détroits dans le mémoire qui sert comme d'introduction à ces voyages, et qui traite de la probabilité d'un passage nord-ouest.

Lundi 30. Le matin du 30 juin, nous ne nous trouvions pas beaucoup éloignés de la terre, le temps ayant été très-calme pendant la plus grande partie de la nuit. L'île de Tatootche couroit à-peu-près sud-est, à trois lieues de distance seulement. Vers dix heures, nous vîmes venir de l'île un grand nombre de canots, qui ne portoient guère moins de quatre cents hommes, parmi lesquels nous remarquâmes le chef lui-même. Ils s'amusèrent à tourner en ramant autour du vaisseau dont chaque partie, et sur-tout l'avant, nous parut attirer toute leur admiration. Il est extrêmement probable que la plupart d'entr'eux n'avoit point encore vu un vaisseau jusqu'alors. Nous étions déjà si mécontens de la conduite du chef, que nous ne jugeâmes pas à propos de l'inviter à venir à bord. Les naturels qui l'accompagnoient nous donnèrent une chanson qui

ne différoit pas beaucoup du chant que nous avions entendu chez ceux de l'*entrée du Roi George*. Mais, quelqu'indisposés que nous fussions contre ces insulaires qui nous avoient si indignement offensés, nous ne pûmes écouter leur musique sans éprouver un grand plaisir. Placés, comme nous l'étions, sur une côte sauvage et infréquentée, à l'une des extrêmités du globe; éloignés de nos amis, de nos affections et de tous ces liens qui sont le charme et la consolation de la vie; continuant notre route au travers d'une mer sur laquelle on rencontroit à peine quelques îles habitées; placés, dis-je, dans une pareille situation, une mélodie simple, comme l'est celle de la nature, formée par l'accord parfait de quatre cents voix qui chantoient toutes en mesure, trouva le chemin de nos cœurs, et, dans le même moment, réveilla et calma tout à la fois nos pensées les plus tristes. 1788. Juin.

Vers midi, le vent fraîchit: nous continuâmes notre route au midi le long de la côte, à-peu-près à trois milles de distance, et les naturels de l'île de Tatootche retournèrent chez eux. A mesure que nous avancions en faisant de la voile, nous voyions

1788. Juin. sortir continuellement des canots des différens villages que nous appercevions, de temps à autre, sur les bancs élevés placés près de la mer. Les naturels qui venoient dans ces canots nous prièrent avec les plus vives instances de nous rendre dans leurs villages respectifs : mais aucun des moyens que nous employâmes, et des peines que nous prîmes pour les engager à venir à bord du vaisseau, ne purent les y déterminer.

La terre offroit l'aspect le plus sauvage : de quelques côtés que nous portassions nos regards, elle nous parut couverte d'immenses forêts presque jusques sur le bord de la mer qui étoit très-escarpé et d'une hauteur prodigieuse, et contre lequel la mer venoit se briser avec la plus terrible fureur. Le rivage étoit bordé de rochers et de petites îles de roches ; nous ne pûmes découvrir aucune baie, aucune entrée qui parût offrir le moindre abri pour le plus petit vaisseau. Je n'imagine pas comment les naturels réussissoient à trouver un abri, même pour leurs canots, si ce n'est dans quelques petites anses que nous ne pouvions appercevoir. Les villages que nous

remarquions étoient en grand nombre et assez considérables. A mesure que nous gouvernions le long de la côte, chacun pouvoit se convaincre des terribles effets des vents de sud. Leur violence avoit abattu des bois tout entiers : les branches formoient une seule ligne longue au nord-ouest ; elles étoient mêlées avec les racines d'une quantité d'arbres que les ouragans avoient arrachés de leurs creux, et servoient à attester la puissance de ces terribles ouragans. On se fera une idée de la violence avec laquelle ces vents soufflent, si l'on songe à l'étendue des mers sur lesquelles ils exercent leurs ravages, sans que rien puisse s'opposer à leurs progrès ou résister à leur furie. 1788. Juin.

Sur les sept heures du soir, nous découvrîmes de loin le cap *Flattery*, ainsi nommé par le capitaine Cook lorsqu'il le vit pour la première fois. Il nous restoit au sud-est-mi-est, à six lieues de distance. Ce cap git par les 48 degrés 5 minutes de latitude nord, et par les 235 degrés 3 minutes de longitude Est de Greenwich. Il y avoit dans nos calculs une très-légère différence, mais nous consentons à mettre l'erreur de notre

1788. Juin. côté. Nous distinguâmes aussi de très-près le village de Classet, situé sur un rocher très-haut et très-escarpé, au bord de la mer. Quoique ce village parût avoir une grande étendue, nous ne vîmes venir à nous qu'un seul canot, portant trente hommes vêtus de peaux de loutres de mer.

La côte, depuis le cap *Flattery*, nous parut alors s'étendre au midi; et nous fîmes de vains efforts pour découvrir quelque canal, quelqu'entrée où l'on pût espérer de trouver un sûr abri. Cette partie de la côte étoit bordée de rochers, et l'on appercevoit plusieurs brisans à la hauteur de Classet, environ à un demi-mille de distance.

Juillet. Mardi 4. A la pointe du jour, nous poursuivîmes notre route. Le cap *Flattery* couroit alors nord-nord-ouest; car, pendant la nuit, nous avions été poussés vers le midi. Le temps paroissoit fort incertain; et nous avions un vent violent d'ouest-sud-ouest qui soufloit de près sur la côte. A sept heures, la baie de *Queenhythe* s'offrit à notre vue; et nous y entrâmes avec ce sentiment d'horreur que produisoit naturellement en nous, comme on le concevra sans

peine, cette triste réflexion que nous approchions du pays où les personnes que portoit la chaloupe du vaisseau l'*Aigle Impérial* avoient péri, et des barbares qui les avoient massacrés (1). 1788. Juillet.

A mesure que nous faisions voiles le long de la côte, nous appercevions la petite rivière et l'île de Queenhythe. Mais le temps devint tout-à-coup si ténébreux qu'à peine pûmes-nous distinguer la terre dont nous n'étions pourtant qu'à environ quatre milles. Nous ne vîmes ni canots ni habitans : un silence effrayant régnoit autour de nous. Mais quoique les ténèbres dont le ciel étoit couvert dérobassent à notre vue le village de Queenhythe, nous pûmes cependant découvrir très-distinctement la ville de *Queenuitett*, qui en est éloignée d'à-peu-près sept ou huit milles. Elle est située

(1) Le lecteur se rappellera les circonstances de cet horrible assassinat. Je les ai rapportées dans le commencement de ce volume. Quel homme sensible n'eût pas frissonné d'horreur, comme notre voyageur, en approchant du lieu où des concitoyens et des frères avoient été aussi cruellement égorgés ?

Note du Traducteur.

1788. Juillet. sur un rocher de hauteur perpendiculaire; et joint à la terre-ferme, qui n'est par-tout qu'une vaste forêt, par une chaussée étroite et imprenable de vingt pieds de haut. Nous apperçûmes, à l'aide de nos lunettes d'approche, un grand nombre de maisons dispersées çà et là sur la surface du rocher. En avançant, nous vîmes l'île de *la Destruction*, à-peu-près à un mille de distance. Elle est située dans le milieu de la baie, et se trouve éloignée du continent à la distance d'environ deux milles. Elle est basse et plate. On n'y remarque pas un seul arbre. Elle nous présenta, au reste, un spectacle agréable et bien extraordinaire pour nous, celui d'un espace considérable tout couvert de verdure. Elle nous parut environnée de brisans sur lesquels les flots de la mer rouloient avec fracas, soulevés par le vent de sud - ouest. Dans cette position, nous avions dix brasses d'eau sur un fond de vase.

Vers onze heures, le vent sauta au sud-ouest, ce qui obscurcit le temps, et nous amena de la pluie. Nous nous trouvâmes complétement affalés sur la côte, c'est-à-dire, dans une situation que nous aurions

volontiers évitée, s'il eût dépendu de nous. Déjà une houlle effroyable rouloit dans la baie, et nous annonçoit les obstacles que nous éprouverions à jetter l'ancre, sur-tout si le vent venoit à souffler de sud-ouest. Car il exerçoit alors ses ravages sur la terre qui se trouvoit au midi dans une direction telle, qu'en prenant la route sud-est, nous n'en aurions pu doubler la moindre partie. D'un autre côté, nous ne pouvions espérer de doubler la terre à l'ouest, à cause de l'horrible soulèvement des flots occasionné par le vent d'ouest. 1788. Juillet.

En cet état, nous préférâmes, comme la meilleure route que nous eussions à tenir, de gouverner sud-sud-est jusqu'à midi. A cette heure, quoique nous ne fussions qu'à un demi-mille de la côte, nous nous vîmes obligés de virer vent devant, et de porter à l'ouest-nord-ouest. La sonde rapportoit de quinze à dix-huit brasses près de la terre, qui étoit co[illegible]erte de bois jusques sur le bord de la m[illegible]ous remarquâmes, au reste, que la [illegible]roit pas très-escarpée, et distinguâ[illegible]à quelques morceaux de terre in[illegible]sablonneux.

Nous fî[illegible]rce de voiles, attendu

1788. Juillet. que la violence des vents redoubloit : nous n'osâmes pas même prendre un ris à la voile de hune. De plus, le temps étoit si couvert que nous ne pouvions pas distinguer les objets à un mille de distance de l'avant du vaisseau. Nous pensâmes, quoi qu'il en soit, que nous serions en état de doubler l'île de *la Destruction*, et continuâmes de faire de la voile en suivant cette route pour éviter les dangers qui nous menaçoient. Mais, à une heure, le temps s'éclaircit un moment, et nous apperçûmes l'île à un point sous le vent de notre vaisseau, à environ un mille et demi de distance. La mer, très-grosse alors, nous chassoit de très-près sur la côte.

Il ne nous restoit rien de mieux à faire qu'à jetter l'ancre ; nous nous disposâmes donc à mouiller dans l'endroit le plus sauvage que l'on ait jamais vu, et où nous étions moralement certains que notre ancre ne pourroit pas tenir, quoique ce fût un fond de vase molle, attendu la violence avec laquelle les flots de la mer s'y amoncelaient.

Telle étoit notre situation : le sentiment de l'affreuse détresse où nous étions plon-

gés redoubloit par cette réflexion que nous nous trouvions sur une côte où nos infortunés compatriotes avoient été immolés à la barbarie des hommes féroces qui l'habitoient. Dix minutes pouvoient décider de notre sort. Mais la Providence veilloit sur nous : le vent sauta tout-à-coup au sud-sud-est; ce qui nous procura le moyen de virer vent devant, et de nous éloigner de la côte avec les écoutes largues, et l'heureuse perspective de gagner le large avant la nuit. Je crois, certes, qu'il n'y avoit pas à bord une seule personne dont l'esprit n'eût été frappé de la triste pensée qu'il pouvoit devenir victime des cannibales de *Queenhythe*.

1788. Juillet.

1788.
Juillet.

CHAPITRE XV.

Nos progrès le long de la côte. — Découverte de la baie de Shoal-Water, inaccessible aux vaisseaux. — Les naturels viennent nous trouver. — Leur délicatesse dans leur trafic avec nous. — Quelques détails sur ces naturels. — Continuation du voyage. — Baie de Déception. — Différence qui existe entre la véritable situation de cette côte et les cartes de l'Espagnol Maurelle. — Magnifique aspect du pays. — Nous passons la baie de Quicksand et le cap Look-Out. — Vue de trois rochers remarquables. — Nous cessons d'avancer au midi. — Plan de la route que nous nous proposons de tenir par la suite. — Connoissance que nous parvenons à acquérir de cette côte. — Parties que le capitaine Cook n'avoit pas reconnues, visitées par nous. — Motifs pour retourner au nord. — Nous poursuivons la route au nord. — Nous voyons de nouveau les

détroits de Jean de Fuca. — *Mouillage dans le port Effingham.* — *Description de ce port.* — *Nous voyons quelques animaux marins, etc.*

1788. Juillet.

LA malheureuse destinée des personnes qui composoient l'équipage de l'*Aigle Impérial* étoit la seule pensée dont nos gens fussent préoccupés. Comme ils se trouvoient précisément sur la même côte où cet acte de la plus féroce inhumanité avoit été commis, la crainte d'une mort aussi misérable étoit le sentiment le plus généralement répandu parmi eux. Ils ne s'entretenoient que de ces idées ; et elles avoient une telle influence sur leurs esprits qu'elles mirent le vaisseau en danger de sa perte, ainsi que je le rapporterai ci-après.

Nous continuâmes de porter en mer pendant toute la soirée du premier juillet. A minuit, persuadés que nous avions suffisamment gagné le large, nous virâmes vent arrière, et courûmes de nouveau sur la terre. A une heure du matin, le vent sauta à l'ouest-sud-ouest, ce qui nous fit espérer

1788. Juillet. un temps assez favorable pour que nous pussions continuer de reconnoître la côte.

Mercredi 21. Le 2, à sept heures du matin, nous revîmes la terre. Elle nous restoit à l'est, à sept lieues de distance, et nous parut être un peu au midi et à l'est de *Queenhythe*. Elle avoit la forme d'une selle, ce qui la rendoit très-remarquable; aussi la partie que nous apperçûmes reçut-elle de nous le nom de *montagne de la Selle*. D'après notre calcul, elle gisoit par les 46 degrés 30 minutes de latitude nord, et les 235 degrés 20 minutes Est de Greenwich. Nous la serrâmes du plus près qu'il nous fut possible : il nous parut bientôt que c'étoit la pointe la plus méridionale que nous avions apperçue la veille, de l'*île de la Destruction*. Le vent repassa de nouveau au sud-sud-est, et fit évanouir toutes les espérances que nous avions conçues de voir un temps favorable. Une brume épaisse accompagnée de grosses pluies nous obligea de virer vent devant, et de porter de nouveau vers la pleine mer.

Le mauvais temps dura pendant toute cette journée. La mer grossissoit sur nous

du

du côté de l'ouest, ce qui mit en grand danger la chaloupe que nous avions toujours touée en arrière depuis notre départ de l'*entrée du Roi George*. Il étoit donc impossible que nous hasardassions d'approcher de la terre sans courir le plus affreux danger. D'ailleurs, nous touchions à un changement de lune, époque à laquelle nous avions toujours observé que ces mers étoient fécondes en tempêtes. En conséquence, nous fîmes force de voiles pour parvenir à une bonne distance de la terre ; c'étoit pour nous, en ce moment, un objet de la plus grande importance. 1788. Juillet.

Le 3, à midi, nous eûmes un rayon de soleil. La latitude nord étoit de 47 degrés 46 minutes. Le vent passa au sud-ouest. Nous en profitâmes pour virer vent devant et gouverner sud-sud-ouest, en courant sur la terre. Nous étions, en ce moment, à environ vingt lieues de distance du cap *Flattery*. Jeudi 3.

Pendant la nuit, le temps se calma et s'éclaircit. Le 4, le vent sauta au sud-est : nous virâmes vent devant une seconde fois, et gouvernâmes à l'est-nord-est pour nous rapprocher de la terre. Nous continuâmes Vendredi 4.

1788. Juillet. ainsi notre route jusqu'à six heures du soir que nous apperçûmes la terre. Elle couroit de nord en nord-est. Dans la partie nord, elle étoit extraordinairement élevée, et couverte de neige. Nous donnâmes à cette montagne le nom de *Mont Olympe*, à cause de sa position remarquable et de sa prodigieuse hauteur. D'après notre calcul, elle git par les 47 degrés 10 minutes de latitude nord, et les 235 degrés de longitude Est de Greenwich. Dans la partie nord-est, elle s'étendoit jusqu'à une pointe placée par les 47 degrés 20 minutes de latitude nord de notre estime. Nous continuâmes de courir sur la terre pendant la nuit, avec une jolie brise de sud-est; et le 5, au lever du soleil, la terre nous restoit de nord-quart-ouest à l'est-quart-nord. Nous nous trouvions alors à douze lieues de la côte; d'où il résulte que, pendant la nuit, nous avions essuyé un fort courant qui nous avoit considérablement éloignés de la terre.

Samedi 5.

Une observation faite à midi donna 47 degrés 1 minute de latitude nord, et les hautes montagnes que nous avions vues la veille nous restoient à l'est-nord-est, à sept lieues de distance. Nous pouvions être à-

peu-près à quatre lieues de la côte qui nous parut courir dans la direction d'est-sud-est et d'ouest-nord-ouest. Nous y découvrîmes bientôt dans cette même direction une vaste entrée ou ouverture. 1788. Juillet.

Vers deux heures, nous étions à deux milles du rivage que nous côtoyâmes. Nous ne vîmes par-tout qu'une immense forêt : nulle trace d'habitans. La terre étoit basse et applatie : la sonde rapportoit de quinze à vingt brasses sur un fond de sable dur. A mesure que nous gouvernions vers la pointe basse qui formoit une partie de l'entrée dans la baie ou canal, nous diminuâmes d'eau par degrés jusqu'à six brasses. Nous vîmes alors des brisans qui s'étendoient tout-à-fait en travers, de sorte que cette partie sembloit inaccessible aux vaisseaux. Nous nous éloignâmes sur le champ de la côte jusqu'à ce que nous eussions regagné la profondeur de seize brasses. Nous donnâmes à cette pointe le nom de *Pointe basse*, et à la baie, celui de baie de *Shoal-Water* (1). Un cap élevé et saillant qui for-

(1) Ce qui signifie *eau de bas-fonds*. Le voyageur a eu l'intention de donner à cette partie de la mer un

1788. Juillet. moit l'autre entrée, fut pareillement nommé *cap Shoal-Water*. Nous estimâmes que ce cap étoit situé par les 46 degrés 47 minutes de latitude nord, et les 235 degrés 11 minutes de longitude Est de Greenwich.

Il y avoit une trop grande distance de la *Pointe basse* au cap *Shoal-Water* pour que, dans la position où nous étions, nous pussions faire avec succès la moindre observation. Les bas-fonds sembloient s'étendre d'un rivage à l'autre. Mais lorsque nous fûmes à moitié chemin, nous nous en rapprochâmes de nouveau, dans le dessein de découvrir s'il ne pourroit pas se trouver un canal près du cap. Nous portâmes donc vers l'embouchure de la baie, et diminuâmes d'eau jusqu'à huit brasses. En ce moment, nous n'étions pas à plus de trois milles des brisans. Ils paroissoient s'étendre jusqu'au cap *Shoal-Water*. Nous jugeâmes de nouveau qu'il seroit prudent de nous en éloigner encore. On observa du mât de l'avant que cette baie s'étendoit considérablement

---

nom qui rappellât aux navigateurs la nature des dangers qu'ils auroient à y courir.

Note du Traducteur.

dans l'intérieur des terres, partagée en plusieurs bras ou branches, tant au nord qu'à l'est. Le derrière de cette baie étoit borné par une terre très-haute et couverte de montagnes qui étoit à une grande distance de nous. Nous apperçûmes au nord-ouest une entrée fort étroite, mais trop éloignée pour que nous pussions, même à l'aide des lunettes d'approche, distinguer si c'étoit une rivière ou une terre basse. 1788. Juillet.

A voir cette côte déserte dont l'aspect paroissoit sauvage, nous en avions conclu qu'elle n'étoit point habitée. Mais nous ne tardâmes pas à reconnoître que nous nous étions trompés. Car, nous vîmes venir vers nous, de la pointe, un canot qui portoit un homme et un jeune garçon. En approchant du vaisseau, ils nous montrèrent deux peaux de loutres de mer. Nous tournâmes donc de leur côté : ils vinrent alors bord à bord, et prirent le bout d'un cable; mais nous ne pûmes jamais les déterminer à entrer dans le vaisseau. Nous attachâmes alors à une corde plusieurs articles de peu de conséquence, et les jettâmes par dessus le bord. A l'instant, le jeune garçon les saisit avec beaucoup de dextérité, et les remit

1788. Juillet. entre les mains de l'homme qui étoit avec lui dans le canot. Celui-ci attacha sans balancer les deux peaux de loutres à la corde, et nous fit signe de la main de venir les prendre. On les prit donc sur le champ, et nous leur fîmes parvenir à l'heure même un nouveau présent, de la même manière que le premier.

Ces étrangers parurent charmés au-delà de toute expression de ce trésor inespéré. Nous remarquâmes que, dans le premier moment, les divers articles qui le composoient, absorboient toute leur attention. Mais leur curiosité se fixa bientôt toute entière sur le vaisseau : ils en parcouroient rapidement des yeux les différentes parties, et témoignoient par leurs gestes une surprise et une admiration telles que nous en pûmes conclure avec beaucoup de fondement que c'étoit la première fois qu'un pareil spectacle s'offroit à leurs regards.

Nous tâchâmes de nous faire entendre d'eux en leur adressant quelques mots dans la langue des naturels de l'*entrée du Roi George*. Nous avions remarqué qu'on parloit cette langue depuis l'*entrée* jusques dans les terres de la domination de

Tatootche. Mais ils ne comprirent aucun des mots que nous prononçâmes, et nous répondirent dans un langage qui, autant que nous pûmes en juger, n'avoit pas la moindre ressemblance, la moindre analogie avec aucune des langues que nous avions entendu parler sur la côte d'Amérique. 1788. Juillet.

En considérant leurs canots avec une attention plus particulière, nous remarquâmes qu'ils différoient beaucoup pour la forme de ceux de leurs voisins plus reculés au nord. A la vérité, quant à la figure et à l'habillement, ces peuples avoient de la ressemblance avec les naturels de l'*entrée de Nootka;* mais nous ne vîmes sur eux aucuns ornemens qui pussent nous donner à croire qu'ils eussent eu quelque communication avec des Européens. Cependant, l'empressement qu'ils avoient mis dès le premier moment à nous montrer des peaux de loutres, et la conduite qu'ils tinrent depuis avec nous, prouve clairement qu'ils avoient une idée du trafic. Il est plus que probable que quelques-uns des naturels, sujets de Tatootche, avoient pénétré jusques chez ces derniers, et leur avoient donné avis de l'arrivée d'étrangers venu

1788. Juillet. parmi eux, pour faire le commerce des fourrures. Mais il y a aussi tout lieu de présumer que ce peuple forme une nation différente et absolument distincte des naturels de l'*entrée du Roi George*, du port Cox, et des domaines de Tatootche. Il n'est pas non plus impossible que ces parages même soient les dernières limites de leur district au nord. Dans cette persuasion, nous eûmes un double motif de douter que nous réussissions à trouver quelqu'abri, quelque havre ou port où le vaisseau pût rester en sûreté, tandis que les chaloupes seroient occupées à reconnoître cette partie de la côte.

Pendant le temps que nous étions demeurés en panne pour communiquer avec ces naturels, le vaisseau avoit dérivé insensiblement par le travers jusqu'aux bas-fonds, ce qui nous obligea de faire de la voile. Ces naturels dirigèrent alors le canot dans la baie. Nous aurions vivement desiré envoyer la chaloupe pour sonder près des bas-fonds, afin de découvrir s'il y avoit un canal; mais le temps étoit si chargé de nuages, et paroissoit, en même temps, si peu certain, que, dans le découragement où ces considérations nous plongèrent, nous re-

nonçâmes à exécuter ce dessein. Il ne nous restoit donc plus qu'à suivre le long de la côte, et à tâcher de trouver quelqu'endroit où le vaisseau pût mettre sûrement à l'ancre. 1788. Juillet.

En conséquence, nous poursuivîmes notre route, et vers les sept heures, nous n'étions pas à une grande distance du cap *Shoal-Water*. A ce moment, nous revîmes très-distinctement la baie et les bas-fonds. Nous avions seize brasses d'eau sur un fond de sable, et la terre s'étendoit à l'est-sud-est depuis le cap dont nous n'étions guère éloignés que de trois lieues. La terre vers le midi formoit comme des îles ; mais nous attribuâmes cette singularité à la brume, qui commençoit à devenir très-épaisse autour de nous. Dès que la nuit arriva, nous nous éloignâmes de la côte, et mîmes à la cape, en attendant le retour de la lumière.

Le matin du 6, le temps ne nous parut pas favorable pour faire des découvertes. Le vent sauta au nord, et souffla avec furie. La mer étoit très-grosse. Le cap *Shoal-Water* couroit est-quart-nord, à six lieues de distance. Un brouillard impénétrable couvroit la terre de toutes parts. Nous restâmes donc en panne jusqu'à neuf heures Dimanche 6.

1788. Juillet. que le brouillard se dissipa et nous laissa voir la terre. A mesure que nous en approchions, la sonde rapportoit réguliérement de quarante à seize brasses d'eau sur un fond de sable. A dix heures et demie passées, nous étions à trois lieues du cap *Shoal-Water*, et le distinguâmes parfaitement. Nous réussîmes, au moyen des lunettes d'approche, à tracer la ligne de la côte au midi ; mais nous n'y découvrîmes point d'ouverture qui nous fît espérer de trouver quelque havre. Un promontoire élevé et saillant nous restoit au sud-est, à la distance seulement de quatre lieues. Nous forçâmes de voiles pour le doubler, espérant qu'entre ce promontoire et le cap *Shoal-Water*, nous trouverions enfin quelque port. Nous découvrîmes alors au-delà du promontoire une terre éloignée, et nous nous flattâmes que ce pourroit bien être le cap Saint-Roch des Espagnols, près duquel on assure que ces derniers ont découvert un bon port.

Vers les onze heures et demie passées, nous doublâmes ce cap à la distance de trois milles. Nous voyions par-tout la côte très-distinctement ; mais nous n'y apper-

çûmes pas une seule créature vivante, ni la moindre trace d'habitation. Des houles prodigieuses venoient en roulant se briser sur la côte, et la sonde diminuoit par degrés de quarante à seize brasses, sur un fond de sable dur. Lorsque nous eûmes tourné le promontoire, une vaste baie s'offrit à nos regards, comme nous nous y étions attendus : elle promettoit un bon mouillage ; encouragés par cette apparence, nous nous hâtâmes d'y pénétrer. 1788. Juillet.

La terre élevée qui formoit les limites de la baie étoit à une grande distance ; et un pays plat et uni occupoit tout l'espace entre cette terre et la baie dont la direction étoit plus à l'ouest. A mesure que nous avancions, nous diminuions d'eau, à cause des bas-fonds, jusqu'à neuf, huit et sept brasses. Nous vîmes alors du gaillard par proue des brisans, et l'on observa du mât de l'avant qu'ils s'étendoient au travers de la baie. Nous nous éloignâmes donc de cette côte, et dirigeâmes notre route vers la côte opposée pour voir s'il y avoit quelque canal, ou si nous n'y trouverions pas quelque port.

Nous donnâmes au promontoire le nom

1788. Juillet. de *cap Disappointement* (1), et à la baie, celui de *baie de Déception* (2). D'après une observation assez exacte faite à midi, elle git par les 46 degrés 10 minutes de latitude nord, et les 235 degrés 34 minutes de longitude est. Nous pouvons aujourd'hui affirmer en toute sûreté qu'il n'existe pas de rivière telle que celle qui se trouve placée sur les cartes espagnoles sous le nom de Saint-Roch : nous revenions continuellement à celles de Maurelle, mais sans en tirer le moindre éclaircissement ni le moindre secours.

Nous atteignîmes alors le côté opposé de la baie, où nous éprouvâmes les mêmes contrariétés. Presque certains que nous ne réussirions pas à trouver un abri pour le vaisseau, nous portâmes vers un cap éloigné, observant de conserver une position à deux milles de la côte.

---

(1) Ou *Contre-temps*.

(2) Ou *baie Trompeuse*. Par ces deux noms dont le sens est à-peu-près le même ici, le voyageur a consacré le souvenir du sentiment pénible qu'il éprouva à cette époque de sa navigation, en voyant ses espérances ainsi déçues.

Note du Traducteur.

Au reste, le pays présentoit un aspect bien différent de celui de la côte septentrionale. Plusieurs morceaux de terre couverts de la plus magnifique verdure, fixèrent toute notre attention. On voyoit la terre s'élever comme par degrés au niveau des montagnes éloignées ; elle étoit bordée par un banc de sable blanc qui descendoit jusqu'à la mer. A mesure que nous avancions le long de la côte, de vastes plaines et des bois suspendus charmoient la vue. Mais nous n'apperçûmes pas une créature humaine, pas un seul habitant de la fertile contrée de la Nouvelle-Albion. 1788. Juillet.

Comme nous continuions ainsi notre route le long de la côte, l'observant de toutes parts avec la plus grande attention, nous vîmes par proue une vaste ouverture qui réveilla une seconde fois nos espérances, et devint pour nous une source nouvelle de disgraces. Lorsque nous fûmes le large, le vent souffla avec violence, et une grosse houlle venue de l'ouest roula impétueusement sur la terre. Vers les sept heures, nous nous trouvâmes par le travers de cette ouverture, dont l'embouchure, à notre grand chagrin, étoit fermée entiérement par un

1783. Juillet. banc assez bas et sablonneux, presqu'au niveau de la mer qui paroissoit le couvrir de ses flots, et formoit par derrière un réservoir considérable. Au-delà, on découvroit une vaste campagne qui se prolongeoit jusques dans un immense éloignement, où elle étoit enfin bornée par de hautes montagnes qui lui servoient de limites.

Nous donnâmes à la baie le nom de *baie de Quicksand*, et au cap qui y joint, celui de *cap Grenville*. Nous nommâmes *cap Look Out* le cap que nous avions vu s'étendre à une grande distance vers le midi. Ce cap est élevé et très-saillant; il va se perdre insensiblement dans la mer. Environ à deux milles, on apperçoit trois gros rochers très-remarquables par la ressemblance singulière qui existe dans la forme de chacun d'eux. Celui du milieu a comme une arche pratiquée dans le centre, à travers laquelle nous découvrions parfaitement la mer dans son plus grand éloignement. Ils attirèrent toute notre attention, parce que nous n'avions remarqué entre le *canal du Roi George* et ces parages, aucuns rochers placés dans une situation si apparente

à une pareille distance de la terre. Ils pouvoient bien être éloignés l'un de l'autre d'environ un quart de mille. Nous les nommâmes *les Trois-Frères*. 1788. Juillet.

Vers huit heures du soir, nous nous trouvâmes à trois lieues du cap *Look Out*. D'après notre calcul, il git par les 45 degrés 30 minutes de latitude nord, et les 235 degrés 50 minutes de longitude Est de Greenwich. Nous fûmes alors convaincus qu'il n'y avoit point d'ouverture entre le cap et la *baie de Quicksand*.

Comme nous n'avions encore éprouvé que des motifs de découragement, nous nous déterminâmes ici à abandonner toute espèce de recherche, et renonçâmes à avancer vers le midi : en conséquence, nous serrâmes le vent, afin de nous diriger de nouveau vers le nord.

Notre intention étoit de faire voiles vers la grande baie ou entrée que nous avions dépassée le lendemain même de notre départ du *Port Cox*, et d'où un grand nombre de naturels étoit venu nous trouver. Il est vrai que cette baie avoit été déjà visitée par le vaisseau l'*Aigle Impérial*, et que nous y avions trouvé un bon mouillage. Nous nous

1788. Juillet. proposions de faire partir la chaloupe de cette baie pour aller reconnoître *les détroits*, et déterminer d'une manière bien précise si les naturels qui les habitent forment un peuple absolument distinct de ceux de l'*entrée de Nootka*.

Nous étions alors parvenus à acquérir une connoissance assez étendue de la côte d'Amérique, depuis l'*entrée du Roi George* jusqu'au *cap Look Out*, c'est-à-dire, depuis les 45^{e} degrés 37 minutes de latitude nord, jusqu'au 49^{e} degré 39 minutes, aussi de latitude nord. Non-seulement nous avions reconnu toutes les parties d'une côte dont le mauvais temps avoit empêché le capitaine Cook d'approcher, mais encore nous nous étions assurés positivement de l'existence des *détroits de Jean de Fuca* qui réclamoient de notre part une nouvelle attention. Nous eussions vivement souhaité pouvoir continuer nos recherches vers le midi, au moins, jusqu'au 42^{e} degré de latitude, où l'on prétend que le capitaine Caxon avoit découvert un excellent mouillage. Mais la saison étoit déjà si fort avancée que si nous eussions fait de pareils progrès dans le midi,

midi, il nous eût été impossible de revenir à l'*entrée du Roi George* avant les vents d'équinoxe ; époque de l'année d'autant plus redoutable pour nous sur cette côte, que nous ne connoissions pas de port où nous pussions chercher un abri contre la violence de ces vents. Ajoutez qu'il nous restoit toujours un sentiment bien naturel d'inquiétude et de crainte sur le sort du détachement que nous avions laissé à *Nootka*. Il pouvoit avoir besoin de notre secours ; nous prévoyions diverses circonstances qui pouvoient lui faire desirer ardemment notre retour, au moins avant le mois de septembre. D'ailleurs, si nous eussions continué notre route vers le midi, nous nous serions trouvés, par-là même, forcés de renoncer à reconnoître le détroit, attendu que le mauvais temps auquel nous avions tout lieu de nous attendre dans notre retour, pouvoit, selon toutes les probabilités, en prolonger le terme jusques vers le milieu d'août. Il étoit rare qu'il s'écoulât trois jours sans que nous eussions, ou du brouillard ou de la pluie. 1788. Juillet.

Les vents d'équinoxe soufflent avec une terrible violence sur la côte d'Amérique, et

1788. Juillet. se font sentir assez ordinairement du 10 au 15 de septembre. Nous craignions donc qu'ils nous chassassent loin de la côte, qu'ils nous obligeassent peut-être à gouverner vers les îles *Sandwich*, et, par conséquent, à laisser le détachement que nous avions à *Nootka*, exposé à tous les malheurs comme à tous les dangers.

Telles furent les raisons qui nous déterminèrent à retourner au nord, et à tenir l'*entrée du Roi George* ouverte, à tous événemens, quelques pussent être et les vents et la disposition du temps. Ce qui rendoit aussi cette mesure essentielle, c'est qu'il étoit déjà convenu expressément que, le 20 septembre, un des vaisseaux quitteroit la côte d'Amérique pour retourner en Chine. Mais avant que cette partie de notre expédition pût avoir lieu, il falloit équiper complétement le nouveau vaisseau, et le lancer à la mer; il falloit avoir fabriqué près de trois mille brasses de cordages, travail qui exigeoit un plus grand nombre de personnes que celui dont l'équipage étoit composé.

Lundi 7. Le 7, au lever du soleil, nous apperçûmes le cap *Look Out*, restant à l'est-quart-sud, à douze lieues de distance. A midi, notre

latitude nord étoit de 45 degrés 12 minutes, et la variation du compas donna seulement 16 degrés 10 minutes de longitude Est. 1788. Juillet.

Nous ne revîmes point la terre jusqu'au 10 juillet. Ce jour, sur le midi, nous distinguâmes la partie élevée qui forme la côte orientale des *détroits de Jean de Fuca ;* et, au coucher du soleil, nous découvrîmes le cap le plus oriental de la grande *entrée* qui se trouve près du *Port Cox*. Nous lui donnâmes le nom de *Cap Beale ;* il couroit nord-quart-est, à dix lieues de distance. La variation du compas étoit, en ce moment, de 18 degrés 30 minutes de longitude Est. Jeudi 10.

Le 11, dans la matinée, nous nous trouvâmes à la hauteur de l'embouchure de cette entrée. Elle nous parut d'une vaste étendue, mais peu profonde. Presque dans le milieu, on distinguoit plusieurs îles très-élevées, et bien boisées. Nous envoyâmes la chaloupe à la découverte d'un mouillage, et, vers les onze heures, elle revint nous indiquer un port très-commode et très-grand, formé par un certain nombre d'îles. Nous nous dirigeâmes vers ce port, et y jettâmes l'ancre, à la profondeur de huit Vendredi 11.

1788. Juillet. brasses d'eau, sur un fond de vase, parfaitement à l'abri des vents et des fureurs de la mer. Des naturels se rendirent sur le champ en grand nombre auprès de nous dans leurs canots, et nous apportèrent du poisson en abondance, tels que du saumon, de la truite, des écrevisses, et d'autres poissons à coquille avec une forte provision d'oignons et de diverses graines. Ces naturels venoient d'un village considérable, situé sur le sommet d'une très-haute montagne. Nous donnâmes au port le nom de *Port Effingham*, en l'honneur du noble lord décoré de ce titre (1).

(1) J'aime à penser que des talens utiles, que des vertus, sur-tout, ont rendu le lord *Effingham* digne du souvenir honorable par lequel notre voyageur a immortalisé son nom. Mais j'aurois desiré que le capitaine *Meares*, qui paroît d'ailleurs un homme judicieux, au lieu de se contenter de rappeller un titre de noblesse, ce qui suppose un esprit ébloui par les grandeurs, nous eût appris par quels services rendus à la navigation, aux sciences, à l'humanité, ce lord a mérité la mention qu'il en a faite à cette époque de ses voyages. On ne s'étonnera jamais de voir les noms glorieux des *Anson*, des *Bougainville*, des *Cook*, des la *Peyrouse*, des *Entrecasteaux* rappellés sans cesse

Le 12, les voiles et les manœuvres courantes furent démarrées : on envoya à terre un détachement chargé de faire de l'eau, et le reste de l'équipage fut employé aux diverses occupations qu'exigeoient les besoins du vaisseau. 1788. Juillet. Samedi 12.

Cette entrée avoit été visitée, en 1787, par le capitaine Barclay, commandant le vaisseau l'*Aigle Impérial*, qui lui donna son nom. Elle a une étendue considérable, et contient plusieurs îles dispersées çà et là, et entiérement couvertes de bois. Sur la terre-ferme, on distingue de grands villages, très-peuplés, et qu'arrosent de petits ruisseaux où l'on prend du saumon en abondance. Lorsque ce poisson est préparé avec les soins nécessaires, les naturels en font leur principale nourriture pendant l'hiver.

Le port est assez vaste pour contenir cent voiles. Sa position est tellement avantageuse que ces vaisseaux y seroient à l'abri des plus furieuses tempêtes. Le mouillage y est

---

par les navigateurs qui suivront leurs traces : mais, dans un siècle éclairé, les dignités ou les titres ne peuvent plus être l'objet des hommages des écrivains.

Note du Traducteur.

1788. Juillet. aussi très-bon, c'est une vase molle ; l'aiguade est également très-commode.

Dans notre passage du cap *Look Out* au *Port Effingham*, nous vîmes un très-grand nombre de loutres de mer qui se jouoient dans l'eau avec leurs petits ; mais à l'approche du vaisseau, elles disparurent. Nous passâmes une fois ou deux à quelques verges de plusieurs d'entr'elles qui dormoient sur le dos au milieu de la mer. Nous les prîmes d'abord pour des morceaux de bois flottant jusqu'à ce que, réveillées par le bruit du vaisseau, elles se plongèrent à l'instant sous les flots. Nous vîmes aussi plusieurs baleines de l'espèce des spermaceti, un grand nombre de veaux de mer, et beaucoup d'autres animaux marins de forme monstrueuse.

1788.
Juillet.

CHAPITRE XVI.

Nous prenons possession des détroits de Jean de Fuca au nom du Roi de la Grande-Bretagne. — Nous recevons la visite des naturels. — Position avantageuse du vaisseau. — La chaloupe est équipée et envoyée en expédition. — Objet de cette expédition. — Des étrangers se rendent à bord du vaisseau. — Nos vives inquiétudes au sujet de la chaloupe ; elle arrive enfin. — Motifs de son retour précipité. — Combat avec les naturels des détroits de Jean de Fuca, et ses suites. — Bravoure de ces peuples. — Situation critique de la chaloupe et du détachement. — Progrès considérables vers les détroits de Jean de Fuca. — Leur position. — On vient nous proposer d'acheter des têtes d'hommes. — Découragement que produit cette offre étrange parmi les personnes de l'équipage. — Préparatifs pour remettre en mer. — Nous quittons le Port Effingham.

1788. Juillet. —*Quelques détails sur ce port et sur l'entrée.—Progrès du nouveau vaisseau. — Nos succès dans la traite des fourrures. — Attentions de Maquilla.*

IL ne sera pas inutile d'informer le lecteur que nous prîmes possession des *détroits de Jean de Fuca*, au nom du roi d'Angleterre, avec toutes les formes adoptées en pareille circonstance par les navigateurs qui nous avoient précédés.

Dimanche 13. Le 13 juillet, comme le vaisseau occupoit cette position, des naturels vinrent en grand nombre nous y rendre visite. Nous leur achetâmes des fourrures de diverses espèces. Mais nous remarquâmes qu'ils n'étoient point accompagnés de leurs chefs, ni d'aucune autre personne qui parût avoir quelqu'autorité parmi eux. Ils nous apportèrent aussi une grande quantité de saumons qui l'emportoient de beaucoup, pour la délicatesse et le goût, sur ceux de l'*entrée de Nootka*. Nous reçûmes encore d'eux du poisson à coquille en abondance, une bonne provision d'oignons sauvages aussi

rafraîchissans que salutaires, et des fruits qu'ils avoient cueillis dans leurs bois, toutes productions dont la nature avoit libéralement enrichi les diverses parties de la côte où nous avions eu communication avec les naturels. 1788. Juillet.

Nous étions alors au plus fort de l'été. L'excès de la chaleur n'empêchoit pas que le temps ne fût agréable. Nous jouissions avec délices de la douce influence de cette charmante saison. On n'appercevoit pas une seule trace de neige sur la cime des montagnes dont l'entrée étoit entourée de toutes parts. Nous ne pouvions donc qu'espérer d'heureux momens pendant le court séjour que nous nous proposions de faire dans un endroit si tranquille, et où notre situation présentoit tant d'agrémens.

Nous saisîmes l'occasion favorable qui s'offroit alors d'envoyer la chaloupe, non-seulement reconnoître les *détroits de Jean de Fuca*, mais encore prendre, s'il étoit possible, quelque connoissance des naturels de la *baie de Shoal-Water*. En conséquence, elle fut équipée comme l'exigeoit la circonstance, montée par trente de nos gens, et fournie de provisions pour un

1788. Juillet. mois. J'en confiai le commandement à M. Robert Duffin, mon premier officier, à qui je donnai des instructions par écrit pour la manière dont il devoit se gouverner dans la conduite de cette petite expédition. Le 13, la chaloupe partit pour aller faire ses découvertes.

L'absence des personnes employées en cette occasion, jointe à celle des hommes du détachement qui faisoit le service de l'*entrée du Roi George*, avoit tellement diminué l'équipage du vaisseau qu'il devint absolument nécessaire pour nous de nous mettre le mieux possible en état de défense. En effet, ces naturels que nous avions pour voisins en ce moment se trouvoient être une nation nombreuse, intrépide et puissante; il étoit à craindre qu'ils ne fussent tentés de nous attaquer s'ils venoient à connoître notre propre foiblesse. On dressa donc une batterie de tous les canons : toutes les armes furent préparées; et je donnai des ordres positifs pour qu'on ne laissât venir à bord aucun des naturels, sous quelque prétexte que ce pût être.

Un instant après le départ de la chaloupe, nous vîmes venir du côté du nord

un nombre considérable de canots. Ils arrivèrent bord à bord du vaisseau. On en remarquoit peu qui portassent moins de trente hommes. Je crois même qu'il n'y en avoit pas un seul où les naturels ne montassent à ce nombre. Plusieurs en contenoient davantage, sans compter les femmes et les enfans. Parmi ces insulaires qui venoient nous rendre visite, nous reconnûmes, à la physionomie seule, plusieurs d'entr'eux que nous avions déjà vus au *Port Cox* où ils habitoient. Les autres étoient des naturels de la côte occidentale qui s'étend en descendant jusqu'aux *détroits*, et qui forme une partie des vastes domaines de Wicananish. Nous pensâmes que ce prince venoit de donner tout récemment un repas splendide à un grand nombre de ses principaux sujets : et en voyant entre les mains de ces naturels une grande partie des articles qu'il tenoit de nous, nous en conclûmes, avec assez de vraisemblance, qu'il avoit ajouté à la magnificence de la cérémonie, en partageant ses trésors avec ceux à qui il avoit fait l'honneur de les y inviter. 1788. Juillet.

Il ne nous arriva rien de remarquable

1788. Juillet. Dimanche 20. jusqu'au 20. Le temps continuoit de nous favoriser. Il faisoit très-beau ; la meilleure intelligence régnoit de part et d'autre dans nos communications avec les naturels. Ils venoient nous trouver chaque jour avec des fourrures, du poisson et des légumes. Quelquefois, nous recevions d'eux un présent de gibier. La délicatesse du mets ajoutoit à l'agrément et à l'abondance ordinaire de notre table. Mais dans l'état d'inaction où nous étions alors, la situation de la chaloupe nous occupoit sans cesse, et nos esprits se trouvoient partagés entre l'espoir du succès et la crainte de quelque malheur. Le naturel sauvage du peuple habitant des parages que nos compagnons étoient allés reconnoître, nous alarmoit d'abord : au même instant, la confiance que nous avions dans leur prudence, leur courage et leur bonne conduite nous rassuroit. C'est ainsi que, tandis que notre imagination les suivoit dans leur voyage, et que nous nous occupions d'eux avec la plus vive sollicitude, ces infortunés luttoient contre les horreurs de la mort la plus affreuse, et se voyoient à la veille de partager le sort déplorable de ceux de leurs compatriotes qui

avoient été dévorés par les cannibales de *Queenhythe*. 1788. Juillet.

Dans la soirée du 20, nous apperçûmes les voiles de la chaloupe. Elle tenoit le large. Les transports de joie auxquels nous nous livrâmes tout-à-coup sans trop de réflexion furent bientôt troublés par le sentiment d'inquiétude qui s'empara naturellement de nous en songeant à la promptitude de son retour. Dans l'intervalle de son arrivée au vaisseau, chacun de nous éprouva l'incertitude la plus pénible. Enfin, lorsqu'elle se trouva bord à bord, nous remarquâmes, non sans une satisfaction inexprimable, qu'il ne manquoit pas un de nos gens. Mais nous ne tardâmes pas à savoir qu'il nous falloit donner tous nos soins à secourir des blessés qui avoient cruellement souffert dans une action très-vive qui avoit eu lieu entr'eux et les naturels des *détroits*, et qui étoit la cause de leur retour précipité.

Toute notre attention se porta donc sur nos malheureux blessés. Mais quoique plusieurs d'entr'eux eussent été très maltraités, ce fut pour nous un grand motif de consolation que de nous convaincre qu'aucun

1788. Juillet. d'eux n'avoit reçu un coup mortel. L'officier souffroit beaucoup d'une flèche barbelée dont il avoit été frappé à la tête, et qui l'auroit tué sur la place si son chapeau très-fort et très-épais n'eût pas amorti la violence du coup. Un des matelots avoit la poitrine percée ; un autre, le gras de la jambe, où la flèche étoit entrée si avant qu'il devint absolument nécessaire de faire une incision pour l'en tirer. Un quatrième reçut une blessure très-près du cœur ; mais heureusement l'arme cruelle n'atteignit point le siége de la vie. Le reste de nos gens fut meurtri des coups de massue de l'ennemi, et de la grêle de pierres dont il les accabloit. La chaloupe elle-même fut percée de mille flèches dont plusieurs restèrent dans la petite voile qui la couvroit par derrière, et qui, en recevant les flèches, et en rompant la violence avec laquelle les pierres étoient lancées au moyen des frondes, contribua, en grande partie, à préserver les gens de notre détachement d'une destruction qui paroissoit inévitable.

Les naturels se conduisirent en cette circonstance avec un courage et une intrépidité qui surmontèrent la terreur que les

armes à feu inspirent ordinairement aux peuples sauvages. L'action finie, plusieurs des nôtres eurent encore beaucoup de peine à sauver leur vie. Un d'eux avoit été particuliérement désigné pour victime par l'un de ces sauvages. Il y eut entr'eux un combat très-vif et très-opiniâtre. Le naturel étoit armé d'une sorte de bâton fait de pierre; le matelot se défendoit avec un coutelas. Ils déployèrent l'un et l'autre, pendant quelque temps, une adresse égale, et le même courage; et si un pin qui se trouvoit entr'eux deux n'eût pas rompu le coup porté par le naturel avec toute la force dont il étoit capable, c'en étoit fait de notre brave compatriote; il eût infailliblement succombé. Le sauvage ainsi déconcerté dans son attente, son adversaire eut le temps de lui enlever son arme d'un coup de coutelas. Alors, malgré cette perte, malgré plusieurs blessures qu'il avoit reçues, il se jetta de la chaloupe à la nage, redevable de la vie à la générosité de son vainqueur qui dédaigna de le tuer une fois qu'il fut dans l'eau. 1788. Juillet.

Le matelot, blessé à la jambe, continua de se battre pendant toute l'action avec la

1788. Juiller. flèche dans la chair ; et sans s'inquiéter d'en retirer cette arme cruelle, il contribua par son courage et par l'activité de ses efforts à sauver la chaloupe.

Quoique nous n'eussions jamais eu aucune communication, aucunes relations avec les habitans des *détroits*, nous nous étions flattés que les détails de notre conduite fraternelle avec leurs voisins pouvoient être parvenus jusques sur le territoire où ils habitoient, et leur avoir donné des impressions avantageuses sur notre compte. Mais leur conduite prouva qu'ils avoient le naturel le plus féroce et le plus sanguinaire, et la fureur avec laquelle ils attaquèrent nos gens força ceux-ci à montrer le même caractère dans leur résistance. Il faut rendre justice ici à l'humanité de nos compagnons. Malgré les souffrances qu'enduroient la plupart d'entr'eux ; malgré le sort affreux qu'ils ne pouvoient douter que leurs ennemis ne leur réservassent s'ils eussent été vaincus, ils ne manquèrent jamais, en nous racontant les détails de cet événement, d'exprimer des regrets sincères sur ces malheureux sauvages qui avoient eu ainsi l'imprudence

dence de courir eux-mêmes à leur propre perte. 1788. Juillet.

L'attaque avoit été commencée par les sauvages. Montés dans deux canots contenant chacun de quarante à cinquante hommes, qui, sans doute, étoient l'élite de leurs guerriers, ils entourèrent la chaloupe dans le dessein de s'en emparer. Plusieurs autres canots restèrent en même temps à une petite distance pour porter du secours en cas de besoin. Le rivage étoit bordé de tous côtés de naturels qui faisoient pleuvoir sur le vaisseau une grêle de pierres et de flèches. Dans l'un des canots, il y avoit un chef qui encourageoit par ses discours les autres à avancer. On eut le bonheur de l'atteindre d'une balle dans la tête, au moment même où il lançoit un javelot énorme au patron de la chaloupe. Cette circonstance força les canots de reculer, et priva les naturels qui avoient déjà engagé l'action, d'un appui qui pouvoit leur assurer la victoire. En effet, lorsque l'on considère que l'équipage de la chaloupe n'étoit composé que de trente hommes qui se trouvoient attaqués avec tout le courage que donne la fureur par des ennemis en nombre supé-

1788. Juillet. rieur, et qui ne cessoient d'être cruellement incommodés par la grêle de traits qu'on leur décochoit continuellement du rivage, on peut ranger le bonheur qu'ils eurent d'échapper à la mort au nombre de ces événemens qui ne manquent jamais d'exciter, dans les esprits sages, une impression de surprise et de reconnoissance envers la Providence.

La chaloupe avoit pénétré très-avant, en remontant, dans les *détroits de Jean de Fuca*, et étoit entrée dans une baie ou espèce de port. Ce fut alors que nos gens qui se disposoient à prendre terre pour reconnoître ces détroits furent attaqués par les naturels, comme je l'ai raconté plus haut. On conçoit sans peine que cet accident les empêcha de poursuivre leur premier dessein. Dans cette position cependant, ils observèrent que les détroits à l'est-nord-est paroissoient avoir une grande étendue, et aller plutôt en augmentant qu'en diminuant.

Comme ils redescendoient les détroits, ils rencontrèrent un petit canot conduit seulement par deux sauvages, sujets de Wicanish, auxquels ils achetèrent du poisson.

Mais les expressions manquent pour rendre la surprise et l'horreur dont nos gens furent saisis, lorsque ces barbares exposèrent à leurs yeux deux têtes d'hommes, tout récemment coupées, et dégoûtantes encore de sang, qu'ils offrirent de leur vendre. Ces têtes si révoltantes à voir, ils les tenoient par les cheveux avec un air de triomphe et les transports de la joie la plus effrénée : et lorsque les gens de la chaloupe leur témoignèrent toute l'horreur et l'indignation que leur causoit un si affreux spectacle, ces sauvages les informèrent avec un ton et des gestes qui marquoient la plus grande satisfaction, que ces têtes étoient celles de deux hommes du pays de Tatootche qu'ils avoient massacrés, ce chef ayant tout récemment déclaré la guerre à Wicananish. Cette rencontre produisit parmi nos gens une impression de découragement qui ne cessa de les accompagner pendant tout le reste du voyage. 1788. Juillet.

Quoique la chaloupe eût manqué le principal objet de son expédition, elle ne revint cependant pas sans être en état de donner quelque connoissance des *détroits de Jean de Fuca*. Elle avoit fait près de

1788. Juillet. trente lieues en montant ces détroits, et à cette distance de la mer, ils pouvoient bien avoir quinze lieues de largeur. La vue se portoit dans un bel horizon qui s'étendoit à l'est à quinze lieues de plus. Cette singulière circonstance nous fit former mille conjectures diverses sur l'extrêmité de ces détroits, et nous nous arrêtâmes à l'opinion que j'ai examinée et discutée tout au long dans le Mémoire qui sert d'introduction à ces Voyages, savoir que les *détroits de Jean de Fuca* pourroient bien ne pas être à une grande distance de la baie d'Hudson (1).

Nous nous vîmes alors forcés d'abandonner au moins pour cette époque de l'année tout espoir de nous procurer des renseignemens plus satisfaisans sur la véritable étendue de ces détroits, ou une connoissance plus particulière de la *baie de Shoal-Water*. Nous nous disposâmes donc à aller rejoindre le plutôt possible notre détachement dans l'*entrée du Roi George*.

Lundi 21. Le 21, nous remîmes en mer avec le

(1) Voyez le premier volume de cet ouvrage, page 146 *et suiv.*

jusant, et vers midi, nous étions déjà sortis de l'*entrée*. Une observation rapporta 48 degrés 41 minutes de latitude nord : le *Port Effingham* couroit nord-ouest-quart-nord, à cinq milles de distance. 1788. Juillet.

Pendant le séjour que nous fîmes en ce port, nous y reçûmes la visite d'un grand nombre de naturels de tribus diverses qui résidoient en différens pays situés entre le *Port Cox* et l'île de Tatootche. Mais aucuns de ceux qui habitent le haut des détroits n'osa venir jusqu'auprès de nous. Peut-être en furent-ils détournés par la crainte de déplaire à Tatootche, dont l'île se trouve située à l'entrée même, et renferme, dit-on, près de cinq mille hommes.

Nous eûmes soin, durant ce séjour, de nous procurer une quantité considérable de peaux de loutres de mer très-belles, ainsi que du poisson en abondance. Nous fîmes provision de saumon, d'halibut (1), de

(1) Le lecteur a déjà vu, dans le récit du Voyage qui sert d'introduction à celui-ci, que l'*halibut* est une espèce de plie.

Note du Traducteur.

1788. Juillet. harengs, de sardines, de *cod* (1), de truites et de poisson de roche. Les naturels furent également très-exacts à nous apporter des légumes et des fruits cueillis dans les bois, et sur-tout une espèce de raisins de Corinthe sauvage qui croît sur des arbres assez élevés.

L'*entrée* n'est pas, à beaucoup près, aussi étendue que celle de *Nootka*. On y trouve, au reste, quelques places où les vaisseaux pourroient être à l'abri. Mais il n'y en a aucune qui soit aussi commode que le *Port Effingham*, dont la situation est telle qu'on peut y braver les vents les plus furieux. Toute la côte offre des bois de construction dont on feroit les plus beaux mâts et les meilleures esparres du monde.

Mardi 22. Le 22, pendant tout le jour, le vent souffla de l'ouest-nord-ouest. Nous en profitâmes pour porter au sud-ouest, jusqu'au lendemain 23, à midi, que nous étions par les

Mercredi 23.

(1) Je n'ai pu savoir ni découvrir quel est ce poisson. Je crois que c'est une espèce de morue.

Note du Traducteur.

48 degrés 36 minutes de latitude nord. En ce moment, nous avions tellement gagné le large que nous n'appercevions plus la terre. A trois heures de l'après-midi, le vent passa au sud-ouest : nous virâmes vent devant, et gouvernâmes à l'ouest-nord-ouest, pour tâcher de découvrir la terre. 1788. Juillet.

Le matin du 24, le vent sauta au midi, et nous amena un temps brumeux et chargé qui nous empêcha, comme on se l'imagine aisément, de serrer de trop près la côte. Cependant, vers midi, la brume se dissipa, et nous nous trouvâmes par les 49 degrés 40 minutes de latitude nord. Mais à peine avions-nous pris la différence de longitude que le temps s'obscurcit de nouveau. La sonde ne rapporta pas plus de vingt brasses d'eau. A l'instant même, nous virâmes vent devant, et portâmes en mer. Sur les quatre heures, le ciel s'éclaircit une seconde fois, et nous apperçûmes la *Pointe du Brisant*, qui gisoit à l'est-quart-sud, à quatre lieues de distance. Nous n'étions qu'à trois lieues de la terre, de sorte que, lorsque nous virâmes vent Jeudi 24.

1788. Juillet. devant, nous la touchions presque du bord.

Vendredi 25. Les brouillards épais dont le temps étoit chargé ne furent tout-à-fait dissipés que le 25 au matin, que nous vîmes l'entrée du *canal du Roi George* qui couroit est-nord-est, à la distance de six lieues. Mais le temps redevint bientôt si obscur que c'eût été de notre part une inexcusable imprudence de courir sur la terre.

Samedi 26. Le matin du 26, sur les huit heures, nous mouillâmes heureusement dans l'*anse des Amis*. Nous y jouîmes du bonheur de retrouver nos amis fort tranquilles et en parfaite santé. La construction du vaisseau étoit aussi très-avancée. Les couples étoient complétement achevées. On avoit déjà couvert les côtés de fortes planches. Les ponts étoient dressés, et la plus grande partie des ouvrages de fer se trouvoit finie.

Pendant notre absence, nos compagnons avoient amassé une provision considérable de fourrures qu'ils s'étoient procurées, non-seulement par les naturels, mais encore par différentes compagnies d'étrangers que la

renommée du vaisseau avoit engagés à se rendre à *Nootka* pour y satisfaire leur curiosité en examinant une machine si nouvelle pour eux. 1788. Juillet.

Maquilla s'étoit montré religieux observateur de tous les points du traité, et le fidèle Callicum n'avoit cessé de veiller à la sûreté et à la tranquillité de nos gens avec le zèle d'un homme d'honneur et la bienveillance d'un véritable ami. Non-seulement les habitans du village soumis à sa juridiction leur apportèrent chaque jour d'abondantes provisions de poisson et d'autres comestibles, mais encore ils donnèrent à notre détachement, et de l'ordre exprès de Callicum, tous les secours qui dépendirent d'eux. Il m'est impossible de rapporter les preuves de bienveillance et d'inviolable attachement que nous avons reçues de ce chef sans verser des larmes sur l'événement affreux qui termina ses jours. Non, je ne penserai jamais qu'avec horreur à la conduite exécrable de ces barbares qui, pourtant, se glorifient d'être nés chez un peuple éclairé, et de professer une religion de paix dont les préceptes sont

1788. Juillet. ceux de l'humanité et du pardon des injures (1).

(1) Le meurtre commis par les Espagnols dans la personne de Callicum, et dont notre voyageur a donné plus haut les tristes détails, rappelle au lecteur que ce peuple s'est acquis une horrible célébrité dans l'histoire par les actes de barbarie qui l'ont rendu le fléau du nouveau monde.

Note du Traducteur.

1788.
Juillet.

CHAPITRE XVII.

Inquiétudes du détachement que nous avions laissé à terre, sur le compte du vaisseau. — Bruits répandus par les naturels. — Notre détachement parvient à savoir que nous sommes engagés dans les détroits de Jean de Fuca. — Sa conduite en conséquence. — Progrès dans la construction de la maison, pendant l'absence de la Felice. *— Étonnement des naturels en voyant bâtir le vaisseau ; attention particulière qu'ils donnent aux occupations des forgerons. — Notre régularité à observer le sabbat devient un objet de curiosité pour les naturels. — Nous nous procurons à cette occasion une connoissance assez étendue de leur religion. — Projet de retourner au Port Cox. — Motifs pour lesquels nous ne nous y arrêtâmes point en revenant du Port Effingham. — Nous sommes déconcertés dans nos projets. — Mouvemens séditieux à bord. — Les*

1788. Juillet. *auteurs et instigateurs sont conduits à terre.—Motifs pour justifier cet acte de rigueur.*

Si, dans notre route vers le midi, nous avions éprouvé, de temps à autre, de très-vives inquiétudes sur le bien-être et la sûreté de ceux de nos compagnons que nous venions de laisser à terre, on présume, sans peine, que, de leur côté, ils songeoient souvent à leurs amis restés à bord de la *Felice*, et concevoient des inquiétudes semblables sur notre sort. Ils ne pouvoient pas oublier que nous étions allés braver de terribles dangers dans ces mers dont, peut-être, aucun vaisseau n'avoit jamais fendu les flots, et reconnoître des côtes où il étoit présumable qu'aucun Européen n'avoit encore imprimé la trace de ses pas. Leur sollicitude égaloit la nôtre : ils employoient toujours leurs instans de repos à compter les heures de notre absence, à adresser au ciel des prières pour notre conservation, à former en commun des vœux pour notre retour. Mais ce ne fut

pas tout : l'inquiétude qu'ils éprouvoient naturellement sur notre compte ne tarda pas à se changer en de cruelles alarmes. Quelques-uns des sujets de Wicananish vinrent leur rapporter la nouvelle très-détaillée de l'attaque commencée contre nous par les naturels de Tatootche ; ils ajoutèrent que ceux-ci avoient taillé en pièces une partie de l'équipage de la *Felice ;* qu'enfin, parmi ceux qui étoient tombés dans l'action, on comptoit les principaux officiers. Ce triste récit que le plus incrédule de nos compagnons ne pouvoit pas regarder comme une histoire faite à plaisir, les plongea dans une consternation qui ralentit d'une manière très-fâcheuse l'ardeur de leurs travaux. Ils s'abandonnèrent à une tristesse que ni les plus courageux efforts, ni l'opiniâtreté nécessaire pour vaincre des obstacles sans cesse renaissans, ne parvinrent pas à dissiper entiérement. Au reste, cette nouvelle étoit alors uniquement l'ouvrage des naturels qui la leur apportèrent, puisqu'elle précéda le combat qui eut lieu entre l'équipage de notre chaloupe et les naturels des *détroits*, combat dont l'issue ne fut que trop propre à justifier tout ce qu'il y avoit

1788. Juillet.

1788. Juillet. d'exagéré dans le récit de ce déplorable événement. Quant aux motifs qui portèrent ces sauvages à fabriquer une pareille nouvelle, nous n'avons pu ni les découvrir, ni même former une seule conjecture satisfaisante. Quoi qu'il en soit, un naturel du *Port Effingham*, qui étoit arrivé à l'*entrée de Nootka* pour y traiter avec Maquilla d'une cargaison de fourrures, y porta un compte exact et fidèle de nos opérations dans ce port, et des détails sur l'état de ceux de nos gens qui étoient sortis du combat avec des blessures.

Un des effets fâcheux que produisit cette nouvelle, fut d'interrompre pour quelque temps toute espèce de communication entre les naturels de l'*entrée du Roi George* et notre détachement. Elle détermina aussi nos gens qui commençoient à désespérer de nous revoir jamais, à redoubler de précautions jusqu'à l'arrivée de l'*Iphigénie*. Il est donc plus facile de concevoir que de décrire la joie qu'ils éprouvèrent lorsqu'ils virent la *Felice* entrer dans le *canal*, et qu'ils retrouvèrent en bonnes dispositions et en parfaite santé tous ceux qui étoient partis sur ce vaisseau.

La situation de notre petite colonie au moment de notre retour auprès d'elle, l'état des travaux qu'elle avoit entrepris, nous furent une preuve de l'ardeur et de l'exactitude de nos gens à exécuter le plan de conduite que nous leur avions laissé pour le temps de notre absence. La maison étoit dans le meilleur état de défense contre les attaques des naturels, et pouvoit leur résister quand ils auroient déployé toutes leurs forces pour s'en rendre maîtres. Une palissade d'énormes pieux, et un rempart avantageux que formoient d'épais buissons, rendoient notre terrein à-peu près imprenable. A mesure que de nouveaux besoins leur en faisoient une nécessité, ou que l'espoir de se procurer de nouvelles commodités leur en avoit inspiré l'idée, nos gens s'étoient livrés à d'autres travaux de moindre importance, et au moyen desquels ils étoient parvenus à former une espèce de petit arsenal qui augmenta beaucoup la curiosité des naturels de *Nootka*, en même temps qu'il excita parmi eux la plus vive surprise. 1788. Juillet.

Nous n'avions été absens de l'*entrée* que cinquante-cinq jours; et, comme nous venons de le remarquer plus haut, la cons-

1788. Juillet. truction du vaisseau avoit avancé considérablement pendant cet intervalle. Les naturels, on le présume sans peine, ne se lassoient point d'en examiner tous les détails. Ils ne pouvoient se persuader qu'un corps de charpente si énorme conserveroit autant de puissance pour s'éloigner en mer qu'on avoit eu de facilité à le retirer du chantier sur lequel il avoit été construit. Mais ce qui attiroit par dessus tout leur attention, c'étoit l'atelier des forgerons et le travail des forges. Ces hommes simples, auxquels les connoissances que procurent les lumières de la civilisation étoient si étrangères, contemploient, avec une curiosité égale à celle des enfans, les travaux mécaniques de nos ouvriers. Au reste, il n'y avoit pas moins d'intérêt de leur part que d'envie de s'instruire, lorsqu'ils considéroient avec tant d'attention les instrumens et les outils qui servoient à fabriquer ces articles divers avec lesquels ils pouvoient satisfaire leur vanité, augmenter leurs jouissances, et se procurer toutes les commodités de la vie. En effet, ils ne s'occupoient qu'à fournir du fer aux ouvriers pour qu'on lui

lui donnât la forme des ustensiles ou des objets d'ornement qui leur plaisoient davantage. Mais ils se montroient si inconstans dans leurs goûts qu'il devint très-difficile pour nous de réussir à les contenter. D'un moment à l'autre, leur volonté n'étoit plus la même. Nous résolûmes donc de faire tourner à notre avantage leur caractère léger et changeant, en leur accordant avec moins de facilité ce qu'ils desiroient. Le résultat de cette détermination fut qu'ils augmentèrent considérablement les provisions que nous recevions d'eux chaque jour, et qu'ils nous apportèrent une plus grande quantité de poisson et de fruits. 1788. Juillet.

Le 27, qui étoit un dimanche, l'équipage eut la permission d'aller à terre s'amuser à courir. Il faisoit le plus beau des temps du monde. L'air étoit doux et agréable. Chacun portoit dans ses regards la satisfaction qu'il éprouvoit de goûter quelques instans de repos après le travail, et de se livrer sans inquiétude au sentiment de son bonheur. Notre usage, à la vérité, étoit d'observer le dimanche avec le plus religieux respect, et d'en remplir l'objet, au- Dimanche 27.

1788. Juillet. tant qu'il dépendoit de nous, en nous reposant un jour de la semaine (1).

Les naturels ne purent, d'abord, imaginer pourquoi nos occupations étoient suspendues pendant tout ce jour. Mais le changement d'habits qu'ils remarquèrent en nous, et sur-tout le soin que prenoient les forgerons et les armuriers de se laver le visage, excitèrent tellement leur curiosité qu'ils se déterminèrent à nous demander les motifs d'une règle qu'ils ne pouvoient

(1) C'est sur-tout dans ces momens où le navigateur, isolé, pour ainsi dire, de la nature entière, se voit exposé aux plus affreux malheurs dans des parages inconnus, que le sentiment de la religion agit sur lui avec plus de puissance. Qu'il est doux alors, qu'il est consolant d'élever son cœur vers cette Providence qui veille sur tous les êtres qu'elle a créés, de rendre hommage au Père commun de tous les hommes, et d'espérer de lui seul la protection que lui seul peut donner ! Je ne me rappelle jamais, sans attendrissement, la situation de ces infortunés qui, dans les horreurs d'une tempête, et prêts à périr dans les flots, portoient vers le ciel leurs derniers regards, et mouroient heureux. O sentiment de l'existence d'un Dieu, que tu répands de consolation dans le cœur de l'homme !

Note du Traducteur.

concevoir. La manière dont ils reçurent l'explication que nous leur donnâmes, nous laissa entrevoir quelque chose de leur religion. J'en parlerai dans la suite de ces voyages. 1788. Juillet.

Le 28, nous reprîmes nos travaux, et envoyâmes un nombreux détachement dans les forêts pour couper le bois de construction nécessaire pour border le vaisseau. C'étoit un travail singuliérement pénible, en ce qu'il y avoit d'énormes troncs d'arbres à porter de plus d'un mille de distance, au travers d'une épaisse forêt, jusqu'à notre petit arsenal. Le reste de l'équipage fut employé, soit à faire des cordages, soit à aider les charpentiers, soit à mettre le vaisseau en état d'être lancé à la mer. Lundi 28.

Nous nous décidâmes alors à exécuter le projet que nous avions formé de retourner sous peu de jours au *Port Cox*, pour rendre une seconde visite à Wicananish, et y renouveller avec lui nos relations de commerce. Notre première intention, il est vrai, avoit été de passer par ce port dans notre retour du *Port Effingham* : mais l'accident arrivé à la chaloupe dans les *détroits de Jean de*

1788. Juillet. *Fuca*, et l'impatience que nous avions de revoir nos compagnons dans l'*entrée*, l'emporta sur toute autre espèce de considération. Comme nous étions alors parfaitement satisfaits de la situation où nous venions de trouver notre détachement de *Nootka*, ainsi que de l'avancement des travaux, nous nous déterminâmes à remettre en mer. Nous espérions tirer d'immenses profits des chasses considérables que faisoient tous les jours la plupart des sujets de Wicananish. Il étoit, d'ailleurs, très-présumable que, depuis notre départ, ils auroient amassé une grande provision de fourrures. Nous ne balançâmes pas à croire que nous recevrions de ce chef un accueil plus gracieux encore que le premier, étant alors en état de remplir ses coffres d'un article auquel il attachoit tant de prix, savoir des chaudières à faire bouillir le thé. Mais nous fûmes déconcertés dans ce projet par une sédition très-dangereuse qui éclata de nouveau à bord, et qui nous fit craindre les suites les plus alarmantes.

On remarquoit à la tête des révoltés le contre-maître disgracié et les hommes les

plus utiles du vaisseau. Ils tentèrent un coup de désespoir, et essayèrent de s'emparer des armes et de mettre à mort le premier officier qui étoit resté chargé de veiller à la garde du vaisseau. Ils profitèrent d'un moment où tous les autres officiers étoient à terre, pour y remplir le devoir de leur place ou pour prendre quelques heures de délassement. Ils avoient bien choisi leur moment pour l'exécution du complot. C'étoit le soir, à leur retour des bois, et, comme je l'ai déjà observé, il n'y avoit à bord qu'un seul officier. 1788. Juillet.

Depuis que de premiers symptômes de rebellion s'étoient manifestés, dans le temps où nous nous trouvions à la hauteur des îles Philippines, j'avois fait transporter les armes, du gaillard d'arrière dans la chambre de l'officier. Cette précaution sauva le vaisseau; car l'officier ayant été assez heureux pour gagner cette chambre avant les mutins, se plaça à la porte avec un mousquet chargé, et les empêcha d'avancer, tandis qu'il appelloit à haute voix du secours. Ce fut un bonheur de plus qu'en ce moment presque tous les officiers étoient

1788. Juillet. assis sur le gaillard d'arrière du nouveau vaisseau, qui n'étoit pas à plus de cent verges du vaisseau. Nous entendîmes sur le champ le cri d'alarme parti de la fenêtre de la chambre, et ne perdîmes pas un moment pour nous rendre à bord.

Notre première attention fut de nous armer nous-mêmes. Ainsi préparés, nous appellâmes tout l'équipage sur le gaillard, décidés à terminer l'affaire sans délai. Nous savions qu'il y avoit parmi les séditieux de très-braves gens; et nous résolûmes de les détacher des autres, s'il étoit possible, avant qu'on les eût gagnés entiérement, et qu'on les eût associés au complot. Tous les gens de l'équipage se trouvant alors sur le gaillard, il fut bientôt aisé de connoître quels étoient les chefs de parti, quoique nous eussions quelques raisons de craindre que l'esprit de la révolte ne fût général, et que le mouvement ne fût concerté entre tous. Nous les prévînmes alors que nous étions résolus à en venir aux dernières extrêmités contre les rebelles, et avertîmes ceux qui se sentoient disposés à rentrer dans le devoir, de se

séparer sur le champ des autres. Dès que nous eûmes présenté les armes, la plus grande partie de l'équipage vint se ranger auprès de nous, à l'exception de huit mauvais sujets, à la tête desquels étoit le contre-maître destitué, qui resta sourd à toutes les invitations que nous pûmes lui faire de se soumettre. Comme nous nous trouvions bien supérieurs en nombre, nous résolûmes de terminer l'affaire sans effusion de sang. Nous leur laissâmes donc l'alternative, ou de se rendre dans les forges, ou de se résoudre à être conduits à terre pour y vivre parmi les sauvages. Ils préférèrent ce dernier parti. Je les fis mettre à terre sur le champ avec tous les objets qui pouvoient leur appartenir. 1788. Juillet.

Un instant après leur départ, le bon ordre et la discipline furent parfaitement rétablis. J'envoyai toutefois au détachement que nous avions à terre des instructions expresses par lesquelles je lui enjoignois de ne pas souffrir que les séditieux vinssent chercher un refuge dans la maison, et de n'entretenir aucune espèce de communication avec eux. Je plaçai également

1788. Juillet. à bord une garde avec une consigne sévère : car tous mes doutes sur la sincérité des dispositions du reste de l'équipage n'étoient pas encore, à beaucoup près, dissipés.

Nous ne fûmes bien instruits du complot dans toute son étendue que le jour suivant qu'un des matelots vint de lui-même nous en rapporter les détails. Presque tous les gens de l'équipage avoient signé un écrit par lequel ils s'engageoient à prêter leur secours pour qu'on s'emparât du vaisseau. Ils devoient quitter sur le champ la côte d'Amérique, et diriger leur route vers les îles Sandwich, d'où ils se proposoient de gagner, en faisant le plus de diligence possible, quelque port où ils espéroient pouvoir disposer de la cargaison du vaisseau qui étoit d'un grand prix. Comme ils avoient eu la précaution d'anéantir cet écrit, nous ne pûmes savoir quelles étoient leurs intentions à l'égard des officiers. Mais le meilleur traitement auquel ils eussent dû s'attendre étoit, sans doute, d'être laissés à *Nootka*. Chacune des personnes de l'équipage restée à bord, s'em-

pressa de se disculper. Tous se réunirent pour déclarer que les menaces des chefs avoient pu seules leur arracher pour un moment la promesse de participer à la révolte ; et que, sans la crainte d'être massacrés sur le champ, ils auroient donné connoissance du complot aux officiers. 1788. Juillet.

Si nous eussions été informés de tous ces détails dans la soirée du jour précédent, l'affaire, selon toute apparence, ne se seroit pas passée sans qu'il y eût du sang versé. Mais nous les ignorâmes heureusement, et c'est ce qui nous préserva de cet affreux malheur. Au moins les chefs se trouvèrent-ils par le parti que nous prîmes de les renvoyer du vaisseau, dans l'impossibilité absolue de faire le moindre mal. Car, outre l'attention qu'il nous eût fallu avoir sans cesse sur eux en les retenant dans les forges, nous n'aurions pas pu empêcher que, dans cet isolement même, ils ne trouvassent les moyens de communiquer avec les autres matelots. Et alors, il est certain qu'ils auroient cherché à faire naître et à entretenir des mécontentemens, si même ils n'eussent pas essayé

1788. Juillet. de former de nouveaux plans pour exécuter leurs affreux projets. Nous décidâmes donc qu'ils resteroient à terre, au moins jusqu'à l'arrivée de l'*Iphigénie*.

1788.
Juillet.

CHAPITRE XVIII.

Conduite du détachement que nous avions à terre, à l'époque de la sédition. — Promesses faites à l'équipage d'aller aux îles Sandwich. — Occupation des gens de l'équipage.—Les mutins partent pour aller demeurer avec Maquilla et Callicum. — Ils sont dépouillés de leurs habits, et on les fait travailler. — La Princesse Royale *est apperçue, tenant le large. — Préparatifs pour remettre en mer. — Nous quittons une seconde fois l'entrée du Roi George. — Présens faits à Maquilla et à Callicum. — Ces chefs se préparent à la guerre. — Nous leur prêtons des armes. — Puissance de Maquilla.—Il part pour son expédition dans le nord.—Instructions données par nous au détachement laissé à terre.*

Nous craignîmes, dans le premier moment, que le mouvement qui avoit eu lieu

1788. Juillet. à bord du vaisseau n'influât jusqu'à un certain point sur le reste du voyage. Cette crainte ne fut pas de longue durée. Non-seulement nous éprouvâmes une grande consolation, mais encore nous conçûmes de grandes espérances quand nous vîmes la conduite que tenoit le détachement resté à terre. Ces braves compagnons ne se contentèrent pas de déclarer dans les termes les plus énergiques combien ces projets de révolte leur faisoient horreur ; ils prirent aussi tous les moyens que leur zèle et leurs lumières purent leur suggérer, pour nous convaincre de leur soumission et nous prouver qu'ils avoient le sentiment de leur devoir. Ils nous renouvellèrent de la manière la plus solemnelle les assurances de leur fidélité, et nous n'hésitâmes point à leur accorder la confiance qu'ils nous paroissoient mériter.

Cette révolte nous causa d'autant plus de surprise que, depuis notre départ de la Chine, nous n'avions eu à nous plaindre d'aucun relâchement de discipline. Les gens de l'équipage n'avoient cessé d'être employés aux différens travaux qu'exigeoient les circonstances : mais ils étoient tenus

avec cette sévérité qui finit toujours par produire le mécontentement. On peut assurer qu'ils ne jouissoient pas des momens de loisir dont l'homme désœuvré profite si souvent pour faire le mal. Quant à l'extravagance de leur projet, elle n'a rien de bien surprenant. Un grand bonheur pour les hommes en général, c'est que le méchant manque presque toujours de jugement (1). Dans cette circonstance, ce n'étoit guère que l'impatience de gagner les îles Sandwich qui avoit inspiré à nos gens le dessein de partir avec le vaisseau. Ils savoient de nous que la visite de ces îles entroit pour beaucoup dans le plan de notre voyage, et il leur tardoit d'aller s'y délasser de leurs fatigues au milieu des jouissances de toute espèce qu'offre ce voluptueux séjour. Quant aux arrangemens à prendre pour l'avenir, ils les avoient sans doute abandonnés, avec toute l'imprévoyance qui caractérise le matelot, au hasard d'une détermination plus éloignée.

1788. Juillet.

(1) Cette réflexion est de la plus exacte vérité. Elle prouve que notre voyageur connoît le cœur humain.

Note du Traducteur.

1788. Juillet. Il faut convenir que tous les gens de l'équipage, tant ceux qui avoient pris part à la révolte que ceux qui étoient restés fidèles, soupiroient vivement, et cela étoit assez naturel, après le jour où ils quitteroient les rivages déserts de *Nootka*, et les mœurs révoltantes des naturels de cette *entrée*, pour la douce température, la fertilité, et les charmans plaisirs des îles Sandwich. Il y avoit un autre motif qui ne faisoit pas moins desirer à la plupart d'entr'eux de quitter l'*entrée du Roi George*. Ils ne songeoient pas, sans frémir, que des cannibales habitoient ces parages, et qu'ils pourroient bien, sous quelque méchant prétexte, leur faire subir le sort de leurs malheureux compatriotes massacrés à *Queen Charlotte*. Il est certain, comme nous l'avons déjà remarqué, que cette crainte d'être mangés par les Américains occupoit sans cesse leur imagination, et les tenoit, pour la plupart, dans un état de frayeur perpétuelle. Nous jugeâmes donc à propos de leur renouveller l'assurance de les conduire aux îles Sandwich, et à cette idée seule la joie qu'ils éprouvoient éclata dans leurs yeux.

Le nombre des personnes qui composoient l'équipage se trouvant beaucoup diminué, tant par la multiplicité des travaux qui se faisoient à terre que par le renvoi des séditieux, nous renonçâmes à quitter l'*entrée du Roi George* pour faire un autre voyage au *Port Cox*, comme nous en avions d'abord conçu le projet. En conséquence, les voiles furent détachées, ainsi que les manœuvres courantes, et nous nous disposâmes à donner aux charpentiers tout le secours qui dépendroit de nous pour les aider à achever le vaisseau qui étoit sur le chantier. On creusa à cet effet de nouveaux fossés, et l'on envoya du monde y travailler. Nous fîmes également apporter des forêts de nouveaux approvisionnemens de bois de construction, et on tira du vaisseau quelques hommes de plus pour aider à faire du cordage, et à continuer les travaux de notre petit arsenal. On porta, en même temps à terre, tous les objets nécessaires pour les besoins de la maison; et comme les forgerons avoient consommé tout leur fer, on remplit de nouveau leur atelier de cet article si important et si précieux. 1788. Juillet.

Quoique nous eussions emporté avec nous

1788. Juillet. en quittant la Chine une grande quantité de provisions de toute espèce, les différens usages auxquels nous les avions employées en avoient exigé une telle consommation que nous nous étions vus obligés sur la fin de recourir aux productions du pays et aux ressources de notre industrie pour suppléer à cette perte réelle, à mesure qu'elles diminuoient ou qu'elles s'épuisoient. Quand nous n'eûmes plus de charbon de terre, nous fîmes très-facilement du charbon que les forgerons préférèrent à l'autre. La térébenthine que les arbres nous fournissoient en abondance devint d'une très-grande utilité pour enduire les planches et les empêcher de se détacher ou de se rompre. Mêlée avec de l'huile dont nous pouvions toujours nous procurer une petite quantité, elle fut employée par nous avec beaucoup de succès, aux mêmes usages que le goudron. Nous engageâmes les naturels à nous vendre l'ocre rouge dont ils se servoient pour se peindre le visage. En un mot, de tous les articles qu'on pouvoit se procurer à *Nootka*, il y en eut peu, je dirois presque, il n'y en eut pas un seul que nous n'eussions réussi à faire tourner à notre utilité. Nous

les

les achetâmes même des naturels dans l'intention d'entretenir entr'eux et nous une relation perpétuelle de bons offices, et de les engager à nous rendre toujours service avec le même zèle. 1788. Juillet.

La nécessité, cette mère de l'industrie, nous apprit à nous aider dans un coin éloigné du globe, de ces ressources auxquelles nous n'avions pas seulement daigné songer tant que nous jouissions de toutes celles que les hommes en société doivent à la supériorité des connoissances qu'ils ont acquises par la civilisation. D'un autre côté, avec la patience, cette vertu toujours victorieuse des obstacles lorsque l'homme sait en faire le principe de ses actions, nous étions parvenus à nous procurer, sur ces rivages infréquentés de l'Amérique, toutes les commodités nécessaires, et à imiter avec beaucoup de succès ces arts qu'on peut regarder comme la source naturelle des progrès de la civilisation en Europe.

Les mutins ne tardèrent pas à se bâtir une grande cabane dans laquelle ils établirent leur résidence. Ils eurent tout le loisir, sous son toit couvert de feuilles, de réfléchir à l'indigne conduite qu'ils avoient

1788. Juillet. tenue, et, selon que leurs caractères divers les y portoient, à maudire leur mauvaise fortune ou à gémir sur leur perversité. Ils expioient cruellement leur insubordination par le chagrin qu'ils en ressentoient, et paroissoient jetter des regards de douleur et de regret vers cette flottante habitation dont ils avoient été bannis. Toute communication, soit avec les gens du détachement, soit avec l'équipage, leur étoit refusée. Mais nous savions bien qu'avec un peu d'industrie et de travail ils se procureroient une quantité de poisson suffisante pour les nourrir ; et pour les mettre en état de tirer leur subsistance de la mer, nous achetâmes un canot que nous leur envoyâmes comme la dernière marque de bonté qu'ils eussent à attendre de nous.

Le lendemain du jour où la sédition éclata, Maquilla et Callicum vinrent à bord pour nous prouver leur attachement, en nous offrant tous les services que la circonstance et notre situation présente pouvoient rendre nécessaires. Jusqu'au moment où nous instruisîmes ces chefs de la véritable condition de nos matelots, ils les avoient regardés comme des esclaves. Déjà

ils nous avoient complimentés, avec quelque surprise, sur la douceur extraordinaire de notre conduite à l'égard de rebelles qu'ils supposoient dégradés jusqu'à cet état. Il y a mieux : Maquilla poussé, soit par le sentiment d'horreur que lui inspiroit une pareille offense, soit par son zèle pour l'intérêt de notre tranquillité, avoit pris à part plusieurs de nos officiers, et leur avoit demandé sérieusement la permission de rassembler quelques-uns de ses sujets, et d'expédier sur le champ les mutins. Cette demande, comme on le présumera sans peine, fut non-seulement rejettée, mais encore accueillie avec toutes les marques d'un souverain mécontentement. Maquilla étoit tellement disposé à exécuter son projet, que nous fûmes obligés de lui témoigner à plusieurs reprises toute l'horreur que nous inspiroit sa proposition pour parvenir à l'en détourner. Quant à Callicum, il se conduisit en cette circonstance avec beaucoup plus de prudence et de raison. Il offrit de nous aider à punir les coupables par un moyen qu'il savoit ne pouvoir point avoir de suites fâcheuses, et qui, dans son opinion, seroit pour eux un châtiment assez humiliant. En

1788. Juillet.

1788. Juillet. effet, lorsqu'il comprit que ces misérables étoient chassés du vaisseau, il nous pria de l'autoriser à les retirer dans sa maison. Comme nous étions bien sûrs que la plus douce hospitalité, même chez le chef de l'*entrée de Nootka*, seroit encore un très-rude châtiment pour un matelot anglois, nous consentîmes à ce qu'il nous proposoit, d'autant plus qu'il nous promit, en même temps, que ses nouveaux hôtes ne recevroient aucun mauvais traitement, aucune insulte.

Les choses ainsi arrangées, nous livrâmes nos bannis à leurs nouveaux gardiens, et tournâmes nos pensées vers des objets d'une plus grande importance. Le jour suivant, nous vîmes avec beaucoup d'étonnement, et nous l'avouerons sans scrupule, avec une vive satisfaction, nos mutins si insolens et si résolus, occupés à aller chercher de l'eau et à d'autres travaux domestiques auxquels on n'emploie à *Nootka* que les esclaves. On ne leur permettoit de quitter dans aucun moment la maison de Callicum, sans être accompagnés par des naturels de la plus basse condition dont ils recevoient les ordres, et aux soins desquels ils étoient confiés.

Cette contrainte dut être quelque chose de bien mortifiant pour des hommes qui, au lieu de se servir du canot que nous leur avions donné pour aller chercher du poisson, s'étoient défaits, par paresse, d'une partie de leurs habits pour en acheter des naturels. Aussi les chefs prirent-ils grand soin de se procurer leurs habits ; et sans manquer de justice envers ces bons amis, nous devons à la vérité d'attribuer les diverses propositions qu'ils nous firent à l'occasion des séditieux, au desir de s'assurer la possession des vêtemens qui les couvroient, motif que nous ne leur avions pas soupçonné d'abord. Ils en vinrent sans peine à leurs fins ; et lorsque ces malheureux exilés leur eurent tout donné, ils se virent obligés d'aller en mer les aider à chercher du poisson, non pour eux-mêmes, mais pour les familles de leurs nouveaux maîtres. 1788. Juillet.

Nous continuâmes nos travaux avec un zèle et une ardeur infatigables, et il ne nous arriva rien de bien remarquable jusqu'au 6 août. Ce jour, sur le midi, nous apperçûmes un vaisseau qui tenoit la haute mer, et que nous ne tardâmes pas à reconnoître pour la *Princesse Royale*. Il nous parut Août. Mercredi 6.

1788. Août. d'abord se diriger vers l'*entrée ;* mais le temps devint bientôt après si brumeux et si chargé que nous le perdîmes de vue. Dès que ce vaisseau arriva sur la côte, nous nous disposâmes à remettre en mer, persuadés qu'en le voyant les gens de notre détachement sentiroient augmenter leur sécurité. Malgré la diminution considérable de l'équipage, nous nous déterminâmes à hasarder un nouveau voyage au *Port Cox*, pour nous y mettre en possession des fourrures dont nous avions toute raison de croire que Wicananish avoit amassé une bonne provision pour nous ; plan que nous aurions déjà mis à exécution, si la révolte de l'équipage ne nous en eût empêchés.

Jeudi 7. Le 7, nous revîmes la *Princesse Royale* dans la haute mer, et le temps qui redevint très couvert déroba une seconde fois ce vaisseau à notre vue.

Vendredi 8. Le 8, nous fûmes prêts à remettre à la mer ; et comme nous n'appercevions plus la *Princesse Royale*, nous commençâmes à craindre qu'elle n'atteignît avant nous les rivages de Wicananish, et que les divers articles de nouveauté qui pouvoient se trouver à bord de ce vaisseau ne déterminassent

le chef à le faire participer au traité qu'il avoit conclu avec nous. Nous partîmes donc de l'*entrée* sans perdre un moment, et fîmes voiles vers le *Port Cox* par une jolie brise de vent de l'ouest. 1788. Août.

Avant notre départ, nous resserrâmes les liens d'amitié qui nous unissoient à Maquilla et à Callicum, par des présens que nous nous fîmes réciproquement. Ces chefs se préparoient depuis quelque temps à une expédition contre un peuple ennemi qui résidoit à une distance considérable vers le nord. Ils étoient alors sur le point de partir. Quelques-unes des nations voisines de l'*Archipel du Nord* avoient, à ce qu'il paroît, envahi un village situé à environ vingt lieues au nord de l'*entrée du Roi George*, sous la jurisdiction de la grand'mère d'un de ces chefs, établie pour y gouverner.

L'ennemi s'étoit livré aux plus grands excès dans ce village. Il avoit massacré quelques-uns des habitans, et emmené quelques autres en esclavage. Dès que la nouvelle de ces actes d'hostilité fut parvenue à *Nootka*, les naturels se sentirent enflammés de colère, et brulèrent d'impatience de se venger. On ne songea plus

1788. Août. parmi eux qu'aux moyens de satisfaire la terrible passion qui les dévoroit.

Nous saisîmes cette occasion de nous attacher invinciblement, s'il étoit possible, les chefs de ces naturels, en leur fournissant des armes à feu et de la munition qui devoient leur assurer l'avantage sur leurs ennemis. Il faut tout dire : nous sentions parfaitement qu'il étoit de notre intérêt que ces peuples ne fussent point occupés par des guerres éloignées, et que, s'ils étoient forcés de se battre, ils revinssent victorieux. Ce nouveau moyen de succès sur lequel ils ne comptoient pas ranima leur courage ; car ils nous avoient avoué déjà que l'ennemi qu'ils alloient attaquer étoit plus puissant, plus sauvage et plus fort en nombre qu'eux.

Nous essayâmes de leur inspirer les sentimens d'humanité que des guerriers doivent porter même au combat, et nous avions obtenu d'eux qu'ils se contenteroient de punir les vaincus par l'esclavage, et non par la mort, selon l'usage trop commun parmi eux. Mais il n'étoit guère à présumer qu'un peuple sauvage, qui ne respiroit que vengeance, se souviendroit, dans la cha-

leur du combat, des principes d'humanité que dicte l'esprit de civilisation ; et c'est avec douleur que nous ajoutons ici que cette expédition se termina par une scène de massacres la plus sanglante et la plus déplorable. 1788. Août.

Les forces que Maquilla conduisit au combat en cette circonstance étoient formidables. Ses canots de guerre portoient, chacun, trente jeunes hommes très-robustes : vingt de ces vaisseaux avoient été tirés des différens villages qui reconnoissoient la domination de Maquilla. Comekala avoit le commandement de deux bateaux. Ils s'éloignèrent du rivage avec beaucoup d'ordre et de solemnité, chantant leur chanson de guerre (1). Les chefs étoient

(1) Il seroit à desirer que le capitaine *Meares* eût connu assez la langue des peuples de *Nootka* pour nous transmettre ce chant guerrier. Dans la préface que j'ai mise en tête de ma traduction des *Voyages du trafiquant* J. Long *parmi les Sauvages de l'Amérique septentrionale*, j'ai inséré un chant de guerre des Chérokees rapporté par le lieutenant *Henri Timberlake* dans ses Mémoires, et que je regarde comme un modèle de la poésie des hommes de la nature. Je crois faire plaisir au lecteur en le lui offrant ici à l'occasion

1788. Août. vêtus de peaux de loutres de mer. Tous les guerriers s'étoient peint le visage et le corps

---

de ce départ pour le combat, de ces cris précurseurs de la victoire, de ces femmes, émules des Lacédémoniennes, dont parle notre voyageur. J'ose penser qu'il ne lui paroîtra pas déplacé. Il est traduit fidélement.

« Que dans tous les lieux de la terre où le soleil » donne sa lumière, où la lune prête son flambeau à » l'obscurité de la nuit, où croît l'herbe, où l'eau » coule; que par-tout enfin on sache que nous allons, » comme des hommes, courir les hasards d'une guerre » destructrice dans les campagnes de nos ennemis. » Nous marchons comme des hommes à la rencontre » des ennemis de notre pays qui, semblables à des » femmes, voudront échapper par la fuite à nos coups » qu'ils redoutent. Oui, comme une femme qui, à l'as- » pect d'un serpent superbe dont l'œil étincelant brille » à travers la fougère, recule en tressaillant d'effroi, » reste stupide de surprise, ou fuit, pâle de crainte, » tremblante et presqu'inanimée : ainsi ces lâches en- » nemis, plus craintifs que la biche, laisseront derrière » eux leurs armes et leurs vêtemens; et, tremblant au » moindre bruit, tout meurtris par les épines, retour- » neront en fuyant parmi ceux de leur nation dont ils » seront devenus la honte et le mépris. Ou, puissent- » ils, dans le fort de l'hiver, lorsque les bois nus et » stériles refuseront à leurs entrailles dévorées par la » faim la subsistance que produit la nature, s'asseoir » tristement, loin de leur pays, loin de leurs amis,

d'ocre rouge ; ils avoient parsemé sur eux une poudre brillante qui, dans les momens 1788. Août.

» et détester mille fois, en versant des pleurs, le jour » où ils seront venus à cette guerre!

» Nous laisserons nos massues exposées aux pluies » de leur pays, et s'ils osent les rapporter dans le » nôtre, leurs chevelures peintes de diverses cou- » leurs seront pour la renommée le noble sujet de » chants sublimes en notre honneur et à la gloire de » notre pays. Ou si l'ennemi vaincu est épargné par » nous, guerriers illustres, que le perfide se prépare à » souffrir au milieu de nous les plus affreux tourmens.

» Mais quand nous partons, qui de nous sait s'il lui » sera donné de revenir, lorsque le matin de chaque » jour nouveau voit naître pour nous de nouveaux » dangers ? Adieu vous, foibles enfans, adieu ten- » dres épouses. Pour vous seuls, la vie nous eût été » chère et douce à conserver. Cessez pourtant de ver- » ser des larmes. Votre douleur est inutile. Si notre » destinée n'est pas de périr, nous nous reverrons » bientôt. Mais, ô nos braves amis ! si vos compa- » gnons succombent, songez que c'est vous que leur » mort demande pour vengeurs. Appaisez notre sang » en levant sur nos meurtriers le terrible *tomahawk*, » en faisant couler des torrens du leur dans ces bois » témoins de leurs succès cruels, afin que ces orgueil- » leux ennemis ne puissent du moins jamais indi- » quer le lieu où nous aurons succombé victimes de » leurs coups ».

1788. Août. sur-tout où le soleil dardoit ses rayons, leur donnoit l'air le plus imposant et le plus re-

---

Si l'on se rappelle que ce morceau est traduit de vers anglois qui ne sont eux-mêmes qu'une traduction de la langue *Chérokee;* si l'on songe que les pensées perdent beaucoup de leur force et de leur beauté à mesure qu'on s'éloigne de l'original, on se formera une haute opinion des hommes qu'anime un pareil enthousiasme. La grandeur des idées, la vivacité des sentimens, cette noble fierté qui caractérise l'indépendance, tout y étonne, tout y annonce des ames vigoureuses, des cœurs magnanimes. Je doute que les vers par lesquels Tyrtée enflammoit jadis le courage des Lacédémoniens volant au combat, fussent le fruit d'une verve plus mâle et plus poétique. Ce n'est pas non plus sans un sentiment d'admiration qu'on retrouve dans une chanson de guerre de Sauvages l'une des plus belles comparaisons qu'ait enfantées le génie de l'immortel auteur de l'Énéide. Le passage : « oui, comme une femme » qui, à l'aspect d'un serpent superbe, etc. » ne paroît-il pas la traduction fidelle de ces beaux vers ?

Improvisum aspris veluti qui sentibus anguem
Pressit humi nitens, trepidusque repente refugit
Attollentem iras et cærula colla tumentem :
Haud secùs Androgeos visu tremefactus abibat.

ÆNeidos, libro secundo, v. 379 et s.

Une telle conformité de pensées et d'expressions

doutable. De leur côté, les femmes encourageoient les guerriers : elles leur crioient, comme les héroïnes de Sparte : *Revenez victorieux, ou ne revenez plus.* 1788. Août.

Il est à présumer que la plus terrible fureur anime ces peuples sauvages dans leurs batailles, ou, pour mieux dire, dans leurs brusques attaques, et qu'ils s'y portent à des actes de la plus révoltante inhumanité. Ils ne font pas la guerre avec les mouvemens d'une tactique régulière : mais leur vengeance est satisfaite, leur soif de sang appaisée, et leur triomphe complet, lorsqu'ils réussissent dans une irruption soudaine, ou dans quelque stratagême dont l'effet est prompt.

Nous laissâmes aux gens du détachement que nous avions à terre des instructions convenables aux circonstances. Nous leur

---

prouve bien, sans doute, que le poëte puisoit les siennes dans la nature.

Voyez aussi dans les *Voyages de J. Long* quelques chansons sauvages. Elles respirent toutes la plus énergique fierté, la plus entière abnégation d'eux-mêmes, en un mot, un héroïsme vraiment surnaturel.

Note du Traducteur.

1788. Août. recommandâmes de se tenir toujours sur leurs gardes, et de redoubler de vigilance, s'il étoit possible, sur-tout dès qu'il arriveroit des étrangers dans l'*entrée*. Nous prévîmes le cas où nos bons amis de *Nootka* seroient vaincus et poursuivis jusques dans leurs parages, et ordonnâmes expressément à nos gens de leur porter secours sur le champ et d'embrasser la querelle. Enfin, nous les engageâmes à ne pas se laisser entraîner par un sentiment d'humanité mal entendue à renouveller aucune espèce de communication avec les matelots bannis du vaisseau; mais plutôt à abandonner ces coupables à toute la misère de leur condition présente, et à l'horreur de leur repentir.

1788.
Août.

CHAPITRE XIX.

Nous mettons à la voile pour gagner le Port Cox. — *Nous rencontrons la* Princesse Royale. — *Bons offices que les deux vaisseaux se rendent de part et d'autre.* — *Mouillage dans le Port Cox.* — *La* Princesse Royale *met à l'ancre dans le Port Hanna.* — *Séjour de Wicananish à Clioquatt.* — *Nous y envoyons la chaloupe à deux fois différentes avec des présens.* — *Description de Clioquatt.* — *Occupations des naturels.* — *Agréables relations de trafic avec eux.* — *Nous envoyons une troisième fois la chaloupe à Wicananish pour prendre congé.* — *Message de la part de ce chef qui arrive ensuite à bord.* — *Son fils témoigne le desir de s'embarquer avec nous; nous le refusons.* — *Nous mettons à la voile, et jettons l'ancre de nouveau dans l'entrée du Roi George.* — *Arrivée de l'*Iphigénie. — *Conduite amicale de Tianna à notre égard.* — *Arrivée de Maquilla et*

1788. Août. *de Callicum ; relation qu'ils nous font de leur expédition.—Horreur de Tianna pour les mœurs des naturels de la côte d'Amérique.—Ces naturels, tous cannibales.—Les habitans des îles Sandwich n'ont point ces affreuses inclinations.*

A peine sortions-nous de l'embouchure de l'*entrée* qu'une brume épaisse se répandit autour de nous, et nous obligea de rester en panne. Dans la soirée, elle se dissipa, et nous apperçûmes la *Princesse Royale* à deux ou trois milles de nous, au vent du vaisseau. Dès qu'elle nous eut découvert, on tira de son bord un coup de canon sous le vent du vaisseau, et on hissa pavillon. Nous répondîmes à ce signal, et aussitôt elle arriva vent arrière, et l'on se parla d'un bord à l'autre.

Je fis mettre sur le champ la chaloupe en mer, et me rendis à bord de la *Princesse Royale*. Je ne connoissois pas personnellement le capitaine Duncan qui commandoit ce vaisseau. Mais j'avois été pleinement

nement instruit en Chine de l'objet et de l'étendue de son voyage, et j'éprouvois la plus vive impatience d'offrir, soit à lui, soit aux personnes qui composoient son petit équipage, tous les services dont ils pourroient avoir besoin, ou qu'il seroit en mon pouvoir de leur rendre. Je déclare que loin de m'arrêter à une aussi petite considération que celle de la rivalité d'intérêts, loin de sentir en moi le moindre éloignement, je ne fus alors animé d'autre desir que de celui de remplir le devoir que m'imposoit la qualité d'homme et d'Anglois. La *Princesse Royale* ne portoit pas tout-à-fait cinquante tonneaux. Elle ne contenoit que quinze hommes; et lorsqu'on sait que ce vaisseau avoit doublé le cap Horn, et traversé la vaste étendue des mers Pacifiques du Nord et du Sud, on peut se former une idée des maux que l'équipage a soufferts, ainsi que du courage infatigable et de l'habileté de l'officier chargé du commandement de ce vaisseau. Il y a, certes, toute raison de croire que ce petit vaisseau a plus travaillé pour le bénéfice de ses propriétaires, qu'aucun de ceux qui ont jamais fait voiles à la côte nord-ouest d'Amérique. 1788. Août.

1788. Août. Le capitaine Duncan et son équipage entier me reçurent sur le gaillard. Pendant qu'il me conduisoit à sa chambre, je ne pouvois m'empêcher de le regarder avec un œil de surprise mêlée de plaisir. La première question que me fit cet officier fut quel avoit été le sort du vaisseau le *Nootka*, au sujet duquel il me témoigna de vives inquiétudes (1). Il avoit entendu parler des divers accidens que ce vaisseau avoit essuyés, et me fit part de ses doutes sur l'authenticité de son voyage à la Chine. Je calmai ses craintes en l'assurant que je commandois moi-même le *Nootka* dans ce désastreux voyage dont l'idée seule réveilloit toute sa compassion, et j'ajoutai qu'il voyoit en moi un concurrent qui, comme lui, poursuivoit, mais sans une jalouse rivalité, les faveurs de la fortune. Son étonnement, en cette circonstance, surpassa tout ce qu'il pouvoit croire; et sachant ce que j'avois souffert dans mon premier

(1) On se souvient, sans doute, que le *Nootka* est le vaisseau sur lequel le capitaine *Meares* étoit parti du Bengale pour exécuter son premier voyage en 1786. *Note du Traducteur.*

voyage, il ne concevoit pas comment il étoit possible que je me fusse déterminé si promptement à me rembarquer pour aller courir de nouveaux périls sur la côte d'Amérique. 1788. Août.

Il y avoit près de vingt mois que la *Princesse Royale* étoit partie d'Angleterre. Ce vaisseau manquoit d'un grand nombre d'articles sans lesquels il est surprenant qu'il ait pu continuer son voyage. Quoiqu'épuisé de fatigues, dans un climat et par une saison dont la rigueur exigeoit le secours de cordiaux capables de ranimer la vigueur de ses matelots, il étoit réduit depuis longtemps à se passer de liqueurs, sa provision étant entiérement consommée. Nous nous trouvâmes très-heureux d'être en état de leur en fournir une petite quantité. Le capitaine Duncan nous offrit en retour et sans réserve tout ce qui pouvoit être à notre convenance parmi les articles qu'il avoit à bord (1).

(1) Lorsque je questionnai le capitaine Duncan sur l'état déplorable auquel il s'étoit vu réduit, il me dit qu'il avoit rencontré le capitaine Dixon, commandant du vaisseau la *Reine Charlotte*; et que, malgré que ce

1788. Août. Destinés, comme nous l'étions, à errer long-temps sur une côte inhabitée et placée à l'extrêmité du globe, exposés à mille périls divers et à toutes les horreurs d'une pareille situation, nous éprouvâmes, de part et d'autre, un même sentiment d'intérêt pour un sort qui nous étoit commun, et un même desir d'en adoucir les uns pour les autres l'extrême rigueur, du moins autant qu'il étoit en notre pouvoir.

Nous nous séparâmes alors. La *Princesse Royale* continua sa route vers le sud-sud-est, et nous poursuivîmes la nôtre le long de la côte. Ce vaisseau touchoit presqu'au terme de son voyage. Il se dirigeoit vers les *îles Sandwich* pour y prendre des rafraîchissemens, et delà, retourner en Chine

---

vaisseau retournât alors à la Chine, et fût abondamment fourni de toutes les provisions nécessaires, malgré qu'il appartînt aux mêmes propriétaires que la *Princesse Royale*, le prévoyant officier avoit jugé plus à propos d'emporter toutes ses provisions à la Chine que d'en accorder la moindre partie à ce dernier vaisseau, dont l'équipage auroit trouvé dans une pareille ressource un grand soulagement aux fatigues de son périlleux voyage.

Note de l'Auteur.

avec la riche cargaison de fourrures qu'il s'étoit procurée. 1788. Août.

Vers neuf heures du soir, le vent sauta à l'est-quart sud. Comme il nous devenoit ainsi très-contraire, nous fûmes obligés de virer vent devant et de porter en mer.

Ce ne fut que le 10 dans la matinée que nous arrivâmes par le travers du *Port Cox*. La *Princesse Royale* venoit d'y mouiller, peu d'heures auparavant, sur la barre d'un petit port où résidoit le chef Hanna notre ami. Au moment où nous passions, le capitaine Duncan nous envoya sa chaloupe pour savoir si nous desirions qu'il nous conduisît dans le havre. Mais comme nous nous proposions de mouiller dans le *Port Cox*, nous nous contentâmes de le remercier de ses bienveillantes attentions. Il voulut cependant que sa chaloupe nous accompagnât jusqu'au moment où nous mîmes à l'ancre dans l'intérieur du port, c'est-à-dire, vers les cinq heures du soir. Elle nous quitta alors pour retourner au vaisseau, et passa au travers des canaux qui se trouvent entre les îles et la pleine mer, à environ quinze milles de distance. Dimanche 10.

Les derniers vents d'est avoient forcé la

1788. Août. *Princesse Royale* de chercher un abri dans ce havre ; le projet du capitaine étoit aussi d'y faire de l'eau et de recueillir du bois, avant de quitter la côte d'Amérique.

A notre arrivée au *Port Cox*, nous trouvâmes que Wicananish étoit déjà parti pour aller prendre plus loin ses quartiers d'hiver, dans un lieu situé tout au haut du port, à trente ou quarante milles du vaisseau.

Lundi 11. Le 11, j'envoyai la chaloupe vers ce chef, avec des présens pour lui. Elle revint dans la soirée. Elle avoit rencontré Wicananish dans un petit village situé à-peu-près à vingt milles du vaisseau, et qui étoit comme son quartier de rafraîchissemens. Il fit aux gens de notre détachement l'accueil le plus distingué. En retour du présent qu'on lui avoit remis de ma part, il envoya à bord quarante peaux de loutres de la plus belle qualité, et s'empressa en outre de témoigner combien il desiroit que la chaloupe fût envoyée bientôt après au village où il devoit séjourner l'hiver, et où il se rendoit en ce moment.

Mardi 12. Le 12, quoique le temps fût assez incertain, je fis partir la chaloupe pour le lieu

de la résidence de Wicananish. On la remplit de divers articles de trafic et de quelques présens agréables, parmi lesquels on n'oublia pas de placer la chaudière de cuivre dont nous avions déjà parlé à ce chef, et que toute sa famille attendoit avec la plus vive impatience. 1788. Août.

La chaloupe ne fut de retour que le 14. Ce jour, l'officier nous donna les détails de son petit voyage, tels qu'on va les lire. Jeudi 14.

Le matin du 13, il arriva à Clioquatt, lieu de la résidence de Wicananish pendant l'hiver. Ce village consistoit, comme les autres petites villes, en plusieurs maisons semblables à celles dont nous avons déjà donné la description, mais construites plus commodément. On y remarquoit, plus que dans aucunes de celles que nous avions déjà vues, cette grossière magnificence dont ils les embellissent. Le village étoit très-grand et très-peuplé. La maison du chef avoit beaucoup plus d'étendue que celle qu'il occupoit dans le village situé près de la mer, lorsque nous visitâmes, pour la première fois, les terres de sa domination. Les habitans étoient tous occupés en ce moment à empaqueter du poisson dans des

1788. Août. nattes, à en serrer les laites dans des vessies, à couper des morceaux de baleine, à faire de l'huile de la graisse de ce poisson et à la verser dans des peaux de veau. Tous ces préparatifs leur étoient dictés par une sage prévoyance pour les besoins de l'hiver. La quantité considérable de provisions de tout genre que nos gens remarquèrent chez eux étoit sans doute un motif de croire qu'ils n'auroient point à redouter la famine dans la saison rigoureuse dont on approchoit alors.

L'hiver est, sur cette côte, le temps le plus heureux de l'année en ce qu'il favorise davantage leur sensualité, et leur offre des ressources à l'aide desquelles ils peuvent plus facilement pourvoir à leur subsistance. Ils n'ont d'autres soins, d'autre occupation que de pêcher les énormes baleines qui, à cette époque de l'année, semblent accourir par troupes dans ces mers pour procurer à ces peuples les moyens de bien traiter les chefs voisins qui viennent leur rendre visite.

Wicananish reçut nos présens avec toutes les marques de la plus vive satisfaction. Mais il honora la chaudière de cuivre d'une

attention plus particulière, et la porta lui-même, d'un air de triomphe, pour être placée parmi ses trésors. Il déclara, à plusieurs reprises, qu'aucune considération ne pourroit le déterminer désormais à se dessaisir d'un dépôt aussi précieux. Douze épées à poignées de cuivre composoient une partie des presens que nos gens étoient chargés d'offrir à ces naturels ; elles attirèrent tout à la fois leur reconnoissance et leur admiration. Nous avions fabriqué exprès plusieurs articles que nous savions être du goût de leurs femmes : aussi disputoient-elles les unes avec les autres d'égards et d'attentions pour nos compagnons. Nos relations de trafic avec les sujets de Wicananish devinrent alors plus avantageuses et plus agréables qu'elles ne l'avoient encore été jusqu'alors. Nous en reçûmes une provision considérable de fourrures ; la chaloupe revint chargée des heureux produits de son commerce pendant ce voyage, et l'équipage extrêmement satisfait de l'accueil que lui avoit fait Wicananish. 1788. Août.

Quoique nous eussions toute raison de nous féliciter du succès de nos opérations commerciales, nous nous déterminâmes à

1788. Août. envoyer à Wicananish une autre ambassade, qui, si elle n'étoit pas, pour le moment, une source de nouveaux avantages, auroit au moins pour effet de laisser dans le cœur du chef et parmi ses sujets des impressions avantageuses pour nous et des sentimens durables. En conséquence, dès

Lundi 18. le 18, j'envoyai la chaloupe au village pour prendre congé de Wicananish en notre nom, et (ce qui étoit beaucoup plus important) pour lui porter nos présens d'adieu. Nous voulûmes prouver, en cette occasion, combien notre amitié étoit désintéressée, en choisissant pour les leur envoyer, les divers articles qui pouvoient flatter davantage les goûts de ces naturels inconstans et légers. Nous y ajoutâmes aussi plusieurs habits garnis d'une quantité de boutons, et le couvercle d'un grand alambic de cuivre. J'ordonnai qu'on leur remît de notre part ce magnifique présent, et défendis expressément qu'on acceptât d'eux la moindre chose en retour.

La chaloupe revint dans la soirée du 19, après avoir exécuté ponctuellement mes ordres. Elle m'apporta de la part du chef un message par lequel il me prévenoit que

son intention étoit de se rendre au vaisseau le lendemain, et me témoignoit, en conséquence, desirer que nous différassions notre départ pour le recevoir à bord. 1788. Août.

En effet, le 20 même, nous eûmes la visite de Wicananish. Il étoit accompagné de son frère, de ses deux fils, de trois de ses femmes, et d'un grand nombre de naturels venus du village avec leur chef pour avoir une nouvelle occasion de trafiquer avec nous. Nous profitâmes de la circonstance pour nous procurer par eux une assez bonne provision de fourrures. De son côté, le chef nous offrit en présent plusieurs peaux de loutres de la plus riche espèce; et, quoique nous dussions croire avec fondement qu'il voudroit disputer avec nous de générosité en refusant, à notre exemple, ce que nous lui offririons en retour, il ne put se déterminer à renvoyer une paire de mousquetons et de la munition que nous lui donnâmes en grande quantité. Un pareil présent avoit pour lui quelque chose de trop attrayant pour qu'il écoutât, en ce moment, sa délicatesse ordinaire. Il le regardoit comme un trop utile moyen de Mercredi 20.

1788. Août. défense contre les insultes de son puissant voisin, le chef Tatootche, pour ne pas l'accepter avec autant de joie que de reconnoissance. Il nous demanda, du ton de la plus sincère sollicitude, combien il se passeroit de lunes avant que nous fussions de retour, et nous pria avec toutes les instances imaginables de préférer son port à tout autre.

Un de ses fils, jeune homme d'environ dix-neuf ans, témoigna un violent desir de partir avec nous. Mais nous jugeâmes prudent de ne pas déférer à cette demande. Nous nous rappellions tout ce que nous avions naguère éprouvé de tourmens et d'inquiétude en consentant à nous charger, même de l'aimable Tianna. Ce jeune homme étoit, par la figure et par la taille, le plus beau de tous les naturels que nous avions vus jusqu'alors sur la côte d'Amérique. Non-seulement il paroissoit rempli d'esprit et de vivacité, mais encore tout annonçoit en lui un caractère docile et les plus heureuses dispositions. Je ne doute pas que, s'il eût fait le voyage de la Chine, il n'en fût revenu beaucoup plus avancé

que Comekala, et bien plus capable que lui d'éclairer son pays et d'en devenir l'ornement. 1788. Août.

Wicananish et ses naturels nous quittèrent avec toutes les marques d'un véritable regret, et en nous réitérant leurs prières de ne pas tarder à revenir parmi eux. Après avoir fait nos adieux à ces naturels si bons et si généreux, nous remîmes à la voile dans la soirée du 20 ; et sans aucun événement remarquable, nous vînmes mouiller heureusement le 24 dans notre ancienne position de l'*entrée du Roi George*. Notre absence avoit duré si peu de temps que nous n'éprouvâmes au sujet de notre détachement resté à *Nootka*, rien de semblable à cette inquiétude qui nous avoit tourmentés si vivement lors de notre première séparation.

Les matelots bannis de l'équipage restèrent dans la triste situation où nous les avions laissés. Depuis le jour de leur fatal exil, la douleur, le désespoir et les remords étoient leur affreux partage. Au moins tout ce que nous vîmes fut-il très-propre à justifier cette opinion. Lorsque la *Felice* entra dans l'*anse des Amis*, nous remarquâmes

1788. Août. qu'ils la contemploient du rivage, et la vue du vaisseau nous parut ranimer un peu leurs esprits abattus.

Le temps approchoit où nous avions tout lieu d'espérer le retour de l'*Iphigénie*, d'après les instructions que j'avois données au capitaine Douglas au moment de notre séparation. Comme nous connoissions parfaitement tous les dangers que ce vaisseau auroit à surmonter, nous commencions à être tourmentés à son sujet de cette vive inquiétude que nous devions naturellement éprouver, lorsqu'un jour succédoit à l'autre sans que nous le vissions arriver. Nous promenions sans cesse des regards inquiets sur cette mer immense qui baigne la côte d'Amérique, pour tâcher d'y découvrir des voiles auxquelles nous pussions reconnoître que nos amis approchoient. Mais nous ne vîmes, pendant quelque temps, qu'une vaste étendue d'eau qu'aucun être vivant n'animoit par sa présence, si ce n'est, de temps à autre, quelque pêcheur de l'*entrée de Nootka*, seul dans son canot. C'est ainsi que, tantôt nous flattant de revoir bientôt nos chers compagnons, tantôt frémissant à l'idée de ne les revoir jamais, tristes

jouets, tour-à-tour, de l'espérance et de la crainte, nous passions le temps de notre travail: et, le soir, lorsque les occupations étoient finies, nous avions coutume de nous promener sur le rivage, derrière l'*anse des Amis*, et de nous communiquer, les uns aux autres, les diverses réflexions qui s'étoient présentées à nous dans le cours des travaux de la journée. 1788. Août.

Le 26, à notre promenade ordinaire du soir, comme chacun de nous faisoit part aux autres de ses pensées et de ses conjectures sur le sort de l'*Iphigénie*, nous apperçûmes tout-à-coup, non sans des transports de joie inexprimables, un navire qui tenoit le large. Tout nous portoit à croire que ce ne pouvoit être que le vaisseau si impatiemment attendu. Nous ne nous trompions point : c'étoit l'*Iphigénie;* et dès le 27, au matin, elle vint mouiller dans l'*anse des Amis*. Mercredi 27.

Un aussi heureux événement fut célébré, comme on peut le croire, par tout le vaisseau. Je donnai ordre sur le champ que les travaux fussent suspendus, afin que ce jour fût un jour de repos pour le corps comme il en étoit un de joie pour l'esprit. En un

1788. Août. mot, notre fête, en cette occasion, et sur une côte éloignée et affreuse par son aspect, se passa avec des transports de satisfaction qu'on n'a jamais connus dans les brillantes cérémonies des nations les plus policées. Le récit des dangers passés, les épanchemens d'une vive amitié dont il étoit enfin permis de se renouveller les témoignages, le succès qui avoit couronné nos périlleuses expéditions, la douce perspective de rentrer un jour dans nos foyers pour en recueillir les fruits, tels étoient les sujets de nos entretiens : les agrémens de la table et le plaisir d'être ensemble mettoient le comble au bonheur de ces délicieux instans.

Ce qui ajoutoit beaucoup à la satisfaction dont nous jouissions alors, c'étoit, comme on le concevra sans peine, de voir que l'équipage de l'*Iphigénie* avoit échappé tout entier aux malheurs qui le menaçoient, lorsque nous nous séparâmes de lui, et qu'au moment de notre réunion, toutes les personnes à bord de ce vaisseau étoient remplies de santé et de vigueur. La joie qu'éprouva Tianna en se retrouvant avec des

des amis qu'il n'avoit quittés qu'avec les signes de la plus vive douleur, devoit naturellement attendrir tous ceux qui étoient témoins de ses transports, et des effusions de sa reconnoissance. Mais il seroit impossible d'en faire passer le sentiment dans l'ame de ceux qui n'ont point lu sur son visage tout ce qui se passoit dans la sienne. Nous ne fûmes pas moins satisfaits nous-mêmes de ce que nos compagnons le ramenoient au milieu de nous, si heureusement rétabli d'une maladie qui nous avoit fait craindre de ne plus le revoir jamais. Il faut dire la vérité. Sa physionomie étoit tout-à-fait changée : il portoit toujours un bonnet de fourrures, et d'autres habillemens très-chauds dont il avoit pris le parti de se vêtir l'hiver, pendant que l'*Iphigénie* étoit dans l'*entrée du Prince Guillaume* et dans la *rivière de Cook*, de sorte que nous ne le reconnûmes pas dans le premier moment. Mais la vivacité de sa joie ne nous permit pas de rester long-temps dans l'incertitude. Au reste, quoiqu'elle fût accompagnée de plus de démonstrations que la nôtre, elle n'étoit pas plus sincère. Il est certain que ses manières agréables lui avoient tellement

1788. Août.

1788. Août. concilié tous les cœurs qu'il n'y avoit pas dans le vaisseau un seul matelot qui n'aimât Tianna autant que lui-même.

Nous avions cru d'abord que rien ne pourroit ajouter à son bonheur dès qu'il auroit revu ses bons amis. Mais nous fûmes bientôt persuadés que ses jouissances pouvoient augmenter encore. Car, lorsqu'il sut que nous nous proposions de partir sous très-peu de jours pour nous rendre aux *îles Sandwich*, les expressions de sa joie n'eurent plus de bornes. C'étoit un extravagant abandon, un excès, une véritable frénésie. Il s'écoula quelque temps avant que ses idées se calmassent assez pour qu'il pût goûter plus tranquillement le plaisir qui l'avoit ainsi transporté. Nous réservions le nouveau vaisseau pour le voyage aux *îles Sandwich*. Quand on le lui eut montré, et qu'on l'eut informé de sa destination, il le contempla avec autant d'attention et d'ardeur que si ses yeux eussent été jettés hors de leur orbite vers le vaisseau; et, jusqu'au moment où il fut lancé en mer, il ne cessa de rester auprès des charpentiers dont il examinoit toutes les opérations, et suivoit tous les travaux. Nous l'entretînmes dans

ces dispositions ; et l'on ne sauroit croire combien il s'instruisit de tous les détails de la profession du charpentier pendant le court espace de temps que nous passâmes dans l'*entrée du Roi George*. 1788. Août.

Le 27, tandis que nous étions occupés à visiter le village, Maquilla et Callicum revinrent de leur expédition guerrière. En entrant dans le *canal*, leur petite armée jetta le cri de la victoire. Il falloit effectivement qu'ils eussent obtenu quelques succès : car ils rapportoient dans leurs canots plusieurs corbeilles qu'ils ne voulurent point ouvrir en notre présence ; ce qui nous fit soupçonner, comme nous en acquîmes depuis la certitude par l'aveu même de Callicum, qu'elles renfermoient les têtes des ennemis qu'ils avoient tués dans le combat. On en comptoit trente. Mais les chefs de *Nootka* ne remportèrent pas cet avantage sans avoir aussi à regretter des guerriers.

Ils nous rendirent alors les armes qu'ils avoient reçues de nous ; quant à la munition, elle étoit entiérement consommée. Nous nous apperçûmes en effet qu'ils avoient fait feu plusieurs fois avec leurs mousquets ; et Callicum nous assura qu'ils

1788. Août. venoient de tirer une vengeance éclatante des actes d'hostilités exercés contr'eux par leurs ennemis, et que, de plus, ils avoient conquis un riche butin de peaux de loutres de mer dont ils s'étoient tous empressés de se faire une parure.

Le chef de l'*île Sandwich* ne témoigna pas, comme nous nous y étions d'abord attendus, la moindre surprise à la vue de Maquilla et de son armée. Comme l'*Iphigénie* avoit eu de fréquentes communications avec les naturels qui habitent le long de la côte depuis la *rivière de Cook* jusqu'à l'*entrée du Roi George*, ni eux ni leurs mœurs barbares ne pouvoient être quelque chose de nouveau pour Tianna qui n'avoit jamais eu pour eux une grande considération. En effet, lorsque ce chef, avec ses formes vraiment colossales, se tenoit près de Maquilla qui étoit de petite taille, on remarquoit entr'eux une différence qui devoit, non-seulement frapper tous ceux qui les voyoient ensemble, mais encore faire naître dans le cœur de l'un des mouvemens d'orgueil, et dans celui de l'autre des sentimens de jalousie, dont l'opposition ne permettoit pas qu'il existât jamais entr'eux une

amitié sincère. Tianna et Comekala se connoissoient depuis long-temps, mais ils n'en étoient pas pour cela meilleurs amis. Le premier faisoit très-peu de cas de l'autre ; aussi l'entrevue qui avoit lieu alors nous parut-elle ne pas causer une grande joie ni à l'un ni à l'autre. Lors de son premier départ d'Amérique, Comekala avoit été aux *îles Sandwich*. Le vaisseau s'y étoit arrêté pour prendre des provisions fraîches. Ce chef avoit donc été en état, à son retour, de rendre compte à Maquilla, non-seulement de Tianna, mais encore du pays d'où il venoit, et il est probable qu'il ne s'étoit expliqué ni sur l'un ni sur l'autre d'une manière avantageuse. Quoi qu'il en soit, Tianna avoit en exécration les affreux usages des naturels de *Nootka* : il ne pouvoit songer à leurs inclinations cannibales, sans exprimer en même temps tout ce qu'elles lui inspiroient de répugnance et d'horreur. 1788. Août.

Il est certain qu'on ne peut pas établir de comparaison entre les habitans des *îles Sandwich* et leurs mœurs, et les naturels parmi lesquels nous nous trouvions alors, non plus qu'avec aucun autre peuple du continent d'Amérique. Les premiers ont une grande

1788. Août. supériorité sur tous les autres en ce qui concerne ce que nous appellons les ressources industrielles. Ils sont aussi beaucoup plus voisins de la civilisation. Ils s'observent particuliérement sur un point qui distingue bien la vie policée de la vie sauvage, savoir la propreté. Ce n'est pas seulement dans la manière d'arranger les mets dont ils font leur nourriture qu'on remarque cet heureux goût : on le découvre encore dans l'intérieur de leurs maisons, et dans le soin qu'ils ont de leurs personnes. Les naturels de la côte nord-ouest d'Amérique sont, au contraire, si sales qu'ils ne le cèdent en rien, sur cet article, aux animaux les plus dégoûtans, et que nous devons épargner ici au lecteur toute description dont ils seroient l'objet. En effet, outre que leurs alimens sont déjà peu propres à flatter la sensualité, la manière dont ils les mangent, ou plutôt dont ils les dévorent, ajoute encore à l'extrême dégoût que leur vue inspire. Au reste, n'y eût-il pas d'autre motif de leur assigner une place bien au dessous des compatriotes de Tianna, leur *cannibalisme* seul les tient à une énorme distance du rang qu'occupent ces derniers parmi les

hommes. Je me garderai de passer ici sous silence la déclaration solemnelle qui m'a souvent été faite par ce chef, savoir, que les naturels des *îles Sandwich* ont la plus grande horreur pour le *cannibalisme*. Ils peuvent avoir immolé quelquefois des victimes humaines sur les autels de leur Divinité; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils n'ont jamais songé à satisfaire leur sensualité par de pareils sacrifices. Oui, je crois fermement, et j'aime à me flatter que ce ne sera pas une vaine espérance, qu'on parviendra à faire abandonner à ces naturels leurs barbares usages, même dans leurs actes de religion, et que nous compterons quelque jour au rang des sujets civilisés de l'Empire Britannique, près d'un million d'hommes qui habitent les *îles Sandwich*.

1788. Août.

1788.
Août.

CHAPITRE XX.

*L'équipage de l'*Iphigénie *travaille au nouveau vaisseau. —Arrangemens pris relativement aux vaisseaux.—Les naturels se disposent à se retirer dans leurs quartiers d'hiver. — Mesures relatives à nos bannis : nous consentons à les recevoir de nouveau à bord; quelles sont les conditions.—Maquilla et Callicum nous rendent une visite avant leur départ. — Présens que nous faisons à ces chefs. — Intelligence du dernier. — Ingratitude de Comekala.—Nous appercevons un vaisseau dans la haute mer. — La chaloupe est envoyée à son secours. — Le* Washington *arrive dans l'entrée. — Détails de son voyage, etc. — Le nouveau vaisseau reçoit un nom, et est lancé à la mer. — Choix de personnes destinées à en former l'équipage. —Ordres donnés au capitaine de l'*Iphigénie. — *Tianna se rembarque à bord de ce vaisseau. —Le contre-maître dis-*

gracié se sauve.—Il est secouru par le maître du Washington. *— Nous quittons l'entrée du Roi George pour gagner les îles Sandwich.* 1788. Août.

L'arrivée de l'*Iphigénie* eut pour effet, non-seulement de ranimer notre courage et de nous donner, pour ainsi dire, une nouvelle vie, mais encore de nous déterminer à reprendre nos travaux avec plus de vigueur que jamais. Nous formâmes donc un fort détachement, et rien ne nous empêcha plus de croire que le vaisseau pourroit être lancé à la mer vers le temps où nous nous l'étions proposé.

Le voyage de l'*Iphigénie* avoit beaucoup contribué à augmenter l'espoir flatteur que nous avions conçu de rendre la côte nord-ouest d'Amérique un poste très-important pour le commerce. Ce vaisseau avoit fait voiles tout le long de la côte d'Amérique depuis la *rivière de Cook* jusqu'à l'*entrée du Roi George*, et rapportoit les preuves les plus incontestables de l'existence du grand Archipel du Nord. Mais je crois avoir

1788. Août. pleinement satisfait la curiosité du lecteur sur cet objet si nouveau, et d'un intérêt si général, dans le mémoire qui sert comme d'introduction à ces Voyages.

Les ouvriers de l'*Iphigénie* furent employés sur le champ à aider ceux de la *Felice* dans la continuation des travaux qui avoient pour objet l'achèvement du vaisseau. Ils ne purent se défendre d'un mouvement de jalousie en voyant l'ouvrage que nous avions fait. Ils n'en conçurent que plus d'émulation et d'ardeur pour participer à l'honneur d'y avoir contribué, de manière que tout nous laissa présumer que notre arsenal de marine ne tarderoit pas à être complet. Les matelots ne restoient pas non plus dans l'inaction. Quelques-uns se joignirent aux cordiers ; d'autres allèrent grossir le détachement chargé de couper des esparres pour les besoins du moment, et sur-tout de tailler un mât de misaine pour la *Felice* qui, comme je l'ai rapporté plus haut, avoit eu le sien brisé, peu de temps après notre départ de *Samboingan*.

L'époque approchoit où nous devions nous éloigner de la côte d'Amérique ; et il

nous restoit assez de besogne pour remplir l'intervalle. 1788. Août.

Non-seulement il nous falloit lancer à la mer le nouveau vaisseau, l'armer et l'équiper pour un voyage de près de quinze cents lieues ; nous avions aussi les deux vaisseaux à réparer de manière qu'ils pussent remettre en mer ; et si l'on considère avec notre situation la nature des ressources qui nous restoient, on conviendra sans doute que nous n'eûmes pas de légères difficultés à vaincre, et que ceux qui les ont surmontées méritent au moins les éloges dus à la plus active industrie et à la plus courageuse persévérance.

On eut bientôt complété un assortiment de voiles neuves pour le vaisseau qui étoit sur le chantier. Il devoit être gréé comme une goëlette, ce qui ne demanda pas autant de temps : mais, à l'exception des voiles destinées à le défendre contre la violence des ouragans, ce fut tout ce que nous pûmes faire pour lui dans ce genre de manœuvres.

Lorsque nous nous vîmes si heureusement avancés dans nos préparatifs pour les nouveaux voyages que nous étions sur le point

1788. Août. de faire, nous songeâmes sérieusement à nous occuper des diverses réparations qu'exigeoient les deux autres vaisseaux, non-seulement pour la saison actuelle, mais encore pour l'année suivante. Nous avions amassé une riche cargaison de fourrures; il étoit de notre intérêt de la transporter le plus expéditivement possible à la place de commerce à laquelle nous la destinions. Il fut donc résolu que dès l'instant où le nouveau vaisseau seroit lancé à la mer, la *Felice* gagneroit directement la Chine, et que l'*Iphigénie* resteroit avec la goëlette, pour suivre l'objet principal de nos travaux communs, c'est-à-dire, les opérations de commerce.

Les choses ainsi réglées, tous les efforts se réunirent pour mettre la *Felice* en état de partir. A cet effet, les voiliers commencèrent à travailler à ses manœuvres, et les maîtres-calfats s'appliquèrent à réparer les œuvres mortes qui, ainsi que les préceintes, exposoient beaucoup le vaisseau à faire des voies d'eau. Comme il étoit plus que probable que nous arriverions dans les mers de Chine à l'époque de l'année où les tempêtes y exercent le plus souvent leurs

ravages, nous apportâmes tous nos soins à faire les provisions nécessaires, aussi bien qu'à pourvoir à tous les besoins du voyage. Enfin, nous nous livrâmes à cette importante occupation avec une telle activité que, dès le 4 septembre, le vaisseau se trouva en état de mettre à la voile ; le mât de misaine de l'avant étoit parfaitement assuré, et nous avions du bois et de l'eau en très-grande quantité. 1788. Septembr. Jeudi 4.

Les naturels commençoient, dès cette époque, à faire leurs préparatifs pour quitter le lieu de leur résidence actuelle, et se rendre dans la partie plus intérieure de l'*entrée*. Chaque jour, nous en voyions quelques-uns d'eux s'embarquer de la manière que nous avons rapportée dans un des chapitres précédens. Le 7, Maquilla et Callicum nous rendirent une visite pour nous informer *officiellement* que, sous peu de jours, ils partiroient avec tous leurs naturels pour aller gagner leurs quartiers d'hiver à environ trente milles du vaisseau, et à-peu-près à la même distance de la mer. Dimanche 7.

Dès que nous eûmes reçu cet avis, nous regardâmes comme un devoir pour nous de prendre des mesures relativement à nos

1788. Septembr. bannis. Les maux qu'ils enduroient depuis leur exil, nous inspirèrent la plus vive compassion. Le repentir sincère que nous remarquâmes dans leurs prières, la promesse qu'ils nous firent, en implorant notre indulgence, de se mieux comporter et d'être plus fidèles à l'avenir, ne restèrent point sans effet. Mais il nous importoit d'agir, en cette occasion, avec toute la prudence et toute la réflexion dont nous étions capables. Avant de prendre un parti définitif, il falloit examiner mûrement quelle conduite j'avois à tenir dans une crise où le sentiment de la commisération naturelle se trouvoit balancé par le devoir de ma place. Abandonner ces malheureux en partant, c'étoit un acte de rigueur qu'on pouvoit regarder comme une véritable cruauté exercée envers eux : d'un autre côté, reprendre à bord des hommes dont l'esprit entreprenant et porté à la révolte pouvoit, pour ne rien dire de plus, retarder notre voyage, si même ils n'en dérangeoient pas entiérement le cours, c'étoit un parti qui pouvoit nous devenir funeste à nous-mêmes.

Il est vrai qu'ils avoient expié par de cruelles souffrances leur conduite passée.

Lorsqu'ils furent mandés pour entendre notre dernière détermination à leur égard, la pâleur de leurs visages, leurs yeux baissés, l'humble aveu qu'ils firent de leurs fautes dans les termes de la plus entière soumission et du plus vif repentir, nous désarmèrent sur le champ et éteignirent toute espèce de ressentiment. Ils furent donc reçus sur le vaisseau : mais je leur imposai pour peine la confiscation des gages qui leur étoient déjà dus pour neuf mois de services, et les prévins que désormais leur paie seroit proportionnée à la conduite qu'ils tiendroient à bord. Ils acceptèrent avec joie ces conditions, et rejoignirent enfin leurs camarades, après un intervalle de temps pendant lequel ils n'avoient éprouvé qu'un chagrin amer et les plus douloureux regrets. En les privant des gages qui leur étoient dus au moment où ils avoient conçu le perfide dessein de se rendre maîtres du vaisseau, je ne faisois qu'exercer un acte de la plus stricte justice. Car, sans considérer l'atrocité de leur projet et les affreuses conséquences qui seroient résultées de son exécution, ils avoient empêché que nous ne missions à la voile pour aller continuer les

1788. Septembr.

1788. Septembr. recherches et les opérations dont nous étions chargés par nos commettans. Ce retard seul avoit été cause d'une perte réelle, et suffisoit pour justifier une mesure par l'effet de laquelle ils se trouvoient souffrir eux-mêmes de cette perte qu'ils avoient occasionnée.

Je dois dire, au reste, qu'à notre arrivée à la Chine, tout ce qui leur avoit été retenu de gages, leur fut rendu, graces à la générosité des propriétaires du vaisseau qui n'écoutèrent, en cette circonstance, que les sentimens de la commisération et de l'humanité.

Après tout, nous ne pouvions prendre trop de précautions en nous déterminant à recevoir de nouveau parmi nous ces hommes vraiment dangereux. Ce fut avec une satisfaction mêlée de crainte que nous suivîmes l'inclination qui nous portoit à la clémence ; et dans l'intention de diminuer pour eux, autant qu'il seroit possible, les moyens de faire du mal, nous les répartîmes dans les deux équipages. Au moins, étoit-ce leur rendre plus difficiles et plus rares les occasions de communiquer ensemble. Le contre-maître, dont la conduite avoit été précédem-

précédée par des preuves de désobéissance multipliées, et qu'on pouvoit regarder comme le chef de la révolte, fut excepté de l'amnistie générale. Dans tous les cas, nous crûmes nécessaire d'en faire un exemple. Ce qui nous décida d'autant plus à cette sévérité à son égard, fut qu'on ne tarda pas à se convaincre qu'il avoit ajouté le vol à ses autres excès. On le laissa donc enfermé dans la maison construite sur le rivage. 1788. Septembre.

C'est ainsi que se termina cette désagréable affaire. Mais, si nous n'avions pas eu le bonheur de découvrir à temps le fatal complot; en un mot, si nous nous fussions trouvés assez loin du vaisseau pour ne pas entendre le premier cri d'alarme qui fut jetté en cette occasion, les suites de cette sédition seroient non-seulement devenues désastreuses pour le voyage, mais encore nous auroient peut-être entraînés nous-mêmes dans les derniers malheurs.

Maquilla et Callicum vinrent alors prendre congé de nous. Ils étoient sur le point de partir pour aller gagner leurs quartiers d'hiver. Ils nous renouvellèrent, en cette occasion, dans les termes les plus affec-

1788. Septembr. tueux, et avec les démonstrations les plus expressives, l'assurance de leur amitié. Ils savoient que nous ne devions pas tarder à quitter la côte, et nous témoignèrent désirer avec beaucoup d'ardeur notre prompt retour. Maquilla nous conjura avec des instances réitérées d'envoyer vers lui toutes les fois que nous voudrions remettre en mer le *petit mamatlee*, c'est-à-dire, le vaisseau, promettant de venir lui-même avec ses naturels nous donner tous les secours qui pourroient nous être nécessaires. Il est certain que, depuis long-temps, ils s'occupoient à l'avance des obstacles et des peines que nous éprouverions pour *pousser*, selon leur expression, *le vaisseau dans la mer*, lorsqu'il seroit complétement achevé. Ces deux chefs avoient suivi, avec la plus grande attention, les progrès de la construction depuis les premiers travaux jusqu'à ce moment où elle étoit à la veille d'être terminée. Mais ils n'y comprirent rien, et ne donnèrent aucune preuve de cette intelligence qui croissoit, pour ainsi dire, et se développoit de jour en jour dans l'esprit de Tianna.

Quelque confiance que nous eussions dans

la fidélité de ces chefs, et dans la sincérité des sentimens qu'ils nous avoient témoignés jusqu'alors, comme c'étoit à nos présens que nous étions redevables des premières marques d'amitié que nous avions reçues d'eux, nous pensâmes que, pour nous en assurer la continuation, il seroit prudent de recourir à ces mêmes moyens dont la puissance nous étoit connue. Le soin de nos intérêts pour l'avenir l'exigeoit ainsi. Nous offrîmes donc à Maquilla, un mousquet avec une petite provision de munition et quelques couvertures. Callicum ne nous quitta pas non plus sans emporter de même des gages certains de notre affection. 1788. September.

Nous fîmes entendre à ces chefs dans combien de lunes nous serions de retour parmi eux. Nous leur annonçâmes que nous amènerions avec nous quelques autres de nos compatriotes; qu'alors nous bâtirions un plus grand nombre de maisons, et que nous tâcherions de familiariser nos bons amis de *Nootka* avec nos mœurs et notre manière de vivre. Cette promesse parut leur causer la plus vive satisfaction; et non-seulement ils s'engagèrent à nous apporter à notre retour une grande quantité de four-

1788. Septembr. rures, mais encore Maquilla crut devoir, dès l'instant même, nous rendre hommage, comme à ses *seigneurs* et *souverains*. Il ôta son bonnet de plumes, et le posa sur ma tête. Il m'affubla ensuite de sa robe de peaux de loutres, et ainsi décoré, il me fit asseoir sur un de ses coffres rempli d'ossemens humains. Quant à lui, il se plaça à terre. Son exemple fut suivi par tous les naturels qui étoient présens ; et ils commencèrent alors à chanter une de ces romances plaintives dont j'ai déjà parlé comme ayant fait la plus grande impression sur nous par les effets agréables qui résultoient de leur musique. Telles furent les cérémonies par lesquelles il se plut à reconnoître, en présence de ses sujets, notre supériorité sur lui. Je pris alors congé d'eux une seconde fois, et retournai à bord, revêtu de tout l'attirail de la royauté, et investi de la suprême puissance. A peine venions-nous de quitter ce chef que Callicum accourut vers nous pour nous expliquer en détail les diverses commissions dont il avoit à nous charger, et pour renouveller ses derniers adieux à tout l'équipage. Cet homme généreux avoit quelque chose de si aimable

et de si intéressant que je voulus rester avec lui jusqu'au dernier moment. Je ne puis m'empêcher de rendre compte de tout ce qui se passa dans cette entrevue définitive, quelque minutieux qu'en puisse paroître le détail. Il nous fit l'énumération d'une longue liste d'articles qu'il desiroit que nous lui apportassions à notre retour. J'en pris la note par écrit, ce qui lui fut infiniment agréable. Les objets qu'il nous demanda par dessus tout furent des bas, des souliers, un chapeau et d'autres parties de notre habillement ; et lorsque je lui eus donné l'assurance que tous ses vœux seroient satisfaits au-delà même de son espérance, il partit, après m'avoir passé ses bras autour du cou, et m'avoir donné le baiser le plus affectueux. Ce tendre mouvement d'amitié, je le sentis vivement alors, que j'espérois le revoir un jour : je le sens encore aujourd'hui, et je sais cependant, hélas ! que je ne le reverrai plus !

1788. September.

Le pauvre Callicum m'avoit fait connoître particuliérement en nous quittant, comme dans beaucoup d'autres occasions précédentes, les divers articles qui lui feroient plaisir. Je trouvai depuis que tous les na-

1788. Septembr. turels du village avoient chargé, plus ou moins, les journaux de nos gens, tant officiers que matelots, de leurs différentes commissions. Les *dames* de *Nootka* ne négligèrent pas non plus de réclamer notre souvenir pour elles. Et je m'empresse de déclarer ici avec un plaisir mêlé toutefois, je dois l'avouer, d'un sentiment pénible, que, de notre côté, toutes leurs commissions furent le plus fidélement exécutées. Nous avions confié ces divers objets à l'*Argonaute*, ainsi que plusieurs présens pour Maquilla, Callicum, Wicananish, et pour d'autres chefs résidant au midi de l'*entrée du Roi George*, tous de notre connoissance; enfin, pour ceux qui habitent au nord de cette même *entrée*, et chez lesquels l'*Iphigénie* avoit pénétré. Tout ce trésor avoit été choisi et arrangé avec la plus grande attention : nous nous étions fait un plaisir de satisfaire à leurs fantaisies comme de pourvoir à tous leurs besoins. Le vaisseau fut pris par les Espagnols.

La barbare férocité de l'officier espagnol doit faire frémir tout Anglois. Plus que tout autre, je suis pénétré de l'horreur qu'elle inspire. On croiroit peut-être que mon

intention est d'en affoiblir le sentiment si je parlois ici du chagrin, bien moins douloureux sans doute, que j'éprouvai en songeant que Maquilla et Callicum ne verroient point leur innocente vanité satisfaite par la possession des habillemens que nous leur avions préparés; et que les coffres de Wicananish ne seroient point remplis de ces vases que nous nous étions procurés, avec beaucoup de peine, exprès pour l'enrichir. J'épargnerai donc au lecteur l'énumération des articles qui composoient la cargaison curieuse destinée à nos amis de *Nootka*, et dont le commandant du vaisseau espagnol priva ces pauvres naturels en nous les enlevant. Je ne parlerai pas de la quantité de méchans habits que nous avions ramassés à la Chine, et qu'on avoit chargés de boutons pour contenter leur goût bizarre : je dirai seulement que les Espagnols s'en emparèrent avec autant d'avidité que s'ils eussent eu besoin de cette garde-robe destinée aux peuples sauvages de *Nootka*, pour en revêtir des hommes plus sauvages encore. 1788. Septembr.

Comekala dont je n'avois jamais eu une idée très-avantageuse, et qui, malgré la générosité de mes procédés à son égard,

1788. Septembr. m'avoit prouvé, plus d'une fois, la fausseté de son caractère pendant son séjour à la Chine, dans son voyage de la Chine à *Nootka*, et encore après son retour, nous confirma dans l'opinion que nous avions de son ingratitude, en quittant l'*entrée* sans nous donner une seule marque d'attention ou d'amitié. Aussi perdit-il, comme il le méritoit, le présent qui lui étoit réservé, et le laissâmes-nous partir sans lui envoyer le moindre gage de notre souvenir.

Mercredi 17. Nous continuâmes nos opérations sans aucun événement remarquable jusqu'au 17 septembre. Ce jour, nous vîmes un vaisseau dans la haute mer. Nous en fûmes très-surpris, et commençâmes à craindre que ce ne fût la *Princesse Royale* qui, ayant essuyé quelqu'accident, se seroit vue forcée de revenir vers nous. Nous envoyâmes sur le champ la chaloupe à son secours ; mais, au lieu du vaisseau que nous attendions, elle amena avec elle dans l'*entrée* un sloup, nommé le *Washington*, du poids d'environ cent tonneaux, venant de Boston dans la Nouvelle-Angleterre.

M. Grey, maître de ce bâtiment, nous apprit qu'il étoit parti, dans le mois d'août

1787, de conserve avec la *Columbia*, vaisseau du poids de trois cents tonneaux ; que les deux vaisseaux avoient été équipés par les ordres du Congrès pour aller examiner la côte d'Amérique, et ouvrir un commerce de fourrures entre la Nouvelle-Angleterre et cette partie du continent d'Amérique ; que l'objet de ce voyage étoit d'approvisionner ceux des vaisseaux du Congrès qui alloient en Chine d'un fonds de pelleteries qui pût leur assurer les moyens de revenir en Amérique avec des thés et des marchandises de la Chine. Le *Washington* et la *Columbia* avoient été séparés l'un de l'autre par un violent coup de vent vers les 59 degrés de latitude sud, et ne s'étoient pas du tout revus depuis le moment de leur séparation. Mais comme l'*entrée du Roi George* étoit le point de rendez-vous dont ils étoient convenus, on pouvoit attendre de jour en jour que la *Columbia* viendroit rejoindre le *Washington* à *Nootka*, si toutefois ce vaisseau n'avoit pas éprouvé quelque malheur. 1788. Septembr.

M. Grey nous informa de plus qu'il avoit relâché dans un port sur la côte de la *Nouvelle-Albion ;* qu'ayant gagné la terre, il

1788. Septembr. s'étoit vu en danger de périr sur la barre. Ce n'est pas tout : les naturels l'avoient attaqué ; il avoit eu un homme tué, et un de ses officiers blessé, et se regardoit lui-même comme très-heureux d'avoir échappé. Ce port ne pouvoit contenir que des vaisseaux d'une largeur médiocre. Il est probablement situé près du cap auquel nous avions donné le nom de cap *Look Out.*

Le maître du *Washington* fut très-surpris de voir un vaisseau sur le chantier, et même d'en avoir trouvé un dans cette *entrée ;* car il soupçonnoit tout au plus qu'on eût jamais fait quelques expéditions commerciales dans cette partie de l'Amérique. Il nous parut persuadé que ses compatriotes de la Nouvelle-Angleterre pouvoient se promettre, plus que tout autre peuple, les plus grands avantages, cette route une fois ouverte au trafic. Nous le vîmes occupé de plusieurs grands projets dans lesquels nous comprîmes bien qu'il étoit soutenu par le Congrès des Etats-Unis. Comme ces entreprises ne nous regardoient en aucune manière, nous nous dispensâmes de lui en dire notre opinion, et traitâmes M. Grey et son équipage avec toutes sortes d'égards et d'attentions.

Le 20, à midi, nous vîmes enfin le moment que nous avions attendu avec tant d'impatience et d'inquiétudes. Nous jouîmes d'une satisfaction que nous pouvions regarder comme achetée par des peines et des fatigues inexprimables. Le vaisseau étoit prêt à quitter le chantier ; et pour célébrer cet heureux succès avec toute la solemnité convenable, nous voulûmes employer, autant qu'il dépendroit de nous, les cérémonies usitées en pareille circonstance. Aussitôt que la marée fut montée au degré de hauteur nécessaire, on déploya pavillon anglois, tant à terre, sur le haut de la maison, qu'à bord du nouveau vaisseau, qui, à l'instant convenu, reçut le nom de la *Côte Nord-Ouest d'Amérique*, comme étant le premier navire qui eût jamais été construit et lancé dans cette partie du globe (1).

1788. Septembr. Samedi 20.

(1) Cette seule circonstance des voyages du capitaine *J. Meares* appelle sur ce navigateur l'admiration des contemporains et de la postérité. Le courage opiniâtre avec lequel il poursuivit son entreprise dans des climats où les dangers l'environnoient de toutes parts, suffit pour justifier l'éloge que j'ai cru devoir faire de lui dans la préface de cette traduction.

Note du Traducteur.

1788, Septembr. Ce moment étoit desiré depuis long-temps. Dans la situation où nous nous trouvions, chacun de nous l'avoit regardé comme l'objet de ses plus chères espérances. Maquilla, Callicum, et un grand nombre de leurs sujets qui avoient entendu dire qu'on alloit lancer le vaisseau à la mer, étoient venus pour être témoins de ce spectacle. Les charpentiers chinois ne comprenoient pas très bien la dernière opération d'une besogne à laquelle ils avoient été eux-mêmes employés d'une manière très-particulière. Je n'oublierai pas non plus de dire que le chef des *îles Sandwich*, qui avoit pris la résolution de descendre à bord du vaisseau dès qu'il auroit été lancé à la mer, voyoit approcher ce moment avec toute l'impatience imaginable. Cette pensée l'absorboit tout entier. Il n'étoit pas moins intéressant d'observer les naturels d'Amérique, sans cesse présens aux diverses cérémonies de l'opération importante dont je donne ici les détails. J'ose croire qu'en réfléchissant aux travaux sans nombre qu'avoit exigés la construction du vaisseau, à l'ensemble de la scène qui nous environnoit, aux étranges spectateurs qui atten-

doient le dénouement, enfin, aux avantages commerciaux qui devoient résulter de cette entreprise, et aux idées de civilisation qu'elle pouvoit faire germer parmi ces peuples, le philosophe et le politique ne la considéreront pas comme une circonstance ordinaire et peu digne de leurs méditations. 1788. Septembre.

Notre attente ne fut pas de longue durée. Au premier coup de canon, le vaisseau s'élança comme une balle. Il est certain qu'il s'éloigna de la côte avec une telle légéreté que nous vîmes l'instant où il alloit sortir du port. La raison en est que n'étant pas très-familiers avec cette opération, nous avions oublié d'attacher à bord une ancre et un cable pour le retenir, ainsi qu'il est d'usage en pareille occasion. Mais les chaloupes eurent bientôt réussi à le remorquer dans l'endroit désigné; et en peu de temps, la *Côte Nord-Ouest d'Amérique* eut mis à l'ancre près de la *Felice* et de l'*Iphigénie*.

Tianna se trouvoit à bord du vaisseau à l'instant où il fut lancé; et non-seulement il fut témoin de l'opération, mais on peut dire qu'elle fit sur lui une impression aussi

1788. Septembr. forte que si elle eût été l'effet de l'enchantement. Il ne se lassoit pas de manifester sa surprise, en faisant des cabrioles, en frappant dans ses mains, en criant de toutes ses forces *Myty*, *Myty*, mot le plus expressif dans la langue des *îles Sandwich* pour rendre tout à la fois l'admiration, l'approbation et la joie. Les charpentiers chinois n'ayant jamais rien vu de semblable, n'éprouvoient pas un moindre étonnement. Enfin, les naturels de l'*entrée* qui assistoient à la cérémonie avoient été comme saisis de cette suite d'opérations dont la plus simple surpassoit de beaucoup leur intelligence. Pour tout dire en un mot, cette circonstance eut pour effet d'augmenter encore l'opinion avantageuse qu'ils avoient déjà de nous, et de leur donner des idées plus exactes et plus claires de la supériorité de l'homme civilisé sur le sauvage, que celles qu'ils s'étoient formées jusqu'alors.

Je choisis sur le champ dans la *Felice* et dans l'*Iphigénie*, un commandant, des officiers et des hommes pour compléter l'équipage de la *Côte Nord-Ouest d'Amérique*; et chacun des vaisseaux envoya à

terre suivant ses moyens une certaine quantité de provisions de tout genre pour mettre ce navire en état de partir. 1788. Septembr.

La profession que j'avois embrassée exigeoit autant de persévérance que de courage ; et ici, j'ose espérer qu'on ne me reprochera pas d'être entré dans une digression déplacée, si j'exprime toute ma reconnoissance pour les exemples que j'ai eu le bonheur d'avoir sous les yeux de l'autre côté du continent où une audace infatigable et des talens consommés ont adouci jusqu'à un certain point pour nous le chagrin d'une guerre malheureuse. On doit tout l'honneur des campagnes faites dans le Canada à la bonne conduite tenue dans les divers combats qui se sont livrés sur les lacs de cette partie de l'Amérique septentrionale ; et je dois me féliciter d'avoir, bien jeune encore, été exercé en pareille école à tous les travaux comme à tous les dangers de la vie des marins, et de m'y être pénétré de bonne heure de cette vérité, qu'on ne parvient à vaincre les obstacles qu'en réunissant aux connoissances du métier une constance invincible et le plus grand sang-froid. Oui, je suis prêt à

1788. Septembr. déclarer que si j'ai fait preuve de quelqu'habileté dans ma profession, si j'ai supporté avec patience les traverses d'une vie pénible et sans cesse agitée ; enfin, si j'ai conservé quelque courage au milieu des situations les plus critiques, soit dans ce dernier voyage, soit dans tout autre, je le dois à la sévérité de discipline qui résultoit nécessairement des actions continuelles, des hasards et des crises de tout genre inséparables du service que j'avois embrassé. Le peu d'expérience que j'ai acquis m'a convaincu que les périls et les obstacles forment la meilleure école pour l'homme de mer, et que celui qui a été employé de manière à tout connoître, qui s'est trouvé assez dépourvu de tout pour ne mépriser aucune ressource, sera infailliblement un homme utile à son pays.

Le 24, la *Felice* étant en état de mettre à la voile, je donnai au capitaine Douglas, pour le diriger dans la marche qu'il devoit tenir désormais, les ordres et instructions qu'on trouvera dans le n°. V de l'appendice (1). Je lui confiai de plus le comman-

(1) Voyez ce même numéro à la fin du volume.

dement

dement de la *Côte Nord-Ouest d'Amérique*, et Tianna s'embarqua pour la seconde fois à bord de l'*Iphigénie* qui devoit le conduire aux *îles Sandwich*. 1788. September.

Nous préférâmes cet arrangement après quelques instans de délibération. Car je desirois d'abord très-vivement ramener moi-même cet aimable chef dans son pays ; mais comme je ne pouvois rester que très-peu de jours aux *îles Sandwich*, et que l'*Iphigénie* étoit destinée à y passer tout l'hiver, nous décidâmes qu'il seroit plus à propos que Tianna partît sur ce vaisseau. C'étoit le moyen de l'attacher plus particuliérement aux gens de l'équipage, et d'assurer à ceux-ci protection et sécurité pendant leur séjour aux *îles Sandwich*, séjour qui, selon toute apparence, seroit de plusieurs mois. Il ne me fallut pas d'autres motifs pour me décider à renvoyer Tianna sur l'*Iphigénie*. Au reste, ce n'étoit pas seulement l'intérêt de l'expédition qui le vouloit ainsi. Celui de sa propre sûreté nous auroit encore déterminés à prendre le même parti dans cette occasion.

Nous savions depuis long-temps par un des vaisseaux qui étoient revenus des *îles*

1788. Septembr. *Sandwich* à la Chine après nous, que le frère de Tianna, Taheo, souverain d'Atooi, avoit conçu de telles craintes sur l'augmentation de puissance que ce chef pouvoit acquérir par ses relations avec nous, qu'il méditoit sa perte. Il étoit plus que probable que, dès qu'il le verroit de retour, il feroit quelque tentative secrette pour s'en défaire. Il convenoit donc, pour le salut de Tianna, de le garder sur l'*Iphigénie*, attendu que, pendant le long espace de temps que ce vaisseau passeroit aux *îles Sandwich*, ce chef seroit en sûreté jusqu'à ce que l'accès de jalousie du tyran son frère fût entiérement dissipé, et qu'on les eût amenés l'un et l'autre à une réconciliation sincère.

Nous envoyâmes alors à bord de l'*Iphigénie* tout ce qu'il nous fut possible de lui céder de nos diverses provisions, et nous reçûmes d'elle en retour sa cargaison de fourrures. Nous prîmes aussi à bord une quantité considérable de belles esparres, excellentes pour des mâts de hune. Nous les destinions au marché de la Chine où elles sont très-rares, et chères à proportion. Il est constant que les bois de cette partie

de l'Amérique suffiroient pour fournir tous les vaisseaux européens de ces utiles et précieux matériaux. 1788. Septembr.

Le 24, dans la soirée, les officiers et les personnes composant l'équipage de l'*Iphigénie* et celui de la *Côte Nord - Ouest d'Amérique* vinrent à bord de la *Felice* pour nous faire leurs adieux. Tianna ne fut pas le dernier à nous donner cette marque de son attachement. Je dois rendre ici justice à son bon cœur, à son caractère aimant et affectueux : il étoit toujours des premiers lorsqu'il s'agissoit de se montrer généreux, ou de prouver ses sentimens. Il ne put dire adieu à *Noota*, (c'étoit le nom sous lequel j'étois généralement connu, tant en Amérique que dans les *îles Sandwich*) sans être agité de violentes convulsions et sans qu'un torrent de larmes inondât ses joues. Et moi-même, quoique prêt à continuer mon voyage avec les plus belles espérances de succès, je ne pus prendre congé de ce digne chef et des compagnons de notre pénible entreprise sans des émotions si vives, qu'elles eussent été capables d'ébranler ma résolution si je ne me fusse empressé de m'en rendre maître.

1788. Septembr. Je ne serai pas moins juste à l'égard de tous ceux qui ont été employés avec moi dans cette expédition commerciale. Je rendrai le plus éclatant témoignage au zèle avec lequel, je ne dis pas seulement les officiers de tout grade, mais encore toutes les personnes d'un rang inférieur s'accommodèrent aux circonstances critiques de notre situation. Il fut nécessaire de faire plusieurs changemens dans l'équipage des deux vaisseaux pour donner à la *Côte Nord-Ouest d'Amérique* un nombre complet d'officiers et de matelots ; en cette occasion, tous ne consultèrent que l'intérêt général de l'expédition ; et je crois de mon devoir de rappeller dans ces lignes consacrées à la reconnoissance les sentimens que m'ont inspirés leur courage et leur dévouement, et les avantages nombreux qui en sont résultés pour les propriétaires.

Nous levâmes l'ancre alors, et la *Felice* mit à la voile, favorisée d'un bon vent de nord-ouest. Au moment de notre départ, l'équipage de l'*Iphigénie* et celui de la *Côte Nord-Ouest d'Amérique* jettèrent vers nous trois cris qui furent répétés par tous les échos de l'*anse des Amis*. Nous leur fîmes

nos adieux de la même manière, et avant la nuit, nous avions déjà perdu de vue l'*entrée de Nootka*. 1788. Septembr.

Il ne sera pas inutile de faire remarquer que le lendemain de l'arrivée du sloup américain à l'*entrée de Nootka*, le contre-maître destitué força sa prison, et se sauva dans les bois, emportant plusieurs articles qu'il avoit volés. Il espéroit obtenir secours et protection de l'équipage du *Washington*. J'ai appris depuis qu'il y avoit réussi ; car le maître de ce vaisseau, [je m'interdis ici d'examiner de quel droit (1)] non-seulement lui envoya des provisions dans la retraite cachée qu'il s'étoit choisie

(1) Je réponds : du droit que tout homme sensible a d'écouter la voix qui crie au fond de son cœur en faveur du malheureux. Le maître du *Washington* ne pouvoit connoître les motifs qui avoient déterminé le capitaine *Meares* à abandonner ce contre-maître sur une plage déserte. Il ne devoit voir, il ne voyoit en lui qu'un homme souffrant, dénué de toutes ressources, exposé à tous les maux ; son premier mouvement dut être de le recueillir sur son bord, et de le consoler dans ses peines. Qui pourroit l'en blâmer ?

Note du Traducteur.

1788. Septembr. au fond des bois, mais encore, dès le moment où nos vaisseaux furent en mer, le reçut à bord du sien où il lui fit monter une faction devant le mât.

1788.
Septembr.

CHAPITRE XXI.

Détails des diverses nations que nous avons vues sur la côte nord-ouest d'Amérique. —Les quatre nations du pays de Nootka.—Leur situation ; noms de leurs villages, état de leur population, etc. — La connoissance que nous acquîmes des peuples placés au midi de Queenhythe est fondée, en grande partie, sur de simples conjectures. — Wicananish nous fait une nouvelle énumération de leurs villages.—Détails sur le continent d'Amérique depuis le cap Saint-Jacques jusqu'au midi. — Climats. — Saisons. — Vents. —Tempêtes. — Ports. — Navigation, etc. — Il n'y a point de fleuves considérables dans le district de l'entrée de Nootka.

Nous avions donc quitté la côte d'Amérique. Tandis que la *Felice* va continuer sa route vers les *îles Sandwich*, je rempli-

1788. Septembr. rai l'intervalle de temps qu'elle mettra à y arriver, en donnant quelques détails sur le pays que nous laissions derrière nous, autant qu'il m'est possible de le faire d'après ce que j'ai vu par moi-même. J'y joindrai les observations qui se sont présentées à moi en visitant ces parages.

Les hardis navigateurs qui ont entrepris de porter le commerce jusques dans cette partie de l'Amérique, et qui y ont été conduits par l'espoir de se procurer les fourrures dont elle abonde, avoient aussi cette louable et patriotique curiosité qui guidoit leurs devanciers, et qui en a encouragé quelques-uns à rechercher de nouveaux pays pour les ajouter à la carte du monde connu. Mais de quelque zèle qu'ils fussent animés, ils n'étoient pas maîtres de dérober à leurs opérations commerciales, objet beaucoup plus intéressant pour eux, le temps nécessaire pour se livrer avec fruit à de pareilles découvertes.

Il est vrai que, tout en nous occupant du soin de nos intérêts commerciaux, nous nous trouvâmes jettés sur des parties de la côte que le capitaine Cook n'avoit pas visitées, et que nous communiquâmes avec des

peuples qu'il n'avoit jamais vus. Mais le grand objet de notre voyage étouffoit en nous tout desir d'entreprendre des découvertes. Notre devoir et nos intérêts particuliers nous obligeoient de reculer vers les parties de la côte qui présentoient le plus de moyens de remplir le but que nous nous étions proposé. Telle est la raison pour laquelle le compte que je vais rendre de cette portion du continent d'Amérique sera si borné. On lui trouvera du moins, je l'espère, le mérite de l'exactitude, et j'ose me flatter qu'il pourra être de quelqu'utilité à ceux auxquels sera confiée un jour la mission d'aller examiner cette extrêmité du globe. 1788. Septembr.

Les parties dont nous avons une connoissance plus particulière s'étendent depuis le 45^{e} jusqu'au 62^{e} degré de latitude nord. D'après les observations astronomiques, la longitude est du 205^{e} au 237^{e} degré Est de *Greenwich*. Par cette longitude, nous entendons les limites occidentales de la côte jusqu'à la mer Pacifique du Nord. Toute la partie de ce pays qui communique aux *baies d'Hudson* ou de *Baffin* n'a pas encore été visitée : elle est donc absolument

1788. Septembr. inconnue, et l'on ne peut rien conjecturer de probable sur la question de savoir si ce vaste espace est occupé par des terres ou par la mer. C'est ce que j'ai déjà fait remarquer à mes lecteurs dans le Mémoire qui sert d'introduction à ces Voyages, et où j'ai traité de la probabilité d'un Passage nord-ouest.

A l'égard des habitans de cette côte si étendue, nous connoissons quatre nations différentes dont les occupations et les mœurs ont beaucoup de rapport.

D'après tous les renseignemens que je suis parvenu à me procurer, il y a lieu de croire que le peuple qui habite l'*entrée de Nootka*, et qui s'étend également au nord et au sud de ce port, est très-nombreux, mais qu'il n'a pas la même fierté de caractère que ses voisins plus septentrionaux.

Ce même Maquilla avec lequel nos lecteurs ont déjà fait depuis long-temps une intime connoissance, est le souverain de ce territoire qui occupe au nord tout l'espace jusqu'au *cap Saint-Jacques*, par les 52 degrés 20 minutes de latitude nord, et les 228 degrés 30 minutes de longitude Est de *Greenwich*. Le *cap Saint-Jacques* forme

l'extrêmité méridionale du grand grouppe d'îles qui borne l'Archipel du nord vers la mer Pacifique ; du côté du midi, les domaines de Maquilla se prolongent jusqu'aux îles où règne Wicananish. 1788. Septembre.

Il y a aussi d'autres chefs revêtus d'un pouvoir considérable, quoique bien inférieurs par leur rang aux princes souverains. Tels étoient Callicum et Hanapa dont j'ai déjà parlé avec beaucoup de détails; et dont le premier a été, j'ose le croire, un agréable compagnon pour le lecteur dans plus d'un endroit de ces Voyages. Comme nous n'avions point eu d'occasions de visiter les parties intérieures, à quelque distance qu'elles fussent de l'*entrée*, nous ne pouvons transmettre ici d'autres renseignemens que ceux que nous tenons de cet aimable chef. Doué du plus heureux caractère, nous le trouvions toujours disposé à répondre à nos questions; et comme il avoit reçu de la nature une intelligence bien supérieure à celle de ses compatriotes, il étoit en état de nous donner des lumières dans lesquelles nous pouvions avoir la plus entière confiance, quelque loin qu'elles s'étendissent.

C'est de lui que nous apprîmes qu'il y

1788. Septembr. avoit au nord plusieurs villages très-peuplés, gouvernés par les plus proches parentes de Maquilla et de Callicum, telles que grand'-mères, mères, tantes, sœurs, etc. Quant aux frères, fils et autres parens mâles, le chef les tenoit auprès de sa personne par des raisons de politique. On peut se rappeller en effet qu'en parlant dans un chapitre précédent d'un village où l'ennemi avoit fait une irruption soudaine, irruption qui donna lieu à l'expédition guerrière des chefs de l'*entrée de Nootka*, j'ai dit que ce village étoit gouverné avec un pouvoir sans bornes par l'aïeule de Maquilla. La mère de Callicum exerçoit de même dans un autre district la souveraine puissance qui lui avoit été ainsi déléguée. Plusieurs autres villages reconnoissoient pareillement les loix d'autres parentes de ces chefs, qui, toutes, étoient prêtes à se réunir au besoin pour l'intérêt de leur commune sûreté, et à exécuter avec une aveugle obéissance les ordres du chef souverain. Cette confédération formoit une véritable association politique très-semblable au système général de gouvernement qui régnoit en Europe dans les premiers temps de la civilisation,

et qui est bien connu sous le nom de *système féodal.* 1788. September.

Le nombre des habitans de l'*entrée du Roi George* monte à trois ou quatre mille. Le capitaine Cook avoit estimé que le village de *Nootka* renfermoit environ deux mille personnes ; et je ne pense pas qu'il soit survenu quelque changement dans la population pendant que nous étions sur cette côte. Mais il y a encore dans l'*entrée* deux autres villages moins considérables, qui nous parurent, l'un dans l'autre, contenir quinze cents habitans. L'un de ces villages est situé à une très-grande distance de *Nootka*, vers le haut de l'*entrée*, dans un district soumis à la jurisdiction d'Hanapa.

Au nord de l'*entrée* il y a quatre villages, et l'on en compte au midi un pareil nombre. Maquilla en est le chef. D'après les recherches les plus exactes, il est reconnu que chacun de ces villages renferme à-peu-près dix-huit cents personnes, d'où il résulte que la totalité des sujets de Maquilla ne monte pas à plus de dix mille ; et certes ce n'est pas un nombre bien considérable pour occuper une si vaste étendue de

1788. Septembr. pays. Mais les guerres fréquentes qui désolent ces petits états, les affreux excès auxquels se portent ces peuples cannibales dans le combat et après la victoire, expliquent assez pourquoi la population fait si peu de progrès dans ces villages.

Le district qui avoisine l'*entrée du Roi George* au midi est celui de Wicananish. Quoique ce prince ne soit pas regardé comme l'égal de Maquilla par le rang, il est cependant tout-à-fait libre et indépendant, et sa puissance surpasse de beaucoup celle de tous les autres chefs de ces contrées. Dans ce même district résident les chefs Detootche et Hanna. Ils gouvernent en souverains deux petites îles et ne relèvent de personne. Ces îles sont situées un peu au nord du *Port Cox*. Chacune d'elles peut contenir environ quinze cents habitans, et je n'ai point entendu dire qu'elles aient aucune autre dépendance.

C'est au *Port Cox* que Wicananish fait sa résidence la plus habituelle. Il y vit dans un état de magnificence à laquelle celle d'aucun de ses voisins ne peut être comparée. Il est également aimé et redouté des

autres chefs. Le nombre de ses sujets monte à environ treize mille. En voici le calcul approximatif que nous tenons de lui-même : 1788. Septembr.

Au *Port Cox*, quatre mille : au midi du *Port Cox* jusqu'au *Port Effingham*, et dans ce port, deux mille : et dans les autres villages situés dans toute l'étendue qui conduit à l'embouchure des *détroits de Jean de Fuca* sur la côte septentrionale, il peut y avoir environ sept mille personnes. Là finissent les domaines de Wicananish, et commencent ceux du dernier chef du territoire de *Nootka*, nommé Tatootche.

Wicananish nous apprit lui-même les noms d'une partie des villages qui lui appartenoient. J'ai retenu ceux qui suivent : *Kenoumahasat*, *Uth-u-wil-ett*, *Chaisset*, *Elesaït*, *Qu-quaet*, *Lee-cha-ett*, *Equolett*, *How-schuc-selett*, *E-lolth-it* et *Nittanatt*. Ces noms sont écrits tels que Wicananish les prononçoit. J'ajoute qu'en passant le long de la côte, nous eûmes communication avec plusieurs de ces villages dont les habitans vinrent de notre côté jusqu'en mer, principalement ceux de *Nittanatt*, d'*Elesaït* et d'*E-lolth-it*. D'après ce que nous vîmes de la population de ces

1788. Septembr. villages dont nous fûmes à portée de juger parfaitement, nous estimâmes que ce chef, soit par modestie, soit par ignorance, avoit calculé la totalité de ses sujets bien au-dessous de leur véritable nombre.

Les naturels gouvernés par Wicananish sont un peuple fier, courageux, robuste, et supérieur, sous tous les rapports, à ceux de l'*entrée du Roi George*. J'ai remarqué aussi qu'ils étoient beaucoup moins sauvages que les sujets de Tatootche qui réside sur l'île située près du cap Sud qui forme l'entrée des *détroits de Jean de Fuca*, et à laquelle on a donné son nom. Nous n'avons eu que très-peu de communication avec ces peuples : mais d'après la foule d'habitans qui se rassemblèrent pour voir le vaisseau, et le nombre des canots, tous remplis de naturels, et dans lesquels ils vinrent nous environner, je ne crois pas porter trop haut le nombre des habitans de cette île en le faisant monter à cinq mille.

Le district de ce chef s'étend jusqu'à *Queenhythe ;* Wicananish nous apprit qu'il contenoit cinq villages, et environ trois mille habitans. Nous vîmes le grand village

de

de *Queenuitett* près de *Queenhythe*, et plusieurs autres moins considérables, à mesure que nous avancions le long de la côte. 1788. Septembr.

Nous ne dûmes la connoissance plus particulière d'autres villages placés au midi de *Queenhythe*, qu'aux nouveaux renseignemens que nous donna Wicananish. Il nous répéta en effet les noms de plusieurs qui, selon ce qu'il nous en dit, sont situés très-avant vers le midi, et dont les habitans différoient des naturels de *Nootka*, non-seulement par le langage, mais encore par leurs mœurs et par leurs coutumes. Si nous avions pu douter de l'exactitude des détails qu'il nous donnoit, nous en aurions eu une preuve incontestable lorsque nous arrivâmes près de la *baie de Shoal-Water*. Car les deux naturels qui s'approchèrent alors du vaisseau parloient un langage qui ne nous parut avoir aucune analogie avec celui de *Nootka*; et à leur habillement, ainsi qu'à la forme de leur canot, nous jugeâmes qu'ils appartenoient à un peuple tout-à-fait distinct des nations d'Amérique que nous avions visitées.

Les noms suivans des villages situés au midi de *Queenhythe* ont été transcrits au

1788. Septembr. moment même où Wicananish les prononçoit. Ce sont : *Chanutt*, *Clanamutt*, *Cheemee sett*, *Lo the a t sheeth*, *Lu nee-cheett*, *Thee wich-c-rett*, *Cheesett*, *Lino-quoit*, *Nook-my-gemat*, *Amno skett*, *Nuisset-tucfank*, *Quoit-see-noit*, *Na-nunc-chett* et *Chu-a-na-skett*.

De cela seul que Wicananish connoissoit les noms de ces villages divers, on peut évidemment conclure que lui ou quelqu'un des siens avoit eu communication avec les naturels qui les habitent. Cette communication fut-elle le résultat d'un projet ou l'ouvrage du hasard? Doit-on l'attribuer à des relations de trafic imprévues, ou à la violence de quelqu'une de ces tempêtes qu'on sait avoir souvent poussé des canots à une distance considérable, et avoir jetté l'Indien épouvanté sur des côtes éloignées où il trouvoit l'hospitalité ou la mort? C'est ce que je ne prétends point expliquer ici, attendu que nous ne parvenions pas toujours à nous faire entendre de ces sauvages, ou à les comprendre eux-mêmes.

Ces villages sont situés par-delà les limites de la partie de l'Amérique comprise dans les quatre nations, qui s'étendent de-

puis l'*entrée du Roi George* jusqu'aux *îles de la Reine Charlotte* et à l'Archipel du Nord, et delà à *Nootka* et au *cap Shoal-Water*, de sorte qu'on peut regarder toute histoire des peuples qui les habitent comme purement conjecturale, et comme ne méritant point d'interrompre ici un récit plus authentique. 1788. September.

Nous ne pûmes obtenir des naturels de *Nootka* aucune espèce de renseignemens sur les peuples qui habitent le haut des *détroits de Jean de Fuca*. Mais d'après le rassemblement prodigieux de ceux qui attaquèrent notre chaloupe, on peut croire qu'ils sont très-nombreux.

Le continent d'Amérique ne présente presque de toutes parts à l'œil que des chaînes immenses de montagnes, ou d'impénétrables forêts. Depuis le *cap Saint-Jacques* jusqu'à *Queenhythe*, espace que nous avons considéré comme formant le district de *Nootka*, et comme habité par les mêmes nations, on ne voit pas d'autre aspect; et si l'on y remarque quelque variété, c'est bien peu de chose. En plusieurs endroits, le pays paroît être au niveau de la côte;

1788. Septembr. mais l'œil se trouve bientôt arrêté par des collines et des montagnes escarpées couvertes jusqu'au bord de la mer, ainsi que toutes les parties de la terre qui sont plus basses, de bois très-épais. Des chaînes de rochers bruts et saillans, couverts par-tout de neige au lieu de verdure, formoient le sommet des montagnes les plus élevées. Nous appercevions çà et là quelques places unies; mais, outre qu'elles étoient en très-petit nombre, elles n'occupoient pas beaucoup d'étendue.

La température de ce climat, c'est-à-dire, depuis le cap *Saint-Jacques* jusqu'au midi, est bien plus douce que celle de la côte orientale, à l'autre côté de l'Amérique, dans une latitude parallèle.

L'hiver se fait ordinairement sentir dans le mois de novembre, accompagné de pluies et de vents violens de sud-est. Mais on ne trouve guère de glace dans le pays avant le mois de janvier; et, encore, est-elle si mince à cette époque qu'il est rare qu'elle empêche les naturels de parcourir l'*entrée* dans leurs canots. Les petites anses et les foibles ruisseaux gèlent assez communé-

ment ; mais je ne sache pas qu'aucun des habitans de l'*entrée* se soit souvenu de l'avoir jamais vue couverte de glace. 1788. Septembr.

L'hiver ne dure que depuis le mois de novembre jusqu'au mois de mars. Pendant cet intervalle la terre est couverte de neige. Elle fond dans les terres basses et unies au mois d'avril, et dès cette époque, la végétation a fait de grands progrès. Avril et mai sont les mois de printemps ; en juin, l'on a déjà cueilli les fruits sauvages. Au nord de l'*entrée du Roi George*, le froid est plus vif, et les hivers sont plus longs. Par cette raison même, le froid diminue vers le midi, et l'on peut présumer que le pays situé par les 45 degrés de latitude sud est un des climats les plus doux et les plus agréables du monde.

Le mercure du thermomètre se tenoit souvent, au milieu de l'été, à 70 degrés, sur-tout dans les anses et havres qui se trouvoient à l'abri des vents du nord ; mais, le soir, il descendoit rarement au-dessous de 40. On se chauffoit avec plaisir en mai et en septembre ; mais nous attribuâmes, en grande partie, ce besoin

1788. Septembr. que nous éprouvions d'avoir du feu, aux vents de sud-est, qui étoient toujours accompagnés de pluies et de froids très-piquans. Les vents de nord-ouest, au contraire, soufflent sans déranger le temps, et sont plus chauds que froids. Les vents qui règnent dans les mois d'été sont les vents d'ouest. Ils se font sentir sur toute la mer Pacifique du Nord, au nord du 30e degré de latitude nord, de même que les vents d'est soufflent invariablement à l'équateur depuis ce même degré de latitude.

Les ouragans venant du midi sont très-communs pendant les mois d'hiver; mais il n'est pas à présumer qu'ils soient assez violens pour empêcher en aucun temps de l'année les vaisseaux de faire voiles le long de la côte d'Amérique.

On trouve, dans le district de *Nootka*, plusieurs ports qui peuvent recevoir, sans le moindre danger, des vaisseaux du port le plus considérable. L'*entrée du Roi George* n'est absolument formée que de havres et d'anses parfaitement abrités contre la violence de tous les vents. Le *Port Cox* et

le *Port Effingham* sont les plus étendus, et, en même temps, ceux qui présentent le plus de sûreté ; et l'on peut conjecturer avec assez de fondement qu'au nord de *Nootka* jusqu'au *cap Saint-Jacques*, il y a des canaux et des havres semblables à ceux dont j'ai déjà donné la description. Au surplus, cette côte est facilement navigable, tant à cause de la profondeur des eaux que parce qu'elle n'offre aucun danger. 1788. Septembr.

J'observerai ici, comme une chose assez remarquable, que, pendant toute la durée de mon voyage le long de la côte, je n'ai pas vu un seul fleuve dont l'étendue mérite d'être citée. De très-petits ruisseaux venoient de toutes parts se décharger dans la mer ; ils étoient presque tous formés et entretenus par les pluies et par la neige qui s'écouloit des montagnes. Nous ne trouvâmes non plus qu'un très-petit nombre de sources. Ces diverses observations et plusieurs autres encore, jointes aux renseignemens que nous pûmes obtenir des naturels, me portent souvent à croire que la terre que nous avons prise pour le continent d'Amérique, étoit une chaîne d'îles,

1788. Septembr. séparée du continent par des canaux d'une très-vaste étendue (1).

(1) On trouvera cette opinion qui, après tout, n'est qu'une conjecture, amplement discutée dans l'un des Mémoires qui servent d'introduction à cet ouvrage, à l'endroit où il est parlé du voyage du sloup américain le *Washington*, dans l'automne de 1789; voyage dont les détails n'ont été connus que lorsque j'étois déjà fort avancé dans le récit du mien.

Note de l'Auteur.

1788.
Septembr.

CHAPITRE XXII.

Suite des détails sur le district de Nootka. — Végétaux. — Prodigieuse abondance de fruits sauvages. — Racines bonnes à manger, etc. — Quadrupèdes. — Cerfs. — Renards. — Martres. — Hermines. — Écureuils. — Animaux marins. — Baleines, empereurs, veaux marins, etc. — Quelques détails particuliers sur la loutre de mer. — Différentes espèces d'oiseaux. — Oiseaux aquatiques. — Poissons de différentes espèces. — Manière d'en prendre quelques-uns. — Reptiles. — Insectes. — Minéraux. — Conjectures sur les mines de ce pays, etc.

Les productions végétales du district de *Nootka* dont je suis parvenu à me procurer la connoissance, ne sont pas en grand nombre. Je dois avouer, d'ailleurs, que mes recherches en botanique ne pouvoient pas s'étendre fort loin. On trouveroit, sans

1788. Septembr. doute, en ce pays, une collection de plantes et d'animaux suffisante pour augmenter considérablement la botanique et la zoologie; mais je ne possédois pas les notions nécessaires pour me rendre utile dans ce genre de sciences également agréables. Il en a été de moi comme de tous ceux qui se sont trouvés chargés d'une expédition dont le commerce étoit l'objet principal; c'est-à-dire que, non-seulement il n'importoit pas que j'eusse des connoissances dans ces deux branches de la philosophie, mais encore que je dusse faire céder aux intérêts mercantilles qui nous étoient confiés, toute recherche qui eût pu être utile à ces sciences.

Parmi les arbres qui peuplent les forêts de *Nootka*, nous remarquâmes le spruce noir et blanc, le pin et le cyprès. Nous en vîmes aussi beaucoup d'autres d'espèces diverses dont la forme et les feuilles nous étoient absolument inconnues, et dont plusieurs pourroient êt e employés avec succès à la construction des vaisseaux. Le bois de quelques-uns de ces arbres se trouva si dur que ce ne fut pas sans les plus grands efforts qu'on parvint à lui donner la forme convenable. Nous remarquâmes particu-

lièrement dans l'*entrée du Roi George*, au *Port Cox*, au *Port Effingham*, que les arbres y croissent en général à une hauteur assez forte pour qu'on puisse en faire des mâts de toute mesure. 1788. Septembr.

Sur les îles couvertes de rochers, ainsi que dans les bois, nous rencontrâmes à tout instant le fraisier sauvage. Nous vîmes aussi du raisin de Corinthe noir, et des groseilliers qui ne sembloient porter du fruit qu'en certains endroits. On y cueille encore une espèce de framboise d'un goût délicieux, et qui nous parut d'une qualité bien supérieure à tous les autres fruits de la même espèce que nous avions mangés jusqu'alors. Elle croît sur un framboisier beaucoup plus grand que notre framboisier d'Europe, et qui n'a point d'épines; mais le fruit est si délicat qu'une pluie de quelques momens suffit pour le détruire tout-à-fait. Enfin, on y trouve aussi un petit fruit rouge, assez semblable pour la forme, la grosseur et le goût, à notre groseille, et qui croît en abondance sur des arbres d'une hauteur considérable. C'est la nourriture favorite des naturels, et pendant les mois de juillet et d'août, leur occupation principale étoit

1788. Septembr. de le cueillir, ainsi qu'une espèce de mûre de ronce, rouge et blanche, mais bien plus grosse et bien plus savoureuse que le fruit sauvage de cette espèce que nous avons en Europe.

A la quantité de fruits à graines que les naturels nous apportèrent, nous jugeâmes que leur pays en produisoit une grande abondance. C'étoit pour notre table un mets de plus, également sain et agréable ; et les matelots mangeoient chaque jour une espèce de boudin fait avec ces fruits. Nous conservâmes aussi plusieurs tonneaux de fruits rouges avec du sucre ; ils nous durèrent plusieurs mois, et nous furent d'une grande ressource en mer.

Il croît par-tout à *Nootka* une prodigieuse quantité de porreaux sauvages. On y trouve beaucoup de racines de différentes espèces, très-bonnes à manger : quelques-unes ont le goût d'épinards de mer. De plus, quand on ne pourroit pas s'en procurer, on les remplace à merveille par des têtes d'orties nouvellement poussées, que les naturels aiment à l'excès : ils choisissent les plus jeunes, détachent une peau très-mince, et les mangent toutes crues.

Sur les bords de la mer, nous vîmes beaucoup de bled sauvage ou pied-d'oie (1). Dans les bois, nous apperçûmes par-tout la rose sauvage et l'églantier odoriférant. L'air en étoit parfumé. Nous trouvâmes aussi l'anthericum qui porte la fleur d'orange, et plusieurs autres espèces de plantes dont mon peu de connoissance de la botanique ne me permet de faire ici ni l'énumération ni la description. En effet, les divers travaux que nos intérêts de commerce exigeoient sans cesse, ne nous permettoient guère de nous livrer aux recherches et à l'étude de la philosophie naturelle : mais il y a tout lieu de croire qu'un homme instruit dans la botanique, qui visiteroit cette côte en été, y augmenteroit de beaucoup la masse de ses connoissances dans cette science également utile et agréable. 1788. Septembr.

Nous n'eûmes occasion de voir qu'un très-petit nombre de quadrupèdes ; c'étoient des daims, des ratons, des martres, des écureuils et des renards. Les daims que nous reçûmes des chefs en présens étoient très-

(1) Espèce d'herbe.

1788. Septembr. petits ; mais nous en avons vu d'autres chez eux de l'espèce du renne, d'une grandeur extraordinaire, avec du bois sur la tête. Nous pensons, au reste, que ces derniers n'y sont pas très-communs : il est constant que, dans toutes nos excursions, nous n'avons jamais été assez heureux pour en rapporter à la maison, quoique nous en eussions vu et même blessé quelques-uns.

Les renards sont beaucoup moins rares. Ils diffèrent singuliérement pour la grosseur et pour la couleur. Quelques-uns sont jaunes ; leur poil est long, la fourrure très-douce et d'une fort belle qualité. D'autres sont d'un rouge sale ; une troisième espèce est de couleur cendrée.

La martre a la plus parfaite ressemblance avec celle du Canada (1), sur-tout par la grosseur et par la forme. Mais elle n'est

(1) Les diverses espèces d'animaux qu'on trouve à *Nootka* sont absolument les mêmes que ceux qui peuplent les forêts de l'Amérique septentrionale ; la température de ces deux climats étant également froide, les animaux à épaisses fourrures doivent s'y rencontrer en égale quantité.

Voici ce que dit le père *Ducreux* des forêts du

point aussi noire, et la fourrure n'en est pas aussi précieuse que celle des animaux 1788. Septembr.

Canada, dans son *Histoire de la Nouvelle-France :*

« Magna in silvis quadrupedum copia. Quas animantes nemora habent nostratia, easdem apud eos plerasque reperias : accedunt complures quibus caremus, insigniores . . . . . .

Nec desunt animantes aliæ quarum pelles vel ad vestitum adhibeant, vel *aliis mercimoniis permutent ;* ursi, lupi marini, lutræ, ex mustellarum genere eæ quæ martes dicuntur : adipemque et nervos et ipsa adeo viscera indidemque expressum oleum scitè in varios vitæ usus vertunt ». *Historiae Canadensis libro primo, pag.* 51.

J'ajouterai les détails que nous donne *J. Long* dans ses Voyages que j'ai déjà cités :

« Le pays abonde par-tout en animaux sauvages. On y trouve sur-tout l'ours, le renne et autres espèces de daim, le castor, le lynx, le renard, l'écureuil, le pêcheur, la loutre, le martin, le chat sauvage, le raton, le loup, le rat musqué, etc. On n'y rencontre guère que quelques habitans sauvages, errant d'un lieu à l'autre pour se procurer de quoi subsister, se nourrissant des animaux qu'ils tuent, excepté du putois qu'ils ne mangent jamais, à moins qu'ils ne soient en proie à une faim dévorante ». *Voyages chez différentes nations sauvages de l'Amérique septentrionale,* traduits de l'anglois de *J. Long.*

Note du Traducteur.

1788. Septembr. de la même espèce apportés de ce dernier pays. Il y a aussi à *Nootka* une autre espèce de martres dont le poil est si rude que les naturels ne font que très-peu de cas de leur fourrure, si toutefois elle a pour eux quelque valeur.

L'hermine est très-rare : celles que nous vîmes étoient de couleur tirant sur le jaune ; aucune n'avoit cette blancheur éclatante qui les fait si fort rechercher en Europe.

Il ne nous parut pas non plus qu'il y eût à *Nootka* une grande quantité de ratons ni d'écureuils ; les premiers sont aussi doux que ceux de l'Amérique orientale ; les seconds, plus petits que les écureuils d'Europe, n'ont pas la couleur aussi brillante.

Pendant le temps que nous passâmes sur la côte, nous ne vîmes que deux peaux de castor ; mais elles étoient les deux plus belles fourrures de cet animal que je me souvinsse d'avoir jamais vues (1).

---

(1) Cet animal si industrieux est trop connu pour que j'en entretienne ici le lecteur. Je me contenterai de rapporter quelques particularités qu'on trouve dans les Voyages de *J. Long*, à l'article où il parle des

Les

Les naturels nous parloient souvent des ours de leur pays. Ils nous donnoient à entendre qu'il y en avoit un grand nombre dans les forêts, qu'ils étoient d'une nature très-féroce, et qu'ils leur livroient quelquefois de terribles combats. Mais nous n'eûmes jamais le bonheur d'en voir un seul ; et quoique plusieurs de nos gens sortissent de temps à autre pour aller à la chasse de l'ours, ils revenoient toujours au logis sans 1788. Septembr.

---

divers animaux qu'il a vus dans l'Amérique septentrionale.

« Le castor, dit-il, est un animal curieux, mais tant d'auteurs en ont fait la description que je me bornerai à dire ce dont je crois qu'ils n'ont pas parlé. On le voit rarement pendant le jour : il quitte son habitation après le coucher du soleil, et sort, soit pour travailler, soit pour chercher sa nourriture. Il choisit aussi ce moment pour se baigner. Mais la singularité la plus remarquable de cet animal est qu'il laisse toujours reposer sa queue dans l'eau afin d'empêcher qu'elle ne devienne roide. Sa chair est très-bonne, soit bouillie, soit rôtie ; mais la meilleure partie c'est la queue ». *Voyages chez différentes nations sauvages de l'Amérique septentrionale*, traduits de *J. Long*, chapitre VI, pages 78 et 79.

Note du Traducteur.

1783. Septembr. avoir eu au moins la satisfaction d'apercevoir quelques-uns de ces animaux.

Les animaux dont il vient d'être parlé ci-dessus sont les seuls qui soient parvenus à notre connoissance. Mais il est plus que probable qu'il y en a plusieurs autres espèces qui habitent les forêts de ce pays. Nous remarquâmes, en effet, des pelleteries qui servoient à l'habillement, à la parure, ou à l'armement des naturels, et qui devoient avoir appartenu à des animaux que nous n'avions jamais vus. Il seroit cependant possible que les naturels se les fussent procurées par la voie de l'échange en trafiquant avec les tribus dont on peut présumer que les parties intérieures du pays sont peuplées.

Les brebis de montagne, quoiqu'habitant la partie septentrionale de la côte, ne vont pas aussi loin dans le midi que jusqu'au district de *Nootka*. Au moins n'y vîmes-nous jamais ni de leur toison ni de leurs cornes, dont les Indiens de l'*entrée du Prince Guillaume* et ceux de la *rivière de Cook* font si universellement usage.

Les côtes de la mer, en ce pays, sont peuplées d'un grand nombre d'animaux

marins, tels que les baleines dont on trouve les deux espèces, savoir celle des baleines à côtes, et celle des spermaceti ; les grampuses, les marsouins noirs et blancs, les batteurs, les veaux marins, les lions de mer, les vaches marines, la loutre de rivière, et plus que tous les autres animaux, la loutre de mer. 1788. September.

Pendant l'été, lorsque nous faisions voiles le long de la côte, nous vîmes des baleines comme par troupeaux, et fûmes quelquefois témoins des horribles combats qui se livroient entr'elles, l'empereur et le batteur. Ces monstres remplissoient l'air du bruit de leurs effroyables chocs. Dans la chasse de la baleine, les naturels préfèrent les petites qui ont une croupe sur le dos, comme étant les plus faciles à tuer. Ils attaquent par la même raison le lion de mer et la vache marine. La quantité prodigieuse de veaux marins que nous apperçûmes de tous côtés, les rend une proie très-facile pour les naturels qui regardent leur chair comme une nourriture délicieuse. Ils ont la peau de couleur argentée, tachetée de noir, et le poil en est très-rude.

1788. Septembr. La chair de la vache de mer et celle du lion marin passe pour être extrêmement délicate ; on la préfère même à celle de la baleine. Mais l'un et l'autre sont rares vers le midi. Plus au nord, on en trouve une grande quantité.

Le nombre de ces animaux que les naturels détruisent pour s'en nourrir, doit être considérable. Le marsouin et la grampuse semblent être exceptés, jusqu'à un certain point, de cette destruction générale, n'étant pas, à beaucoup près, aussi estimées sous le double rapport de la parure et de l'utilité. Mais quelque communes que puissent être les baleines dans le voisinage de *Nootka*, ce n'est rien en comparaison de la grande quantité qu'on trouve de ces mêmes animaux sur la partie septentrionale de la côte. Il est certain que ces monstres marins se plaisent en général dans les climats glacés.

La loutre de mer habite, je crois, toutes les parties de la *côte nord-ouest d'Amérique*, depuis le 30e jusqu'au 60e degré de latitude nord. La fourrure de cet animal est la plus riche qu'il y ait dans le monde. Elle est d'un noir de jais, et d'une beauté

admirable. La chaleur singulière qu'elle procure en fait un habillement très-précieux pour les habitans des pays froids. Considérée seulement comme parure, elle a le plus bel éclat, et, arrangée avec un certain apprêt, elle le disputeroit à l'hermine éblouissante du manteau royal. 1788. Septembr.

La loutre de mer n'est pas fixée exclusivement sur l'Océan qui baigne la côte d'Amérique. Cet animal fréquente la côte du Japon et celle de Chine, principalement dans la mer Jaune, et dans le voisinage de Corée; mais je n'ai jamais entendu dire qu'on le trouvât plus loin au midi. La nature semble l'avoir formé pour vivre dans les pays froids : aussi les habite t il de préférence. Avec l'admirable fourrure dont elle l'a revêtu, il peut soutenir la rigueur des hivers les plus rudes. Il y a, toutefois, quelques endroits particuliers où ces animaux se rendent en troupes, attirés par le grand nombre de poissons qui les fréquentent, et dont ils font leur nourriture.

La loutre de mer, comme la loutre de rivière, est amphibie par sa nature. Mais son élément particulier est la mer. On l'ap-

1788. Septembr. perçoit quelquefois à plusieurs lieues de terre, endormie sur le dos, à la surface même de l'eau, avec ses petits couchés entre ses mammelles. Comme ils ne peuvent nager avant d'avoir quelques mois, la mère a, sans doute, un moyen particulier qu'il seroit curieux de connoître, de les porter sur la mer et de les rapporter à terre dans la retraite cachée qu'elle s'est choisie, ou dans les cavités profondes de rochers qui avancent dans la mer. Ce qu'on sait parfaitement, c'est qu'elle dort avec ses petits sur ses mammelles, et qu'en nageant, elle les emporte sur son dos; et si, malheureusement elle est attaquée par les chasseurs, la mère et les petits meurent toujours ensemble. Comme elle ne pourroit se résoudre à les abandonner dans le moment du danger, ils ont tous le même sort.

Les poumons de cet animal sont faits de manière qu'il ne peut rester sous l'eau plus de deux minutes, et qu'il est obligé de revenir à la surface pour ne pas perdre la respiration. Cette circonstance particulière donne à ceux qui le poursuivent un grand avantage sur lui. Cependant la merveilleuse

légéreté avec laquelle il nage, déjoue très- 1788.
souvent les mesures du chasseur le plus Septembr.
habile.

La nature a pourvu la loutre de mer de moyens puissans d'attaque et de destruction. Ses griffes de devant sont comme celles de la loutre de rivière, mais beaucoup plus grandes et plus fortes. Ses pattes de derrière sont garnies d'une membrane sur laquelle il pousse, comme sur ses pattes de devant, un poil épais et rude. Sa gueule est armée de deux rangs de dents formidables. Aucun autre animal marin carnivore ne les a plus fortes, si ce n'est le goulu de mer.

La beauté de la fourrure varie suivant les différentes gradations de la vie. Les petits, âgés seulement de quelques mois, sont couverts d'un poil blanc long et hérissé, qui protège et conserve le beau duvet qui est dessous. Les naturels arrachent souvent ce poil rude, lorsque la fourrure qu'il cachoit commence à être d'un beau brun, et à devenir veloutée. A mesure que l'animal avance en âge, ce premier poil tombe, et la fourrure devient noirâtre, mais ne re-

1788. Septembr. pousse jamais plus longue. Lorsqu'il est parvenu au dernier terme de sa croissance, il prend une couleur noir de jais, et sa beauté augmente encore ; la fourrure devient alors plus épaisse, et est légérement entremêlée de poils blancs. Enfin, quand il a passé le temps de son plus bel éclat, et qu'il commence à devenir vieux, sa peau change de couleur : elle tire sur le brun obscur, et conséquemment elle diminue de valeur.

Voilà ce que j'ai pu recueillir de plus certain sur cet animal curieux et d'un si grand prix ; car il me seroit impossible de décrire les différentes espèces de peaux de loutres qu'on vint nous proposer à acheter. D'après l'étonnante variété de couleur que nous remarquâmes dans la fourrure qui change par degrés du brun de châtaigne au noir de jais, il est très-difficile de déterminer d'une manière bien précise l'époque de sa vie où il atteint sa plus grande perfection. D'abord, nous crûmes de bonne foi que ces peaux étoient celles de différens animaux, ou de diverses espèces de loutres de mer : mais nous parvînmes ensuite à découvrir ce que je viens de rap-

porter sur les changemens progressifs que subit cet animal, et par lesquels il arrive à sa plus grande beauté ; peut-être aussi la réunion d'autres circonstances contribue-t-elle à accélérer ou à retarder l'époque de son entière perfection. Je suis porté à croire qu'il change tous les ans de fourrure, soit en dépouillant l'ancienne, soit en en prenant une nouvelle ; je pense, en outre, que la peau de cet animal est susceptible d'éprouver des changemens considérables par les variations des saisons. Nous remarquâmes effectivement que la fourrure des loutres tuées l'hiver étoit d'un plus beau noir, et, sous tous les rapports, d'une bien meilleure qualité que celle des loutres qu'on prenoit l'été ou l'automne. 1788. Septembr.

Les Chinois qu'on doit regarder comme les meilleurs juges de ces pelleteries, les classent sous huit ou dix dénominations, et fixent pour chacune un prix proportionné qu'ils ne nous laisseroient jamais discuter dans les échanges que nous faisons avec eux. Comme trafiquans de fourrures, ils ne se sont pas formé une haute opinion de nous, et peut-être ont-ils eu raison.

1788. Septembr. Le mâle de la loutre est, sans comparaison, infiniment plus beau que la femelle. Il est facile à distinguer par un noir de jais beaucoup plus éclatant, ainsi que par le velouté de sa peau; tandis qu'au contraire, le poil dont la femelle a la tête, la gorge et le ventre couverts, non-seulement est de couleur blanche, mais encore d'un tissu très-rude et très-grossier. Les fourrures les plus estimées sont celles où le ventre et la gorge sont parsemées en beaucoup d'endroits, d'un poil brillant et comme argenté, et le ventre couvert d'un poil noir très-épais, d'une extrême beauté, et dont le lustre ne le cède point à celui de la soie. Il est certain que, dans cet état, la peau de loutre de mer peut fournir un habillement mille fois plus beau, sous tous les rapports, que celle d'aucun autre animal connu.

On prétend à la Chine que les peaux des loutres qu'on prend dans les mers de Corée ou du Japon sont bien supérieures à celles de Russie ou de la côte nord-ouest d'Amérique.

Comme ces animaux parcourent par trou-

pes nombreuses toutes les parties de la côte d'Amérique, les naturels peuvent les attraper sans beaucoup de peine. Non-seulement ils trouvent dans la peau de la loutre une parure magnifique, et un vêtement qui les protège contre l'âpreté des froids de leur climat; mais la chair de cet animal leur fournit encore une nourriture excellente, et qu'ils aiment de préférence à toute autre. 1788. Septembr.

La loutre de mer diffère de la loutre de rivière ou *capucca*, ainsi nommée par les habitans de *Nootka*, et qui est la même que celle du Canada. Elle est de beaucoup supérieure par sa forme, sa grosseur et sa fourrure.

Les diverses espèces d'oiseaux qui fréquentent la côte d'Amérique ne sont pas très-multipliées. Nous y vîmes la corneille, la pie, la grive, le grimpereau, le roitelet, le martin-pêcheur, l'alouette de terre ordinaire, le pluvier, le faucon, et l'aigle à tête blanche. Nous apperçûmes aussi quelquefois, mais très-rarement, le pigeon ramier.

Les oiseaux de mer s'y trouvent en plus grand nombre. Ce sont les mouettes et les

1788. Septembr. *shags* (1) ordinaires ; plusieurs espèces différentes de canards et de plongeons ; le perroquet de mer, et beaucoup d'autres dont les noms ne nous étoient pas connus.

On peut se procurer, tant sur la côte que dans les *entrées* ou havres, une quantité prodigieuse de poissons, et entr'autres, le halibut, le hareng, la sardine, le brême argenté, le saumon, la truite, le *cod*, le poisson à trompe, le goulu, le chien de mer, la sèche, et beaucoup de poissons de rochers. Nous en vîmes de toutes ces espèces chez les naturels qui les avoient attrapés. Il y a encore, selon toute apparence, un grand nombre d'autres espèces qu'on ne peut pas prendre avec le harpon, seul instrument dont les naturels se servent pour la pêche, et nous n'avions ni ligne ni filets.

Au printemps, les harengs et les sardines arrivent par troupes sur la côte. Le hareng a sept ou huit pouces de long ; il est, en

(1) Par ce nom les Anglois désignent un oiseau de mer dont j'ignore le nom françois.

Note du Traducteur.

général, plus petit que celui qu'on prend dans les mers d'Angleterre. La sardine ressemble à celle du Portugal. C'est un manger délicieux. Les naturels les prennent ici par milliers. Ils en chassent une grande quantité dans les petites anses et vers les eaux basses, où se tiennent dans des canots quelques hommes occupés à agiter l'eau, tandis que d'autres font couler à fond des branches de pin avec des pierres. Le poisson devient alors très-facile à prendre, et ils le recueillent dans des baquets de bois ou dans des corbeilles d'osier. Nous avons vu les naturels en rapporter des provisions si considérables que tout un village ne suffisoit pas pour le nettoyer avant qu'il commençât à pourrir. Lorsqu'il a subi cette opération, on le place sur des baguettes, on le suspend par rangées, et à une certaine distance, au dessus du feu des cahutes, afin qu'il soit bien enfumé ; et lorsqu'il est assez sec, on l'emballe avec beaucoup de soin dans des nattes, et on le met en réserve comme une partie et une partie très-considérable de la provision d'hiver. C'est dans les mois de juillet et d'août que

1788. Septembr.

1788. Septembr. se pêche la sardine. A cette époque, quelques-uns des naturels se postent sur des éminences choisies à cet effet, pour voir arriver le poisson dont il est très-facile de reconnoître l'approche à l'agitation singulière de la mer. Tous les autres s'embarquent alors dans leurs canots pour aller commencer la pêche. Ils préfèrent la sardine à toute autre espèce de poisson, excepté le saumon.

Le saumon se pêche dans les mois de juillet, d'août et de septembre. Il n'abonde pas dans ces mers comme les autres poissons ; mais il est d'un goût exquis. On le coupe en deux, on le fait sécher, et on l'empaquète de la manière décrite ci-dessus ; les naturels le regardent comme un manger très-délicat. Le saumon du district de *Nootka* est très-différent de celui qu'on pêche vers le nord. Ce dernier est d'une espèce bien inférieure ; c'est le même que celui du *Kamstchatka*.

Pendant le séjour que nous fîmes à l'*entrée du Roi George*, nous vîmes très-peu de goulus de mer et de halibuts ; mais le *cod* que prenoient les naturels étoit de la

meilleure qualité. On l'apprête, comme les autres poissons, pour la provision d'hiver. 1768. September.

Nous trouvâmes ici le happeur rouge ; mais il n'y étoit pas commun. Nous apperçûmes aussi de temps à autre la grande sèche que les naturels ont grand plaisir à manger toute crue.

Les moules sont très-grosses. Elles renferment une petite perle qui ressemble à une graine, grosse à-peu-près comme la tête d'une épingle, très-mal conformée, et nullement transparente. Nous vîmes aussi des oreilles de mer, des pétoncles, diverses espèces de moules, des poissons étoilés, et plusieurs autres productions marines en abondance. Le petit cancre de mer est excellent à manger. On en trouve une grande quantité dans ces mers.

Les reptiles de cette contrée se bornent (du moins autant que j'ai pu étendre mes connoissances en ce genre) à un petit serpent de couleur brune, long d'environ dix-huit pouces, et qui fuit dès qu'il entend le moindre bruit. Nous n'en découvrîmes point d'autres dans nos fréquentes excursions au milieu des bois. Ainsi, on peut les traver-

1788. Septembr. ser sans crainte de rencontrer ces dangereux et venimeux reptiles qui infestent la partie orientale de l'Amérique (1). Mais

(1) Le lecteur trouvera peut-être avec plaisir ici quelques détails sur les serpens qui habitent l'Amérique septentrionale. Ils sont tirés de ma traduction des *Voyages de J. Long*. Quelque suspect que je puisse paroître d'une certaine complaisance pour mon ouvrage, en le citant aussi souvent, je ferai remarquer que c'est le voyageur lui-même que je cite, et non pas moi : au surplus, mon excuse est dans l'utilité des observations de tout genre dont il a enrichi le journal de ses voyages. Voici donc les détails qu'il nous donne sur plusieurs espèces de serpens de l'Amérique septentrionale.

« Pendant mon séjour près du lac *Schaboomoochooine*, je vis une grande quantité de serpens. Un jour entr'autres que je me promenois dans les bois, je découvris un de ces reptiles sous l'herbe : au moment où je l'apperçus je coupai un long bâton, et le laissai tomber tout doucement sur la tête du serpent ; il se remua sur le champ et je pus entendre distinctement ses sonnettes. Tandis que j'observois le brillant de ses couleurs qui étoit d'une beauté au dessus de toute expression, il se replioit en cercle comme une corde pour se lancer autour de moi, cela m'avertit du danger que je courois ; je saisis le bâton par la pointe, et lui laissai

on

on y est assailli d'épaisses nuées de *mosquitos* qui sont très-incommodes pour les 1788. September.

---

tomber le gros bout sur la tête : la force du coup l'étourdit ; je profitai du moment, le frappai de nouveau et le tuai. Je le mesurai ensuite, et trouvai que sa longueur étoit d'au moins cinq pieds et demi, et la partie la plus grosse d'environ quatre pouces de circonférence ; il avoit neuf sonnettes à la queue, ce qui, selon les observations générales, annonçoit qu'il avoit neuf ans. Je ne crois pas cependant que ce soit un grand motif de certitude : car, on ne sait pas au juste en quel temps la sonnette commence à paroître.

» La chair de ce reptile est délicieuse, et j'en ai souvent mangé avec grand plaisir. J'ai vu les Indiens l'empoisonner avec du jus de tabac.

» Tandis que j'en suis sur cet article, quoiqu'il ne soit pas tout-à-fait de mon ressort, je me permettrai quelques remarques sur le serpent *poule-d'eau* et sur le serpent d'eau *noir*.

» Le serpent *poule-d'eau* est plus long que le serpent à *sonnettes*. Il a des bandes sur le dos, une pointe au bout de la queue, recourbée comme une ancre, et un double rang de dents dans chaque mâchoire. Il prend son nom de sa voix qui ressemble au cri d'une *poule* sauvage. Au Mississipi, il se nourrit de riz sauvage qui croît à travers les longues herbes ; il porte sa tête le plus souvent droite, jette un cri semblable à celui de la poule pour attirer cette dernière : quand

1788. Septembr. naturels (1). Nous vîmes encore des papillons de diverses espèces. Quelques-uns étoient d'une grandeur extraordinaire et

---

l'oiseau approche, le serpent lui lance sa queue dans le corps, et en fait facilement sa proie.

» Le serpent d'eau *noir* est employé par les Indiens lorsqu'ils vont à la guerre. Ils lui arrachent les dents, nouent sa tête et sa queue ensemble, et se l'attachent autour du corps, ce qui le fait bientôt mourir. Ils s'en débarrassent chaque soir, et se le remettent tous les matins ». *Voyez ma traduction des Voyages de J. Long*, chapitre XV, pages 285 et 286.

Note du Traducteur.

(1) Voici ce que dit de ces mouches importunes le flibustier Raveneau de Lussan, qui traversa en 1688 l'isthme de Panama en revenant de la mer du Sud.

« Quand les Indiens du cap de *Gracias a Dios* sont pris du sommeil, ils font un trou dans le sable où ils se couchent, et ensuite ils se recouvrent avec le même sable, ce qu'ils font pour se mettre à couvert des insultes des *moustiques*, dont l'air est le plus souvent tout rempli. Ce sont de petits moucherons qu'on sent plutôt qu'on ne les voit, et qui ont un aiguillon si piquant et si venimeux, que lorsqu'ils l'appuient sur quelqu'un, il semble que ce soit un dard de feu qu'ils y lancent.

» Ces pauvres gens sont si tourmentés de ces fâcheux

d'une rare beauté. L'abeille, la mouche commune, et les différentes espèces de teigne se trouvent en grand nombre à *Nootka*. Ce sont les seuls insectes que je me souvienne d'avoir vus sur la côte nord-ouest d'Amérique. 1788. Septembr.

Quant aux minéraux de ce pays, nous n'en pûmes guère juger que par les différentes sortes de mine que nous trouvâmes chez les naturels ; et d'après ces échantillons, je suis très-porté à croire qu'ils sont d'un prix infini.

Les blocs de cuivre pur malléable que nous avons vus entre les mains des naturels, ne nous permettent pas de douter qu'il n'y ait des mines de ce métal dans le voisinage de cette partie de la côte nord-ouest. On nous en présenta une fois un morceau qui paroissoit peser environ une livre, et au travers duquel on avoit percé un trou

---

insectes quand il ne vente point, qu'ils en deviennent comme lépreux ».

Voyez les Études de la Nature de Bernardin de Saint-Pierre, tome III, étude 12, pages 75 et 76.

Note du Traducteur.

1788. Septembr. assez grand pour y placer un manche afin d'en faire un marteau. Nous demandâmes à l'homme qui en étoit possesseur d'où il le tenoit. Il nous donna à entendre qu'il l'avoit reçu en échange de quelques naturels qui habitoient plus au nord. Nous avons vu aussi quelquefois des colliers et une espèce de bracelets qu'on plaçoit autour du poignet, et qui etoient du cuivre le plus pur. Rien n'annonçoit qu'ils eussent appartenu à quelqu'Européen.

Les naturels fabriquent une espèce d'ocre rouge, grossière, pour se barbouiller le corps, et sur-tout le visage. Il est probable que cette ocre contient des particules de métal. Nous remarquâmes aussi qu'ils se servoient d'un fard noir pour se peindre le corps. Par dessus ce fard, ils éparpilloient une poudre brillante dont ils faisoient beaucoup de cas; au premier coup-d'œil, nos matelots la prirent pour de l'or. Les naturels la tiroient d'un lit de rochers de couleur blanche au fond d'un petit ruisseau. Elle couloit en veines, avoit le plus brillant éclat, et la même couleur que l'or. En brisant un morceau du rocher, ces par-

ticules brillantes disparoissoient ; la croûte qui restoit étoit noire et sans consistance ; mais, réduite en poudre, elle prenoit l'éclat dont j'ai parlé, et formoit l'ornement dont les habitans de *Nootka* tiroient le plus de vanité. Sir François Drake parle de cette poudre dans les détails qu'il nous a donnés sur la Nouvelle-Albion. Mais je n'ai point de notions assez étendues en minéralogie pour présenter ici quelques observations sur cet article. 1788. Septembr.

Nous vîmes aussi plusieurs morceaux de crystal de roche, octogones, d'un transparent très-clair, et que les naturels portoient autour du cou comme une parure. Ils avoient presque tous sur eux un petit morceau de verre de Moscovie auquel ils attachoient le plus grand prix.

Comme je ne suis parvenu à me procurer qu'une connoissance très-imparfaite du district de *Nootka*, on ne doit pas ajouter une entière confiance à mes conjectures sur ce qu'il peut posséder de minéraux. Ce qu'il y a de bien certain, c'est qu'au mois d'août 1789, les Espagnols qui, plus que tout autre peuple, possèdent le tact

1788. Septembr. nécessaire pour trouver les richesses renfermées dans les entrailles de la terre, ouvrirent une mine dans une île, nommée l'*île du Porc*, et située dans le havre de l'*anse des Amis*, dans l'*entrée du Roi George*. Leurs ouvriers restèrent constamment à l'ouvrage; eux seuls et les soldats préposés à la garde de l'île pouvoient en approcher.

Fin du second Volume.

APPENDIX

DE CE SECOND VOLUME.

N°. III.

Instructions données par le Capitaine Meares, *à M.* Robert Duffin, *premier Officier de la* Felice, *chargé d'aller reconnoître les* Détroits de Jean de Fuca (1).

MONSIEUR,

Vous avancerez avec la chaloupe au midi de ce port, pour faire le commerce des fourrures avec les

(1) Le lecteur se rappellera l'expédition confiée à *Robert Duffin* par le capitaine *Meares*, et l'événement qui troubla les recherches de cet officier. Ce n°. III des pièces justificatives correspond au chapitre XVI de l'ouvrage. Le capitaine *Meares* a oublié d'y renvoyer le lecteur, en parlant

naturels. Je vous ai approvisionné, à cet effet, d'une quantité suffisante d'articles de trafic. Vous êtes aujourd'hui si fort au courant de ces sortes d'expéditions, qu'il seroit superflu de vous donner aucunes instructions sur la conduite que vous devez tenir.

Comme j'ai la confiance la plus entière dans votre prudence, j'espère beaucoup que vous visiterez avec succès les nombreux villages situés le long de la côte qui conduit aux *détroits de Jean de Fuca.* Vous avancerez dans ces détroits tant que vous y trouverez des habitans, ou que vous compterez vous y procurer des fourrures ; et comme j'ai idée qu'une nation éloignée habite le haut de cette mer, il importeroit beaucoup que vous allassiez la reconnoître, de manière cependant à ne pas retarder essentiellement votre route vers le midi, sur-tout si vous avez le bonheur de trouver un port.

En quittant ces détroits, vous gagnerez l'île de Tatootche, et les villages situés le long des côtes vers le midi. Je pense qu'il sera prudent d'éviter *Queenhythe.*

Si le temps et les vents sont assez favorables pour vous permettre de gouverner sur la baie que nous avons nommée *baie de Shoal-Water*, il seroit fort intéressant de vous assurer s'il y existe une autre nation, distincte du peuple de *Nootka ;* il vous sera plus facile

---

des instructions qu'il donna lui-même à *Robert Duffin.* Ces instructions sont curieuses à connoître, ainsi que le journal que cet officier a dressé de son court voyage. Il forme le N°. suivant. *Note du Traducteur.*

de tenter si cette baie ou quelques places voisines ont assez d'étendue pour recevoir des vaisseaux.

Comme il est impossible de prévoir tous les événemens qui peuvent vous arriver, je n'ai rien de mieux à faire que de m'en rapporter en tout à votre prudence.

Je vous recommande particuliérement de vous tenir sans cesse sur vos gardes : que vos armes soient toujours en bon état, et à l'abri de l'humidité. Ne mouillez jamais la nuit dans le voisinage d'un village considérable, ou de quelque partie trop peuplée de la côte. Je vous engage, par dessus toutes choses, à éviter toute espèce de querelle avec les naturels; que l'humanité, la bonne foi et la droiture qui ont toujours été jusqu'ici la base de vos actions, soient encore la règle de votre conduite dans les diverses relations que vous pourrez avoir avec eux. Vous avez, je crois, le cœur trop généreux pour souffrir jamais que quelqu'une des personnes placées sous vos ordres se permette d'insulter et de piller, par cela seul qu'elles seroient sans défense, les nations sauvages avec lesquelles vous auriez quelque communication.

Vous prendrez possession de ces *détroits* et des terres adjacentes, au nom du roi et de la couronne d'Angleterre ; et vous essaierez de faire entendre aux habitans que vous serez bientôt de retour pour consolider les traités d'alliance ou de commerce que vous auriez pu faire avec eux, et pour lesquels je vous donne ici toute l'autorisation nécessaire.

Ayez soin, je vous prie, de tenir un journal de votre expédition ; dressez une esquisse des terres que

vous verrez, et recueillez toutes les remarques qui se seront présentées à vous.

Je me propose d'attendre votre retour dans ce port. Si, cependant, quelqu'accident imprévu me forçoit à le quitter, vous avancerez vers *Nootka* où vous viendrez me rejoindre.

Je vous souhaite un heureux succès, et demeure, Monsieur, très-sincérement,

Votre, etc.
J. Meares.

A bord du vaisseau la Felice, *port* Effingham, 13 *juillet* 1788.

N°. IV.

Copie du journal de M. Duffin (1).

Le 13 juillet 1788, je quittai le vaisseau avec la chaloupe bien armée et bien équipée. Ma destination

---

(1) En conséquence des instructions qu'on vient de lire, *Robert Duffin* tint un journal exact de son expédition, à partir du moment où la chaloupe qu'il commandoit quitta la *Felice*. C'est ce journal qui forme le n°. IV. Il est d'autant plus intéressant pour le lecteur, qu'il lui présentera, mieux encore que le récit abrégé du capitaine *Meares*, les détails de la rencontre où cet officier et son petit équipage perdirent périr victimes de la féroce insolence des naturels.

Note du Traducteur.

étoit d'aller vers le midi pour faire le commerce des fourrures, et reconnoître la côte. A huit heures du matin, nous mîmes à l'ancre dans une baie, fond de sable, à peu de distance du vaisseau, pour raccommoder la chaloupe. A onze heures, je quittai cette baie, après avoir fait cuire quelques viandes. Le journal ou registre de cette journée, ne comprend que douze heures et finit à midi.

Le 14. Le vent étoit de sud-est. Il ne cessa de pleuvoir. A cinq heures, nous mouillâmes dans une baie, fond de sable, en face du village d'*Attah*. Plusieurs canots vinrent bord à bord de la chaloupe. Mais nous ne vîmes point de fourrures. Nous achetâmes des naturels qui gouvernoient ces canots quelques peaux de *hurst* et une petite quantité de poisson. Nous leur donnâmes en échange des grains de verre. Ces naturels se comportèrent loyalement, et ne nous laissèrent point entrevoir l'intention de commettre quelqu'excès. Au coucher du soleil, je fis tirer un coup de mousquet, comme pour les avertir de ne point approcher de la chaloupe pendant la nuit. Avant midi, le vent étoit de l'ouest, et le temps très-couvert; à cinq heures, nous appareillâmes, et courûmes sur le village. Ensuite nous mîmes à la cape jusqu'à huit heures du soir. Ne découvrant pas une seule fourrure, et le vent se montrant favorable, nous jugeâmes à propos d'avancer vers l'*entrée*. Nous gouvernâmes est et est-nord-est le long de la côte, à un quart de mille de distance. Cette côte présente, en général, jusqu'au village appellé *Nitteenatt*, le plus agréable aspect. C'est presque par-tout une berge sablonneuse; mais vingt brasses de ligne ne

rapportent point de fond à un quart de mille de la côte. Il y a aussi un grand nombre de chûtes d'eau ; et, après s'être élevée à une hauteur prodigieuse, la lame vient se briser contre le rivage, tout le long de la côte qui gît est et ouest, d'après le compas. A midi, nous eûmes une jolie brise ; le temps étoit très-sombre. La pointe qui forme l'entrée de la mer de *Jean de Fuca*, et que j'appellerai *Pointe-entrée*, couroit est-quart-sud ; l'île de Tatootche nous restoit au sud-est-quart-est, à quatre lieues de la *Pointe-entrée*, et à dix de la mer de *Jean de Fuca*. Une observation donna 48 degrés 38 minutes de latitude nord.

Le 15. Jolies brises de l'ouest, et beau temps. A une heure passée de l'après-midi, nous courûmes sur une petite baie sablonneuse où nous avions apperçu deux ou trois maisons, et nous y jettâmes l'ancre. Les naturels qui n'étoient que des pêcheurs, s'éloignèrent alors, emportant avec eux leur poisson. Ne voyant rien qui pût nous faire espérer de trouver des fourrures en cet endroit, je levai l'ancre et courus de nouveau sur la terre. Je vins mouiller à la hauteur du village de *Nittee-natt*, à un quart de mille de la côte. Je tentai ici d'entrer dans un petit ruisseau, mais je trouvai sur la barre une lame trop forte pour oser approcher. Je continuai donc de faire de la voile, et vins jetter l'ancre sur dix brasses d'eau, fond de sable ; la *Pointe-entrée* couroit sud-quart-est ; le village étoit alors à un demi-mille de nous. Le chef, nommé Kissan, vint bord à bord de la chaloupe. A midi, la latitude nord étoit de 48 degrés 34 minutes.

Le 16. Temps agréable ; vent de nord. A six heures

après-midi, nous levâmes l'ancre, emportant plusieurs pelleteries que nous avions achetées. Nous courûmes sur une baie sablonneuse, ou plutôt sur une anse où il y voit un village. Des naturels montés dans deux canots nous invitèrent à en approcher. Mais, dès que nous fûmes près de la côte, nous en vîmes un grand nombre d'autres qui se rassembloient sur le rivage avec des pieux, des bâtons, des arcs et des flèches. Ils poussoient, en même temps, des hurlemens effroyables, et faisoient les gestes les plus menaçans. Je crus qu'ils n'avoient d'autre intention que de nous empêcher de prendre terre. Mais je me trompois : car ils lancèrent, à l'instant, du haut d'un rocher peu éloigné de nous, une grêle de flèches aux environs de la chaloupe. Heureusement, nous n'eûmes personne de blessé. Plusieurs de ces flèches tombèrent sur la petite voile de la chaloupe, mais ne pénétrèrent pas au travers. Je me vis en ce moment dans la plus pressante nécessité de leur lâcher de la mousqueterie : mais j'étois trop éloigné d'eux pour le faire avec succès. Ils commencèrent, de leur côté, à lancer à l'eau plusieurs canots chargés d'une grande quantité de pieux, et je tirai alors moi-même un coup de mousquet à l'un d'eux, mais j'ai tout lieu de croire que personne n'en fut blessé. Quoi qu'il en soit, ils quittèrent sur le champ la partie, et s'enfuirent jusques dans les bois en poussant des hurlemens affreux. Nous vîmes bientôt un de ces naturels accourir sur le rivage avec une pique de moyenne grandeur qu'ils avoient trouvé le moyen d'enlever de la chaloupe sans être aperçus. Je ne tardai pas à me convaincre que le desir de conserver ce qu'ils

venoient de nous dérober étoit le motif qui les avoit portés à cet acte d'hostilité contre nous. Dès que j'eus reçu la pique en question, les hostilités cessèrent. Je me flatte qu'aucun d'eux n'a péri. Ce n'est pas qu'en vérité, ils ne méritassent bien d'être victimes de leur insolence. Nous levâmes l'ancre alors, et fîmes de la voile sans rien découvrir qui donnât l'espoir de trouver des fourrures. Nous gouvernâmes à l'est, le long de la côte, et doublâmes la *Pointe-entrée* à un demi-mille de distance. A sept heures et demie passées, nous étions environnés de rochers, et la lame se brisoit avec violence contre la côte après s'être élevée à une hauteur effrayante ; à dix heures, nous jettâmes l'ancre sur onze brasses, fond de corail. Nous eûmes calme plat toute la nuit ; la mer fut tranquille. A la pointe du jour, nous nous trouvâmes par le travers d'un petit village ; plusieurs canots vinrent près de la chaloupe, mais nous ne vîmes point de fourrures. Les naturels nous dirent qu'ils étoient tous sujets de Wicananish, et se conduisirent avec beaucoup de douceur et d'honnêteté. Nous achetâmes d'eux une petite provision de poisson. A sept heures, nous levâmes l'ancre, et portâmes à l'est en remontant les *détroits*. La mer étoit calme. A neuf heures, nous eûmes une jolie brise de vent de sud. Cette côte git précisément est et ouest, d'après le compas. Nous suivîmes le long de la côte à un demi-mille de distance. La sonde rapportoit onze brasses ; en plusieurs endroits, vingt brasses ne trouvoient pas de fond. Cette côte est toute entière un lit de rochers. A onze heures et demie passées, nous découvrîmes l'entrée d'une baie profonde ; nous y arri-

vâmes à midi, avec tout espoir d'y trouver un bon port. Une observation donna 48 degrés 27 minutes de latitude nord.

Le 17. A deux heures de l'après-midi, nous mîmes à l'ancre dans une petite anse sur trois brasses trois quarts d'eau, près des rochers. Le long de la baie, la sonde rapportoit régulièrement de quinze à quatre brasses d'eau, à un demi-mille de la côte. Ce havre est excellent pour des vaisseaux du port de cent à cent cinquante tonneaux ; mais il n'y a pas assez d'eau sur la barre pour en former un plus considérable, l'eau la plus élevée n'étant qu'à deux brasses, et la marée ne montant qu'à dix-huit pieds. Cette baie offre aux vaisseaux un mouillage très-sûr pendant l'été. Aucun vent ne peut les y tourmenter, si ce n'est le vent de sud-est. Mais alors, la baie étant très-profonde, la mer ne peut pas y être fort dangereuse. Le fond nous parut très-bon pour recevoir les vaisseaux, étant tout de sable et de vase molle. Les naturels de ces parages reconnoissent Tatootche pour leur chef. Ils nous semblèrent une race d'hommes hardis et capables de tout entreprendre. Mais comme nous étions à une assez grande distance de leurs villages, je ne craignis rien de leur part. A sept heures d'après-midi, plusieurs canots portant, chacun, un grand nombre de naturels, vinrent bord à bord de la chaloupe. Plusieurs d'entr'eux essayèrent d'y monter. Je les priai de rester dehors, et ne permis à aucun d'eux de venir parmi nous. En même temps, je défendis très-expressément aux gens de l'équipage de leur dire un seul mot, ou de leur offrir la moindre chose. Un des canots s'éloigna alors à

quelque distance de la chaloupe ; et bientôt je vis un des sauvages qui étoient dedans, se saisir d'un pieu dont une coquille de moule formoit la pointe. Il l'attacha au bout d'un bâton en le serrant très-fort avec une corde. Il se mit, en même temps, en posture de le lancer, et cherchoit à me faire entendre qu'il me tueroit. Je ne fis pas grande attention à ses menaces, ne pensant pas qu'elles fussent sérieuses. Mais en portant mes regards sur leurs canots, je les vis tous remplis de pieux, de bâtons, d'arcs et de flèches. J'apperçus aussi à terre, entre les arbres, et en face de la chaloupe, un grand nombre d'hommes armés. Je me persuadai alors que leur intention étoit de s'emparer de la chaloupe. J'ordonnai, en conséquence, à mes gens de préparer leurs armes, et de se tenir sur leurs gardes ; je leur recommandai sur-tout d'observer les mouvemens de l'homme qui étoit armé du pieu, et de lui tirer un coup de mousquet, s'il faisoit le moindre effort pour le lancer. A peine avois-je cessé de parler que je vis le pieu partir de sa main, dirigé contre Robert Davidson, quartier-maître et conducteur du coquet. J'ordonnai sur le champ de faire feu ; un seul de nos gens tira un coup de mousquet. L'homme armé du pieu tomba roide mort sur la place. La balle lui avoit traversé la tête. Les autres naturels sautèrent aussitôt par dessus le bord, et tous les canots s'enfuirent à force de rames. A l'instant même, une grêle de traits lancés du rivage tomba sur nous : je fis faire feu roulant sur les assaillans, mais sans succès, parce qu'ils se mettoient à couvert derrière de gros arbres. Je fus blessé d'une flèche à la tête, au moment même où

le

le sauvage tomba. Nous levâmes l'ancre, et ne fîmes jouer que deux rames pour avancer en mer, le reste de nos gens étant sous les armes. Nous trouvâmes les deux côtés du rivage bordés d'hommes armés de pieux, de pierres, etc. de sorte que nous ne pûmes douter plus long-temps que leur intention ne fût de s'emparer de la chaloupe. Nous fûmes assaillis de nouveau d'une prodigieuse quantité de pierres et de flèches ; mais, par bonheur, personne de nous ne fut mortellement blessé. Pierre Salatrass, Italien de nation, reçut une flèche qui resta enfoncée dans sa jambe pendant toute la durée de l'action, et jusqu'au moment où nous fûmes délivrés de ces cruels ennemis ; il ne pouvoit s'exposer à l'arracher sans s'ouvrir la jambe, attendu que la flèche étoit barbelée, et avoit deux crochets. Je fus obligé de lui faire une incision pour la retirer ; elle avoit pénétré jusqu'à trois pouces de profondeur. Le Chinois fut aussi blessé au côté ; un autre de nos matelots reçut une flèche près du cœur. Aussitôt que nous fûmes hors de leurs atteintes, nous fîmes de la voile, et sortîmes de la baie. Nous jettions régulièrement la sonde à mesure que nous avancions : le vent étoit de l'ouest. Nous courûmes sur l'autre côté, dans l'intention de retourner à l'instant vers le vaisseau ; je voyois que les naturels étoient absolument déterminés à nous faire beaucoup de mal, et que nous ne pourrions pas avancer le long de la côte sans mettre notre vie dans le plus imminent danger. Je souffrois aussi cruellement de la tête ; car la flèche avoit pénétré jusqu'au crâne, et m'auroit tué infailliblement sans mon chapeau qui rompit le coup. A midi, nous eûmes de jolies brises

de vent, et un beau temps. L'île de Tatootche couroit sud-ouest. Nous donnâmes à ce havre le nom de *port Hawkesbury*, et à l'autre baie, celui de *baie des Hostilités*.

Le 18. Nous eûmes un temps agréable; le vent étoit de sud-sud-est. A quatre heures après-midi, nous virâmes vent devant, à la hauteur de la côte méridionale, à quatre milles de distance, et courûmes sur la côte septentrionale des *détroits*. A sept heures, nous virâmes vent devant une seconde fois, à la hauteur de la côte, à la distance d'un demi-mille. Au coucher du soleil, l'entrée du *port Hawkesbury* gisoit nord-quart-est, et l'île de Tatootche nous restoit au sud. La *Pointe-entrée* couroit ouest-sud-ouest, à huit lieues de l'île, et à trois seulement du port. Pendant la nuit, nous gouvernâmes nord-ouest-quart-ouest, et ouest-nord-ouest par une jolie brise de vent et une brume assez épaisse. C'est ainsi que nous vînmes rejoindre le vaisseau.

(Pour copie) Robert Duffin.

N°. V.

Instructions données par le Capitaine Meares *au Capitaine* Douglas, *en quittant la côte d'Amérique.*

Au Capitaine Guillaume Douglas, *Commandant le vaisseau l'*Iphigénie.

MONSIEUR,

COMME je me propose de gagner les *îles Sandwich*, et par suite, la Chine, dès le moment où la *Côte Nord-Ouest d'Amérique* aura été lancée à la mer, le double commandement de l'*Iphigénie* et de la *Côte Nord-Ouest d'Amérique* vous sera naturellement dévolu.

La haute opinion que j'ai conçue de vous me persuade facilement que vous êtes capable de soutenir une pareille charge. Je crois nécessaire, cependant, de vous indiquer la route que vous aurez à tenir après notre séparation. Je ne doute point de l'intelligence avec laquelle vous exécuterez tout ce qui vous sera prescrit pour l'intérêt de nos commettans; et comme vous avez déjà donné une preuve convaincante de la vôtre dans le dernier voyage que vous venez d'achever, j'ai tout lieu de croire que vous redoublerez d'activité, de vigilance, d'exactitude et de précautions dans la

scène de nouveaux événemens qui va se déployer devant vous, et que vous terminerez un second voyage avec le même succès. Je prends la liberté de vous recommander de nouveau, comme une chose qui exige toute votre attention, tous vos soins et la plus courageuse persévérance, d'exécuter tous les plans que je vous tracerai pour l'avantage des propriétaires qui nous emploient. J'ouvre un champ vaste à vos talens; je suis bien sûr que vous profiterez de cette circonstance pour prouver à l'univers que je ne me suis point trompé dans mon opinion sur votre compte.

Afin de vous procurer tout ce qui peut assurer le succès de votre expédition, j'ai fait porter dans vos vaisseaux une partie des diverses espèces de provisions que j'avois à bord de la *Felice*. Quoique je me trouve en état de vous en fournir pour le moment, je dois vous prévenir qu'elles sont extrêmement rares, qu'il vous sera très-difficile de les remplacer par de nouvelles, et que vous n'aurez pas trop de toute votre vigilance pour éviter d'en manquer entièrement. La provision que je vous donne de pain et de froment s'augmentera, je l'espère, par celle que vous recevrez aux *îles Sandwich*. Vous y salerez votre porc. Dans cette opération, je vous recommande de suivre avec la plus soigneuse exactitude la méthode indiquée par le capitaine Cook; car c'est en négligeant de l'observer, que le capitaine Colnett, commandant le *Prince de Galles*, a perdu la plus grande partie de ses provisions, avant d'avoir atteint le 30^{e} degré de latitude nord, dans son voyage à la côte nord-ouest d'Amérique. Je vous ai cédé, à cet effet, tous les tonneaux que j'avois dans

mon vaisseau, excepté ceux de la rangée. Un objet très-important pour vous, sera de vous procurer des végétaux, et sur-tout des ignames dont j'espère que vous recueillerez, même sur la côte d'Amérique, une assez grande quantité pour en faire au besoin une ressource très-utile. Pendant toute la durée de votre séjour aux *îles Sandwich*, je vous recommande de ne point donner de pain à vos gens; vous y trouverez en abondance des productions végétales qui leur permettront de se passer de cette nourriture; et le soin que vous aurez pris de le ménager alors, vous garantira presque le succès de votre voyage. Je vous recommande la même précaution à l'égard du froment.

Comme votre provision de liqueurs est entièrement consommée, et que je n'en ai plus à vous fournir, j'ai envoyé à bord de vos vaisseaux tout ce qui me restoit d'essence de spruce, ainsi que des mélasses pour faire de la bière. Vous vous en servirez quand vous le jugerez à propos; et si les mélasses ne vous suffisent pas, je vous engage, arrivé une fois aux *îles Sandwich*, d'essayer de faire bouillir de la canne à sucre; le capitaine Cook en composa pour son équipage une bière agréable au goût. Mais, si vous ne pouvez réussir à faire du sirop, elle sera encore très-agréable à vos gens avec du thé. Car je n'ai point de sucre à vous donner, et le vôtre est consommé tout-à-fait. Vous essaierez aussi s'il est possible de distiller le rum. Je vous envoie, à cet effet, une chaudière et un alambic. Si vous réussissez dans ces différens essais, vous aurez découvert toutes les ressources qui pourront vous mettre à portée d'exécuter le plan que je vous aurai tracé

Dans tous les cas, j'espère fortement que vous parviendrez à vaincre tous les obstacles.

D'après les renseignemens que m'a donnés le capitaine de la *Princesse Royale*, je crois devoir vous parler des dangers contre lesquels vous aurez à vous prémunir pendant votre séjour dans ces îles où l'équipage d'un vaisseau, plongé dans les plaisirs, peut devenir si facilement victime des caprices d'un peuple hardi et entreprenant. Votre sagacité seule vous déterminera à tirer vos principales ressources d'*Owyhee*, l'une des îles du Vent. Le danger d'y mettre à l'ancre est assez démontré lorsqu'on sait qu'elle est habitée par un grand nombre de naturels. Vous connoissez très-bien la baie de *Mowee*. Je vous invite à y mouiller, si l'on peut y trouver un fond qui ne soit point de roches de corail. Quoique Titerree gouverne en souverain *Mowee*, *Morotoi*, et les îles adjacentes ; les divisions qui règnent entre les chefs inférieurs ne leur permettront probablement pas de concerter entr'eux un plan d'hostilités contre vous. La distance où vous vous tiendrez du rivage de cette île, sera, d'ailleurs, un motif de plus de sécurité pour vous. Dans tout ce grouppe d'îles, je ne connois point de place plus sûre, pourvu toutefois qu'on puisse y trouver un bon mouillage. Lorsque le vent alizé souffle, il descend du sommet des montagnes en brises rafraîchissantes, et tempère la chaleur dévorante du soleil, si pernicieuse dans tous les climats. Lorsqu'il cesse, et fait place au vent de nord-ouest, vous avez plusieurs canaux d'une vaste étendue au travers desquels vous pouvez remettre en mer, et, par ce moyen, il n'y a plus à redouter

une côte sous le vent du vaisseau. Je vous observe que c'est le seul poste que vous puissiez occuper au milieu des îles en question, sans avoir ce danger à craindre ; et il est tel qu'au moment même où vous verrez le temps se charger de nuages noirs au nord-ouest, je vous conseille de remettre en mer. C'est le seul moyen de salut.

Le caractère sauvage et féroce du peuple de *Wahoo* vous déterminera, je le présume, à ne faire qu'un court séjour dans cette île. Le grand nombre des habitans d'*Atooi* vous détournera également, sans doute, de rester long-temps dans la *baie de Wimeo*. *Onehow* sera donc le terme de votre route. Arrivé à cette île, je vous engage à vous tenir en garde contre les ruses et la malice de Taheo et d'Abinui que je regarde comme des hommes très-redoutables par leur caractère astucieux et intéressé. Comme ils ont essayé d'empoisonner l'équipage du *Prince de Galles* et celui de la *Princesse Royale*, vous vous prémunirez contre un aussi infernal projet, en examinant avec attention les noix de cocos, les ignames, l'eau, etc. dont vous aurez soin de faire goûter chaque fois à celui qui vous les vendra. Je sais, à n'en pas douter, par Tianna, qu'ils ont le secret d'un poison si subtil qu'il corrompt à l'instant même les sources de la vie. Dans le cas où vous viendriez à découvrir une aussi exécrable tentative de leur part, je vous recommande de vous saisir de ceux qui s'en seroient rendus coupables ; et comme une pareille trahison ne pourroit se commettre sans le consentement d'Abinui et de Taheo, vous ne négligerez pas d'en faire un exemple éclatant. Les relations de com-

merce que les naturels d'*Atooi* ont eues avec des Européens ont tellement influé sur leur caractère qu'on ne sauroit s'armer de trop de vigilance et de précautions.

N'en souffrez jamais, sous quelque prétexte que ce puisse être, plus d'un ou de deux sur votre gaillard. Tenez sans cesse du monde sur vos hunes, avec des armes toutes prêtes ; qu'alors vos fusils soient toujours chargés et amorcés. Ne laissez jamais les naturels faire le tour du vaisseau à la nage ; autrement, comptez qu'ils ne manqueront pas de couper vos cables.

J'espère que vous parviendrez à vous procurer une bonne provision de cordages, et je pense que les sangles, les badernes (1), les toiles pourroient bien être aussi recherchées sur la côte septentrionale d'Amérique, que sur la côte méridionale. Vous en achèterez donc autant que vous le jugerez nécessaire pour le marché d'Amérique.

J'espère aussi que Tianna vous sera fort utile. Je vous recommande les plus grandes attentions pour ce chef. J'attache une extrême importance à ce qu'il soit déposé dans un lieu qui lui soit agréable, soit à *Owyhee*, chez son parent Tome Tomy Haw, prince souverain de cette île et d'*Atooi* ; soit chez son frère Nawmity Haw et sa famille, dans cette dernière île. Quelqu'ambition que Tianna puisse concevoir en se voyant si puissamment soutenu, nous ne devons pour-

(1) Ou tissu de vieux cordages servant à fourrer des manœuvres. *Note du Traducteur.*

tant pas manquer de prudence en établissant notre ami ; et ce sera nous montrer ses plus fidèles et ses plus sincères alliés que de le remettre précisément dans le lieu d'où nous l'avions emmené. D'un côté, nous ne devons pas céder à ses vues ambitieuses ; de l'autre, nous avons à nous défier de notre propre inclination qui nous porteroit à élever ce chef, par cela seul qu'il est notre ami, au rang le plus envié dans le monde. Graces à la générosité de M. Cox, il retourne parmi les siens chargé de richesses. Quoiqu'il mérite beaucoup par lui-même, il ne faut cependant pas dépasser la ligne marquée par la prudence ; et l'exemple d'Omai suffit pour prouver combien la fortune est perfide dans ses faveurs, même chez les nations sauvages. Toute autre considération à part, il suffit de réfléchir que nous engagerions des débats, au moins inutiles, et dont l'issue pourroit nous devenir très-funeste. Ainsi, vous renverrez ce chef, en ajoutant aux présens qu'il a déjà reçus, ceux que vous jugerez convenable d'y joindre ; et comme vous savez parfaitement sa langue, je vous invite à entrer dans ses idées de bonheur autant que la prudence le permettra, ou qu'il vous sera possible de le faire.

On trouve l'huître-perle dans l'île d'*Onehow*. Vous tâcherez de faire comprendre à Tianna tout ce qu'elle a de valeur, et combien elle seroit précieuse pour nous. J'espère que, pendant votre séjour dans cette île, vous saurez à quoi vous en tenir sur cette riche production.

Si vous jugez à propos de chercher l'île nouvellement découverte, dont on place le gisement au nord-

ouest d'*Atooi*, vous suivrez en ce point, comme en tout autre, les conseils de votre sagesse.

Aussitôt que le vaisseau la *Côte Nord-Ouest d'Amérique* va être lancé, je me mets en route pour la Chine. Vous serez dès-lors chargé de toutes les opérations futures. Comme vous n'avez maintenant à bord qu'une très-modique provision de salaisons, et qu'il est fort incertain que vous parveniez à vous procurer du poisson, je vous engage à gagner les *îles Sandwich* le plus promptement qu'il vous sera possible, aussitôt que la *Côte Nord-Ouest d'Amérique* sera prête à mettre à la voile. Mais, à cet égard, vous suivrez vos idées, et vous vous réglerez sur ce que vous aurez de poisson. Si vous réussissiez à en recueillir une assez grande quantité pour pouvoir rester sur la côte jusqu'à la fin d'octobre, je vous recommanderois, pour employer utilement cet espace de temps, de gouverner vers le 46^{e} degré de latitude nord, et de suivre le plus que vous pourrez la côte entre les 46^{e} et 40^{e} degrés. Le mois d'octobre passe pour être assez favorable. En visitant cette partie de la côte, vous aurez peut-être le bonheur de rencontrer quelques nouvelles tribus de naturels dont j'ai les plus fortes raisons de croire que ces parages sont peuplés. Je sais, à n'en pas douter, que les Espagnols s'y sont procuré une quantité prodigieuse de peaux de loutres qui furent apportées dans des galions à *Manilla*, et delà à la Chine où je les ai vues. Je suis moralement certain que ce n'est pas au nord du 46^{e} degré qu'ils ont fait cette riche provision, puisque je n'y trouvai nulle part le moindre article sorti des manufactures d'Espagne, soit en fer, soit en cui-

vre. Cette partie de l'Amérique est aujourd'hui tout ce qui nous reste à reconnoître. Il faut saisir un moment si favorable pour acquérir une connoissance parfaite de cette partie de la côte. Car c'est ainsi que nous pourrons nous déterminer, soit à abandonner tout-à-fait la partie méridionale du continent dont il s'agit, soit à chercher des peaux de loutres dans ces parages. La question est de savoir dans quel endroit les Espagnols se sont procuré ces fourrures. J'espère qu'il vous sera facile d'éclaircir ce point de manière que, l'année prochaine, nous soyons en état de tirer avantage des découvertes que vous aurez pu faire. Mon projet fut toujours de visiter, à quelqu'époque plus éloignée, cette partie de la côte. La nécessité qui m'oblige à gagner la Chine sans délai, s'oppose à toute expédition semblable de ma part. Mais comme vous aurez, pour vous aider, la *Côte Nord-Ouest d'Amérique*, j'espère que vous serez en état de l'entreprendre et de l'exécuter avec succès, dussiez-vous consentir à passer tout le mois d'octobre sur la côte. Au surplus, réglez votre conduite en ce point d'après vos propres idées et sur le concours des circonstances.

La connoissance particulière que nous avons acquise de la côte d'Amérique et des vents périodiques qui y règnent, ainsi que des époques où elle est le plus redoutable, nous donne un grand avantage sur tous les concurrens. Les années 1790 et 1791 seront certainement les meilleures, et les plus productives que nous puissions jamais y passer. Avec une perspective si flatteuse devant les yeux, nous devons redoubler d'efforts pour parcourir toute la côte avant qu'aucun

vaisseau n'ait eu le temps d'arriver d'Angleterre. Vous quitterez, à cet effet, les *îles Sandwich*, le plutôt qu'il vous sera possible dans le commencement de 1789, et, en même temps, de crainte d'accident, ou d'une séparation précipitée, vous donnerez vos ordres à M. Funter afin qu'il aille en avant, et qu'il exécute, de son côté, une partie du plan des opérations.

Je vous abandonne, ainsi qu'à la *Côte Nord-Ouest d'Amérique*, le district septentrional du continent. J'occuperai moi-même le poste méridional, à prendre depuis la Chine, et je ne désespère pas d'être arrivé sur la côte vers le premier mai 1789. J'avancerai alors suivant que les circonstances le permettront : mais, quelque route que je prenne au midi, je n'essaierai pas de faire voiles vers le nord de *Nootka*. Je ne doute pas que, de votre côté, vous n'arriviez sur la côte d'Amérique à-peu-près vers le premier avril 1789. A cette époque, la mousson aura commencé, et l'expérience nous a appris qu'elle souffle de près dans le voisinage de la côte d'Amérique. Ainsi, pour profiter des avantages qu'offre la mousson, au lieu de gagner sur le champ l'*entrée du Prince Guillaume* comme ont fait beaucoup d'autres, je vous recommande de suivre la côte au midi; et comme vous êtes autorisé à découvrir la Grande Isle, dont le côté nord-ouest qui comprend près de quatre degrés de latitude est entiérement inconnu, je vous invite fortement de suivre le *cap Saint-Jacques*, l'extrémité méridionale de la Grande Isle, comme le point principal sur le continent d'Amérique.

Si la *Côte Nord-Ouest d'Amérique* se montroit

mauvais voilier, et retardoit votre navigation, vous avancerez seul à la côte, et laisserez ce vaisseau vous suivre comme il pourra, et exécuter à loisir les instructions que vous lui aurez données. Mais cette circonstance n'est pas vraisemblable, et, selon toute apparence, vous le trouverez excellent voilier. Dans ce cas, il avancera vers la côte de conserve avec l'*Iphigénie*, jusqu'à ce que vous ayez trouvé le *cap Saint-Jacques*. A ce moment, il se séparera de vous sans délai.

A mesure que vous ferez voiles le long de la côte nord-ouest de la Grande Isle, vous la reconnoîtrez dans tous ses détails avec la plus scrupuleuse exactitude jusqu'à la hauteur du 54^{e} degré nord. Dans cette latitude, réside un chef dont le district est très-étendu, et chez lequel le capitaine Dixon réussit à se procurer en peu d'heures deux cents manteaux, ou six cents peaux de loutres. Entre le pays où ce chef est établi, et le *cap Saint-Jacques*, est une côte non encore reconnue : l'on peut se flatter, sans présomption, qu'il réside plusieurs chefs et un nombre considérable de naturels dans une si vaste étendue de pays. Le souffle de la mousson vous accompagnera par degrés le long de la côte ; et comme vous aurez du temps devant vous, et que vous aurez prévenu la saison, vous pourrez la reconnoître à votre aise. Ce point une fois exécuté, vous devez vous en promettre de grands avantages. Votre route la plus naturelle ensuite, sera d'avancer à l'*entrée de la Loutre*, et à la baie qu'il vous a plu d'appeller de mon nom. Delà, vous pousserez insensiblement jusqu'à l'*entrée du Prince Guil-*

laume, observant de visiter les diverses parties de la côte par où vous avez déjà passé, et que vous connoissez si bien aujourd'hui, sur-tout l'*entrée de la Croix* qui paroît être d'une importance majeure. Si vous prenez cette route, je vous recommande d'y arriver vers le 20 mai. Je pense que vous pourrez y rester jusqu'au premier juin, afin de tirer quelque chose, s'il est possible, de la *rivière de Cook*. Je ne me soucierois guère, après tout, que vous avançassiez à cette place, attendu que les Russes en sont entiérement les maîtres. Le voyage emploieroit donc sans utilité un temps très-précieux. Ainsi, dès le premier juin, vous quitterez l'*entrée*, et vous ferez voiles de nouveau vers le midi, en observant de repasser par vos anciens postes, et de recueillir les fourrures dont vous aurez pu faire provision; c'est ainsi que vous arriverez au lieu où le vaisseau la *Côte Nord-Ouest d'Amérique* sera convenu de vous rejoindre. Je desire bien que l'époque de cette réunion ne passe pas le premier août 1789.

Comme les opérations auxquelles nous destinons la *Côte Nord-Ouest d'Amérique* entre les 50^{e} et 45^{e} degrés 30 minutes de latitude nord, rempliront suffisamment notre but, elle pourra rester dans ce poste. Ainsi, que vos instructions pour M. Funter soient claires et précises. Lorsque vous vous séparerez au *cap Saint-Jacques*, il avancera dans le grand canal, et remontera le côté nord-est de la Grande Isle jusqu'à la hauteur du 54^{e} degré 30 minutes de latitude nord. Il se livrera à l'exécution de la partie du plan qui lui sera confiée, entre l'île et le continent d'Amérique,

alternativement. Ce plan est actuellement entre vos mains. Vous avez également tous les renseignemens nécessaires sur les différens chefs et sur les lieux de leur résidence. L'écrit qui contient l'explication étendue que j'ai eu le bonheur de me procurer de tous ces détails, accompagne les instructions. Vous en donnerez une copie à M. Funter, et vous lui enjoindrez expressément de ne point se porter vers le côté nord-ouest de la Grande Isle, à moins que dans votre route vous ne trouviez une occasion de le diriger. La *Côte Nord-Ouest d'Amérique* est merveilleusement adaptée au poste que nous lui réservons ; et nous ne pouvons que nous féliciter d'avoir construit un pareil vaisseau. Lorsque les vents souffleront avec violence de la Grande Isle, il cherchera un abri sur la côte d'Amérique, au milieu des baies et des havres qui s'y trouvent en grand nombre. Prévenez-le que ces parages sont peuplés d'habitans. Si des vents plus violens encore le chassent de ce mouillage, les bords orientaux de la Grande Isle lui offriront une retraite sûre, principalement le havre de *Port Royal*. Il passera ainsi le temps, jusqu'à ce que l'époque convenue pour le rendez-vous soit arrivée. Ce sera, je l'espère, à-peu-près dans le commencement d'août. Vers ce temps, il aura traversé à plusieurs reprises la pointe de la Grande Isle, son côté nord-est, et tout le continent depuis les 50 degrés 30 minutes jusqu'aux 54 degrés aussi 30 minutes de latitude nord. Par ce moyen, tout l'espace compris entre l'*entrée du Prince Guillaume* et l'*entrée de Nootka* aura été occupé et parcouru plusieurs fois, excepté le côté nord-ouest de la Grande

Isle ; et comme vous pourrez espérer de nouveau y trouver de nouvelles provisions depuis le moment où vous l'aurez quitté, je laisse à votre sagesse et à votre choix de permettre à la *Côte Nord-Ouest d'Amérique* de gouverner vers ce poste, dans le voyage qu'elle fera pour me rejoindre à l'*entrée de Nootka*.

Lorsque vous serez réunis à l'époque convenue, vous me donnerez par écrit tous les détails de vos opérations. Vous avancerez ensuite, en toute diligence, avec l'*Iphigénie* jusqu'à *Mednoi*, ou l'*île de Cuivre*. J'espère que vous y serez arrivé vers le 10 septembre, ou du moins avant que les vents de nord-ouest aient commencé à se faire sentir.

Cette dernière partie de vos instructions, vous ne l'exécuterez qu'autant que votre prudence ou les circonstances vous le conseilleront. Vous pourriez trouver votre poste occupé, ou entendre dire qu'il le soit par d'autres vaisseaux. Dans ce cas, vous vous verriez engagé dans une contestation. Il peut naître de même quelque circonstance importante qui vous forcera de vous écarter de vos instructions. Je vous laisse donc entiérement libre à cet égard, comme aussi, je le répète, sous tout autre rapport. Je vous ai indiqué l'objet d'une visite à l'*île de Cuivre ;* et aucun temps de l'année ne paroît plus favorable pour l'entreprendre que le mois d'août. Je me flatte qu'à cette époque, l'*Iphigénie* et la *Côte Nord-Ouest d'Amérique* auront parcouru toute l'étendue du poste septentrional. Je compte, du moins, que s'il restoit quelque chose à faire, vous ordonnerez à M. Funter de l'achever avant de me rejoindre à *Nootka*. J'attendrai son arrivée dans

dans cette *entrée* jusqu'au 20 novembre 1789. Si, alors, je n'entends pas parler de lui, je pars ce jour-là même pour gagner les *îles Sandwich*; et j'attendrai son arrivée et la vôtre dans la *baie de Wymeo*, dans l'île d'*Atooi*, ou dans le mouillage de l'île *Onehow*, jusqu'au premier janvier 1790. Si, à cette autre époque, je ne vois arriver ni l'*Iphigénie* ni la *Côte Nord-Ouest d'Amérique*, j'en conclurai que ces deux vaisseaux auront essuyé quelque fâcheux accident, et je gagnerai alors la Chine en toute diligence. L'époque que j'indique laisse assez de temps pour achever toutes les opérations : aussi, espère-je fermement que l'*Iphigénie* et la *Côte Nord-Ouest d'Amérique* seront aux *îles Sandwich* vers le premier décembre 1789.

Je vous donne tous les pouvoirs qui vous deviendront nécessaires, dans la crainte de quelqu'un de ces événemens contre lesquels la prévoyance humaine chercheroit en vain à se précautionner. Vous devez être pleinement convaincu de ma confiance en votre sagesse et dans vos talens.

Les vents pourroient être assez favorables pour vous permettre de gagner l'*île de Cuivre* vers le premier septembre. Vous visiteriez alors l'île, et tâcheriez de découvrir un abri contre l'approche de l'équinoxe, toujours si redoutable dans les hautes latitudes septentrionales. Si vous y trouvez la mine de cuivre en gros blocs, vous la ferez sauter avec de la poudre, et vous en chargerez votre vaisseau autant qu'il sera possible de le faire sans en compromettre la sûreté. Vous emporterez aussi tout ce que vous pourrez vous procurer de bois de sandal, ou de tout autre bois de

senteur. Ces opérations terminées, vous profiterez des vents de nord qui commenceront à se faire sentir à-peu-près vers cette époque, et vous viendrez en droite ligne me joindre aux *îles Sandwich*, comme le portent les précédentes instructions. Nous concerterons alors nos opérations futures pour que le vaisseau de retour puisse avancer à la Chine.

Je vous souhaite une bonne santé et un heureux succès, et demeure sincérement, Monsieur,

Votre, etc.
J. MEARES.

A bord de la Felice, *anse des Amis, entrée du Roi George*, 20 *septembre* 1788.

Fin de l'Appendix du second Volume.

TABLE

DES CHAPITRES

CONTENUS

DANS CE SECOND VOLUME.

CHAP. VII. *CHALEUR excessive.—Temps orageux.—Le mât de misaine de la* Felice *consent.—Perte d'une partie des bestiaux.—Mort de tous les boucs.—Destruction de la plupart des plantes destinées pour les îles Sandwich.—Motifs pour diriger la route du vaisseau vers le nord-ouest.—Manière de nourrir l'équipage.—Occupations à bord.—Projet de construction d'un vaisseau de 50 tonneaux dans l'entrée du Roi George.—Les charpentiers en achèvent les gabarits et le modèle.—L'art de bâtir les vaisseaux totalement inconnu aux char-*

pentiers Chinois. — Port considérable des jonques chinoises. — Détachement choisi pour rester dans l'entrée du Roi George. — Queue d'un dragon de mer. — Changement des moussons. — Effets terribles des dragons de mer dans les mers de Chine et dans la mer Pacifique du Nord, page 1

CHAP. VIII. *On arrive à la vue de la terre sans pouvoir en approcher. — Découverte d'îles que nous nommons îles Grampus. — Froid excessif; raison présumable de ce changement du temps. — Nous appercevons des compagnies d'oiseaux. — Nous passons auprès d'une grande quantité de cette herbe que l'eau détache des rochers. — Découverte d'un rocher énorme auquel nous donnâmes le nom de* Femme de Loth. *— Nous appercevons flottant sur l'eau une solive et un morceau de canot. — Temps orageux. — Nous voyons une tortue endormie sur la mer. — Le temps va à la tempête à mesure que nous approchons de la côte d'Amérique. — Nous suivons la route de la* Résolution *et de la* Découverte. *— Erreur dans notre estime. — Nous voyons,*

pour la première fois, un perroquet de mer. — Clarté extraordinaire de l'athmosphère; à quelle cause il faut l'attribuer. — Vue de la côte d'Amérique. —La Princesse Royale *part de l'entrée du Roi George.—Détresse de la* Felice. *—Nous mouillons dans l'anse des Amis, dans l'entrée du Roi George,* page 19

CHAP. IX. *Situation avantageuse de l'anse des Amis dans l'entrée du Roi George.— Nombre considérable des naturels rassemblés pour examiner le vaisseau.— Joie de Comekala à son arrivée. — Hannapa, chef Indien, vient à bord; quelques détails sur sa visite.—Les naturels nous apportent des provisions de poisson.—Comekala se dispose à aller à terre. — Son habillement; réception que lui font ses compatriotes. —Occupations des gens de l'équipage. — Arrivée de Maquilla, chef de l'entrée du Roi George, avec Callicum, l'homme du rang le plus distingué après lui.— Description de leurs habillemens, et de leurs diverses cérémonies à la vue du vaisseau. — Ils viennent à bord.— Présens que nous leur fîmes. — Portrait de*

ces chefs. — *Ils nous accordent la permission de bâtir une maison et un vaisseau, et nous abandonnent un terrein à cet effet.* — *Présens que nous leur offrîmes en reconnoissance de ce bienfait.* — *Callicum se plaît dans le vaisseau, et est chargé par Maquilla de protéger le détachement sur le rivage.* — *Maison bâtie dans l'anse des Amis.* — *Sa description.* — *Quille d'un vaisseau dressée.* — *Récit abrégé du meurtre commis l'année suivante par les Espagnols en la personne de Callicum,* page 49

CHAP. X. *Moyens employés par les naturels pour augmenter le prix des peaux de loutres de mer.* — *Leur supériorité dans l'arrangement des marchés qu'ils concluoient avec nous.* — *Conduite de Comekala.* — *Nous avons le crédit d'en faire un chef.* — *Son mariage.* — *Cérémonie magnifique à cette occasion.* — *Maquilla et ses chefs adoptent notre habillement et nos manières.* — *Présent de grande valeur fait par Maquilla.* — *Vol d'une meule à aiguiser.* — *Des naturels nous apportent une main d'homme à acheter.* — *Danger qu'ils courent en cette cir-*

constance. — *Perte déplorable d'une partie de l'équipage de l'*Aigle Impérial, *en 1787.* —*Raisons que nous avons de soupçonner Maquilla d'être un cannibale.* — *Étrange oreiller employé par Callicum.* — *Les habitans de l'anse des Amis s'éloignent à une petite distance.* —*Raisons de cet éloignement, et facilité avec laquelle ils l'effectuent.* — *On nous apporte une jeune loutre à acheter,* page 72

CHAP. XI. *Nous nous disposons à remettre à la voile.* — *Vol de notre pinasse par les naturels.* — *Inutilité de nos efforts pour la retrouver.* — *Mouvemens à bord du vaisseau.* — *Débarquement des officiers et du détachement destinés à rester à terre.* —*Amas de provisions pour l'équipement du nouveau vaisseau.* —*Mesures prises pour la sûreté du détachement.* —*Progrès des travaux pour la construction du nouveau vaisseau.*—*Bonne santé des gens de l'équipage.* — *Provisions de poisson.* —*Visite de cérémonie rendue à Maquilla, et renouvellement du traité.* — *Nous lui donnons avis de l'époque probable de l'arrivée de l'*Iphigénie.—

Maquilla demande une lettre pour le capitaine de ce vaisseau. — Notre surprise en le voyant doué d'une infinité de connoissances ; moyens par lesquels il se les étoit procurées. — Histoire de M. Maccay. — Callicum revient de la chasse aux loutres de mer. — Nous trouvons entre ses mains beaucoup d'articles qui avoient appartenu à sir Joseph Banks. — Le vaisseau remet à la voile. — Plan de notre route, etc. page 89

CHAP. XII. *Les chefs Hanna et Detootche visitent le vaisseau dans leur route vers le lieu de la résidence de Wicananish. — Wicananish vient à bord, et conduit le vaisseau dans sa rade. — Arrivée d'un grand nombre d'habitans à la hauteur du vaisseau. — Description du pays et du village de Wicananish, vus du vaisseau. — Visite rendue au chef. — Description de sa maison. — Surprise que nous cause leur ton d'ingénuité. — Nombreuse famille de Wicananish. — Son opulence, ses trésors, sa manière de traiter les convives. — Présens offerts à Wicananish. — Prix qu'il attache à nos chaudières où l'on fait bouillir le thé.*

— Sa magnificence dans les présens qu'il nous donne en retour des nôtres. — Femmes de Wicananish, leur beauté ; présens qu'elles reçoivent de nous. — Agréables relations de commerce avec les naturels. — Ils nous procurent des provisions fraîches. — Trafic avec le chef par la voie de l'échange. — Meurtre commis dans la personne d'un étranger par les naturels du village. — Le vaisseau se trouve forcé par le mauvais temps de relâcher dans le port intérieur, nommé Port Cox, page 10.

CHAP. XIII. *Les naturels du pays de Wicananish moins civilisés que ceux de Nootka. — Quelques précautions que nous avions jugées nécessaires offensent le chef, et produisent du refroidissement entre lui et nous. — La bonne intelligence se rétablit, et le traité d'alliance est renouvellé. — Présens faits de part et d'autre en cette occasion. — L'usage des armes à feu connu à ces insulaires. — Le village est transporté à une petite distance. — Traité entre Wicananish, Hanna et Detootche. — Présens à cette occasion. — Heureuses conséquences qui résultent*

pour nous du traité. —Présens faits à Wicananish et reçus de lui.— Présent envoyé de l'entrée du Roi George. — Préparatifs pour mettre à la voile. — La Felice *continue son voyage. —Description du Port Cox, etc.* page 124

CHAP. XIV. *Nous continuons notre route au midi le long de la côte. —Grand nombre de villages situés sur le rivage. —Les habitans approchent du vaisseau ; leur chagrin de voir que nous ne nous arrêtons pas pour mouiller. —— Découverte des détroits de Jean de Fuca. —Leur étendue et leur situation. — Les naturels arrivent à la vue du vaisseau. — Tatootche vient à bord. —Portrait de cet Indien. —Nous envoyons la chaloupe pour chercher un mouillage ; elle revient. —Mauvaise conduite des naturels. — Nous continuons notre route le long de la côte.—Quelques détails succincts sur les détroits de Jean de Fuca. —Nous dépassons l'île de Tatootche.—Les naturels arrivent à la vue du vaisseau, etc. — Nous passons un grand nombre de villages. — Côte dangereuse.—Violence des vents de sud-est.—Cap Flattery.—*

Village de Classet.— Le vaisseau entre dans la baie de Queenhythe. *— Aspect sauvage du pays. — Vue du village de Queenuitett.—Isle de la Destruction.— Danger que court le vaisseau, etc. etc.* page 138

CHAP. XV. *Nos progrès le long de la côte.— Découverte de la baie de Shoal-Water, inaccessible aux vaisseaux.—Les naturels viennent nous trouver. — Leur délicatesse dans leur trafic avec nous. — Quelques détails sur ces naturels.— Continuation du voyage. — Baie de Déception.—Différence qui existe entre la véritable situation de cette côte et les cartes de l'Espagnol Maurelle. — Magnifique aspect du pays.—Nous passons la baie de Quicksand et le cap Look Out. — Vue de trois rochers remarquables. — Nous cessons d'avancer au midi. —Plan de la route que nous nous proposons de tenir par la suite.— Connoissance que nous parvenons à acquérir de cette côte. —Parties que le capitaine Cook n'avoit pas reconnues, visitées par nous.—Motifs pour retourner au nord.—Nous poursuivons la route*

au nord.—Nous voyons de nouveau les détroits de Jean de Fuca.—Mouillage dans le port Effingham. — Description de ce port. — Nous voyons quelques animaux marins, etc. page 158

CHAP XVI. *Nous prenons possession des détroits de Jean de Fuca au nom du Roi de la Grande-Bretagne. — Nous recevons la visite des naturels. — Position avantageuse du vaisseau. — La chaloupe est équipée et envoyée en expédition. — Objet de cette expédition. — Des étrangers se rendent à bord du vaisseau. — Nos vives inquiétudes au sujet de la chaloupe ; elle arrive enfin. — Motifs de son retour précipité. — Combat avec les naturels des détroits de Jean de Fuca, et ses suites.—Bravoure de ces peuples. —Situation critique de la chaloupe et du détachement. — Progrès considérables vers les détroits de Jean de Fuca. —Leur position. — On vient nous proposer d'acheter des têtes d'hommes.— Découragement que produit cette offre étrange parmi les personnes de l'équipage. — Préparatifs pour remettre en mer. —Nous quittons le Port Effingham.*

—*Quelques détails sur ce port et sur l'entrée.—Progrès du nouveau vaisseau.* —*Nos succès dans la traite des fourrures.—Attentions de Maquilla,* page 183

CHAP. XVII. *Inquiétudes du détachement que nous avions laissé à terre, sur le compte du vaisseau.—Bruits répandus par les naturels.—Notre détachement parvient à savoir que nous sommes engagés dans les détroits de Jean de Fuca.* — *Sa conduite en conséquence.—Progrès dans la construction de la maison, pendant l'absence de la* Felice. — *Étonnement des naturels en voyant bâtir le vaisseau; attention particulière qu'ils donnent aux occupations des forgerons.* — *Notre régularité à observer le jour du repos devient un objet de curiosité pour les naturels.—Nous nous procurons à cette occasion une connoissance assez étendue de leur religion.* — *Projet de retourner au Port Cox.* —— *Motifs pour lesquels nous ne nous y arrêtâmes point en revenant du Port Effingham.—Nous sommes déconcertés dans nos projets.* — *Mouvemens séditieux à bord.* — *Les*

auteurs et instigateurs sont conduits à terre.—Motifs pour justifier cet acte de rigueur, page 203

CHAP. XVIII. *Conduite du détachement que nous avions à terre, à l'époque de la sédition.—Promesses faites à l'équipage d'aller aux îles Sandwich. — Occupation des gens de l'équipage.—Les mutins partent pour aller demeurer avec Maquilla et Callicum. — Ils sont dépouillés de leurs habits, et on les fait travailler. — La* Princesse Royale *est apperçue, tenant le large. — Préparatifs pour remettre en mer. — Nous quittons une seconde fois l'entrée du Roi George. — Présens faits à Maquilla et à Callicum. — Ces chefs se préparent à la guerre. — Nous leur prêtons des armes. — Puissance de Maquilla.—Il part pour son expédition dans le nord.—Instructions données par nous au détachement laissé à terre,* 219

CHAP. XIX. *Nous mettons à la voile pour gagner le Port Cox. — Nous rencontrons la* Princesse Royale.—*Bons offices que les deux vaisseaux se rendent de part et d'autre.—Mouillage dans le Port Cox.*

— *La* Princesse Royale *met à l'ancre dans le Port Hanna.— Séjour de Wicananish à Clioquatt. — Nous y envoyons la chaloupe à deux fois différentes avec des présens.— Description de Clioquatt.— Occupations des naturels. — Agréables relations de trafic avec eux. — Nous envoyons une troisième fois la chaloupe à Wicananish pour prendre congé. — Message de la part de ce chef qui arrive ensuite à bord. — Son fils témoigne le desir de s'embarquer avec nous; nous le refusons. — Nous mettons à la voile, et jettons l'ancre de nouveau dans l'entrée du Roi George.—Arrivée de l'*Iphigénie. — *Conduite amicale de Tianna à notre égard.— Arrivée de Maquilla et de Callicum; relation qu'ils nous font de leur expédition.— Horreur de Tianna pour les mœurs des naturels de la côte d'Amérique.— Ces naturels, tous cannibales.— Les habitans des îles Sandwich n'ont point ces affreuses inclinations,* page 239

CHAP. XX. *L'équipage de l'*Iphigénie *travaille au nouveau vaisseau. — Arrange-*

mens pris relativement aux vaisseaux.— Les naturels se disposent à se retirer dans leurs quartiers d'hiver. — Mesures relatives à nos bannis : nous consentons à les recevoir de nouveau à bord ; quelles sont les conditions.— Maquilla et Callicum nous rendent une visite avant leur départ. — Présens que nous faisons à ces chefs. — Intelligence du dernier. — Ingratitude de Comekala.—Nous appercevons un vaisseau dans la haute mer. — La chaloupe est envoyée à son secours. — Le Washington *arrive dans l'entrée. — Détails de son voyage, etc. — Le nouveau vaisseau reçoit un nom, et est lancé à la mer. — Choix de personnes destinées à en former l'équipage. —Ordres donnés au capitaine de l'*Iphigénie. *— Tianna se rembarque à bord de ce vaisseau. —Le contre-maître disgracié se sauve.—Il est secouru par le maître du* Washington. *— Nous quittons l'entrée du Roi George pour gagner les îles Sandwich,* page 264

CHAP. XXI. *Détails des diverses nations que nous avons vues sur la côte nord-ouest d'Amérique.*

d'Amérique.—Les quatre nations du pays de Nootka.—Leur situation; noms de leurs villages, état de leur population, etc. — La connoissance que nous acquîmes des peuples placés au midi de Queen-hythe est fondée, en grande partie, sur de simples conjectures. — Wicananish nous fait une nouvelle énumération de leurs villages.—Détails sur le continent d'Amérique depuis le cap Saint-Jacques jusqu'au midi. — Climats. — Saisons. — Vents. — Tempêtes. — Ports. — Navigation, etc. — Il n'y a point de fleuves considérables dans le district de l'entrée de Nootka, page 295

CHAP. XXII. *Suite des détails sur le district de Nootka.—Végétaux.—Prodigieuse abondance de fruits sauvages.—Racines bonnes à manger, etc.—Quadrupèdes.—Cerfs.—Renards.—Martres.—Hermines.—Écureuils.—Animaux marins.—Baleines, empereurs, veaux marins, etc. — Quelques détails particuliers sur la loutre de mer. — Différentes espèces d'oiseaux. — Oiseaux aquatiques. — Poissons de différentes espèces. — Ma-*

nière d'en prendre quelques-uns.— Reptiles. — Insectes. — Minéraux. — Conjectures sur les mines de ce pays, etc. page 313

APPENDIX de ce second Volume.

N°. III. *Instructions données par le Capitaine* Meares, *à M.* Robert Duffin, *premier Officier de la* Felice, *chargé d'aller reconnoître les* Détroits de Jean de Fuca, 343

N°. IV. *Copie du journal de M.* Duffin, 346

N°. V. *Instructions données par le Capitaine* Meares *au Capitaine* Douglas, *en quittant la côte d'Amérique*, 355

Fin de la Table du Tome second.

ERRATA du Tome II.

TOME II, *page* 23, *ligne* 13, d'une grampuse considérable, *lisez* d'une grampuse de grosseur considérable.

— *Page* 41, *ligne* 12, de mettre en panne, *lisez* de mettre à la cape.

— *Page* 53, *ligne* 12, queues de poëlons, *lisez* manches de poëlons.

— *Page* 90, *ligne* 7, nous le sortîmes de l'anse, *lisez* nous le remorquâmes hors de l'anse.

— *Page* 295, *ligne* 1, détails, *lisez* détail.

D794
M484v
v 2
1-SIZE